

Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.
Prosper Mérimée. (*Essai sur Nicolas Gogol.*)

Publication mensuelle

EDITION FRANÇAISE DE " THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION "

NOUVELLES

CHRONIQUES ET RUBRIQUES

Présentation des nouvelles par Jacques Bergier et Alain Dorémieux.
Dessin de couverture de Lucien Lepiez.

8e année — N° 80 Juillet 1960

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris* (9e).
Tél. : PIG. 87-49 — C. C. P. Editions OPTA Paris 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)

Le numéro : France, 1,60 *N F ; Belgique,* 22,50 *F B ; Suisse,* 2 *F S ; Maroc,* 184 *F M.*
ABONNEMENTS (6 mois) : *France et Union Française,* 8,70 *N F. Etranger,* 9,90 *N F.*
1 an : — — 16,80 *N F. Etranger,* 19,20 *N F.*

Le Rayon des Classiques

Un autre monde

par J. H. ROSNY aîné

C'était une chose qui s'imposait que d'accueillir dès maintenant dans notre Rayon des Classiques le grand précurseur de la S. F. française. Rosny est d'ailleurs actuellement en vedette, grâce à la réédition au Rayon Fantastique de son roman « Les navigateurs de l'infini », *augmenté de sa suite jusqu'ici inédite :* « Les astronautes ». *Nous avons publié le mois dernier un compte rendu de cet ouvrage.*

Le récit que vous allez lire remonte aux premiers temps de la carrière de Rosny. Il fut publié pour la première fois en 1895, dans la « Revue Parisienne », *et par la suite en librairie, en 1898, dans un recueil comportant également* « Nomaï », *nouvelle préhistorique, ainsi que plusieurs autres contes. A notre connaissance il n'a jamais été réédité depuis.*

C'est un texte qui présente un intérêt de curiosité à plus d'un titre. Bien avant « Rien qu'un surhomme », *de Stapledon, et tous les ouvrages modernes, il nous offre l'ébauche complète, de A jusqu'à Z, du thème du mutant. On n'y trouve pas d'action, à proprement parler, ni même d'intrigue, mais simplement la relation circonstanciée de l'enfance et de l'adolescence d'un individu en marge du genre humain, ou plus exactement « à cheval » sur deux mondes. Le sérieux avec lequel Rosny a développé ce postulat donne tout son poids au récit, dont seul le style par instants a vieilli.*

Pour finir, rappelons que nous avions précédemment repris, dans notre numéro 27, une autre histoire de Rosny : « Le cataclysme », *accompagnée d'une étude sur son œuvre.*



I

JE suis natif de la Gueldre. Notre patrimoine se réduit à quelques acres de bruyère et d'eau jaune. Des pins croissent sur la bordure, qui frémissent avec un bruit de métal. La ferme n'a plus que de rares chambres habitables et meurt pierre à pierre dans la solitude. Nous sommes d'une vieille famille de pasteurs, jadis nombreuse, maintenant réduite à mes parents, ma sœur et moi-même.

Ma destinée, assez lugubre au début, est devenue la plus belle que je connaisse : j'ai rencontré Celui qui m'a compris ; il enseignera ce que je suis seul à savoir parmi les hommes. Mais longtemps j'ai souffert, j'ai désespéré, en proie au doute, à la solitude d'âme, qui finit par ronger jusqu'aux certitudes absolues.

Je vins au monde avec une organisation unique. Dès l'abord, je fus un objet d'étonnement. Non que je parusse mal conformé : j'étais, m'a-t-on dit, plus gracieux de corps et de visage qu'on ne l'est d'habitude en naissant. Mais j'avais le teint le plus extraordinaire, une espèce de violet pâle — très pâle, mais très net. A la lueur des lampes, surtout des lampes à huile, cette nuance pâlissait encore, devenait d'un blanc étrange, comme d'un lis immergé sous l'eau. C'est, du moins, la vision des autres hommes : car moi-même je me vois différemment, comme je vois différemment tous les objets de ce monde. A cette première particularité s'en joignaient d'autres qui se révélèrent plus tard.

Quoique né avec les apparences de la santé, je grandis péniblement. J'étais maigre, je me plaignais sans cesse ; à l'âge de huit mois, on ne m'avait pas encore vu sourire. On désespéra bientôt de m'élever. Le médecin de Zwartendam me déclara atteint de misère physiologique : il n'y vit d'autre remède qu'une hygiène rigoureuse. Je n'en dépérissais pas moins ; on s'attendait, de jour en jour, à me voir disparaître. Mon père, je crois, s'y était résigné, peu flatté dans son amour-propre — son amour-propre hollandais d'ordre et de régularité — par l'aspect bizarre de son enfant. Ma mère, au rebours, m'aimait en proportion même de ma bizarrerie, ayant fini par trouver aimable la teinte de ma peau.

Les choses en étaient là, lorsqu'un événement bien simple me vint secourir : comme tout devait être anormal pour moi, cet événement fut une cause de scandale et d'appréhensions.

Au départ d'une servante, on prit pour la remplacer une vigoureuse fille de la Frise, pleine d'ardeur au travail et d'honnêteté, mais encline à la boisson. Je fus confié à la nouvelle venue. Me voyant si débile, elle imagina de me donner, en cachette, un peu de bière et d'eau mêlée de *schiedam,* remèdes, selon elle, souverains contre tous les maux.

Le plus curieux, c'est que je ne tardai pas à reprendre des forces, et que je montrai dès lors une prédilection extraordinaire pour les alcools. La bonne fille s'en réjouit secrètement, non sans goûter quelque plaisir à intriguer mes parents et le docteur. Mise au pied du mur, elle finit par dévoiler le mystère. Mon père entra dans une violente colère, le docteur cria à la superstition et à l'ignorance. Des ordres sévères furent donnés aux servantes ; on retira ma garde à la Frisonne.

Je recommençai à maigrir, à dépérir, jusqu'à ce que, n'écoutant que sa tendresse, ma mère m'eût remis au régime de la bière et du *schiedam.* Incontinent, je repris vigueur et vivacité. L'expérience était concluante : l'alcool se dévoilait indispensable à ma santé. Mon père en éprouva de l'humiliation ; le docteur se tira d'affaire en ordonnant des vins médicinaux, et depuis ma santé fut excellente : on ne se fit pas faute de me prédire une carrière d'ivrognerie et de débauche.

Peu après cet incident, une nouvelle anomalie frappa mon entourage. Mes yeux, qui tout d'abord avaient paru normaux, devinrent étrangement opaques, prirent une apparence cornée, comme les élytres de certains coléoptères. Le docteur en augura que je perdais la vue ; il avoua toutefois

que le mal lui semblait absolument bizarre et tel qu'il ne lui avait jamais été donné d'en étudier de semblable. Bientôt la pupille se confondit tellement avec l'iris, qu'il était impossible de les discerner l'un de l'autre. On remarqua, en outre, que je pouvais regarder le soleil sans en paraître incommodé. A la vérité, je n'étais nullement aveugle, et même il fallut finir par avouer que j'y voyais fort convenablement.

J'arrivai ainsi à l'âge de trois ans. J'étais alors, selon l'opinion de notre voisinage, un petit monstre. La couleur violette de mon teint avait peu varié ; mes yeux étaient complètement opaques. Je parlais mal et avec une rapidité incroyable. J'étais adroit de mes mains et bien conformé pour tous les mouvements qui demandent plus de prestesse que de force. On ne niait pas que j'eusse été gracieux et joli, si j'avais eu le teint naturel et les prunelles transparentes. Je montrais de l'intelligence, mais avec des lacunes que mon entourage n'approfondit pas, d'autant que, sauf ma mère et la Frisonne, on ne m'aimait guère. J'étais pour les étrangers un objet de curiosité, et pour mon père une mortification continuelle.

Si, d'ailleurs, celui-ci avait conservé quelque espoir de me voir redevenir pareil aux autres hommes, le temps se chargea de le dissuader. Je devins de plus en plus étrange, par mes goûts, par mes habitudes, par mes qualités. A six ans, je me nourrissais presque uniquement d'alcool. A peine si je prenais quelques bouchées de légumes et de fruits. Je grandissais prodigieusement vite, j'étais incroyablement maigre et léger. J'entends léger même au point de vue spécifique — ce qui est justement le contraire des maigres : ainsi, je nageais sans la moindre peine, je flottais comme une planche de peuplier. Ma tête n'enfonçait guère plus que le reste de mon corps.

J'étais leste en proportion de cette légèreté. Je courais avec la rapidité d'un chevreuil, je franchissais facilement des fossés et des obstacles que nul homme n'eût seulement essayé de franchir. En un clin d'œil, j'atteignais la cime d'un hêtre ; ou, ce qui surprenait encore plus, je sautais sur le toit de notre ferme. En revanche, le moindre fardeau m'excédait.

*
* *

Tout cela, en somme, n'était que des phénomènes indicatifs d'une nature spéciale, qui n'eussent, par eux-mêmes, contribué qu'à me singulariser et à me faire mal venir : aucun ne me classait en dehors de l'Humanité. Sans doute, j'étais un monstre, mais certes pas autant que ceux qui naissent avec des cornes ou des oreilles de bête, une tête de veau ou de cheval, des nageoires, point d'yeux ou un œil supplémentaire, quatre bras, quatre jambes, ou sans bras ni jambes. Ma peau, malgré sa nuance surprenante était bien près de n'être qu'une peau hâlée ; mes yeux n'avaient rien de répugnant, malgré leur opacité. Mon agilité extrême était une qualité ; mon besoin d'alcool pouvait passer pour un simple vice, une hérédité d'ivrogne : les rustres, d'ailleurs, comme notre servante Frisonne, n'y voyaient qu'une confirmation de leurs idées sur la « force » du

schiedam, une démonstration un peu vive de l'excellence de leurs goûts. Quant à la vitesse de ma parole, à sa volubilité, qu'il était impossible de suivre, cela semblait se confondre avec les défauts de prononciation — bredouillement, zézaiement, bégaiement — communs à tant de petits enfants. Je n'avais donc, à proprement dire, pas de caractères marqués de monstruosité, quoique l'ensemble fût extraordinaire : c'est que le plus curieux de ma nature échappait à mon entourage, car nul ne se rendait compte que ma vision différait étrangement de la vision normale.

Si je voyais moins bien certaines choses que les autres, j'en voyais un grand nombre que personne ne voit. Cette différence se manifestait spécialement devant les couleurs. Tout ce qu'on dénomme rouge, orange, jaune, vert, bleu, indigo, m'apparaissait d'un gris plus ou moins noirâtre, tandis que je percevais le violet, et une série de couleurs au-delà, des couleurs qui ne sont que nuit pour les hommes normaux. J'ai reconnu plus tard que je distingue ainsi une quinzaine de couleurs aussi dissemblables que, par exemple, le jaune et le vert — avec, bien entendu, l'infini des dégradations.

En second lieu, la transparence ne se manifeste pas à mon œil dans les conditions ordinaires. Je vois médiocrement à travers une vitre et à travers l'eau : le verre est très coloré pour moi ; l'eau l'est sensiblement, même sous une faible épaisseur. Beaucoup de cristaux dits diaphanes sont plus ou moins opaques ; au rebours, un très grand nombre de corps dits opaques n'arrêtent pas ma vision. En général, je vois au travers des corps beaucoup plus fréquemment que vous ; et la translucidité, la transparence trouble, se présente si souvent que je puis dire qu'elle est, pour mon œil, la règle de la nature, tandis que l'opacité complète est l'exception. C'est ainsi que je discerne les objets à travers le bois, les feuilles, les pétales des fleurs, le fer magnétique, la houille, etc. Cependant, sous une épaisseur variable, ces corps deviennent un obstacle : tel un gros arbre, un mètre d'eau en profondeur, un épais bloc de houille ou de quartz.

L'or, le platine, le mercure sont noirs et opaques, la glace est noirâtre. L'air et la vapeur d'eau sont transparents, et pourtant colorés, ainsi que certains échantillons d'acier, certaines argiles très pures. Les nuages ne m'empêchent pas d'apercevoir le soleil ni les étoiles. D'ailleurs, je distingue nettement les mêmes nuages suspendus dans l'atmosphère.

Cette différence de ma vision avec celle des autres hommes était, comme je l'ai dit, très peu remarquée par mes proches : on croyait que je distinguais mal les couleurs, voilà tout ; c'est une infirmité trop commune pour attirer beaucoup l'attention. Elle était sans conséquence pour les menus actes de ma vie, car je voyais les formes des objets de la même manière — et peut-être plus subtilement — que la majorité des hommes. La désignation d'un objet par sa couleur, lorsqu'il fallait le différencier d'un autre objet de même forme, ne m'embarrassait que s'ils étaient nouveaux. Si quelqu'un appelait *bleu* la couleur d'un gilet et *rouge* celle d'un autre, peu importaient les couleurs réelles sous lesquelles ces gilets m'apparaissaient : bleu et rouge devenaient des termes purement mnémoniques.

D'après cela, vous pourriez croire qu'il y avait une manière d'accord entre mes couleurs et celles des autres, et qu'alors cela revenait au même que si j'avais vu leurs couleurs. Mais, comme je l'ai écrit déjà, le rouge, le vert, le jaune, le bleu, etc., *quand ils sont purs*, comme le sont les couleurs du prisme, je les perçois d'un gris plus ou moins noirâtre ; ce ne sont pas des couleurs pour moi. Dans la nature, où aucune couleur n'est simple, il n'en est pas de même : telle substance dite verte, par exemple, est pour moi d'une certaine couleur composée (1) ; mais une autre substance dite verte, et qui est pour vous identiquement de la même nuance que la première, n'est plus du tout de la même couleur pour moi. Vous voyez donc que mon clavier de teintes n'a pas de correspondances avec le vôtre : quand j'accepte d'appeler jaune à la fois du laiton et de l'or, c'est un peu comme si vous acceptiez de nommer rouge un bleuet aussi bien qu'un coquelicot.

II

Si là s'était bornée la différence entre ma vision et la vision habituelle, ç'aurait déjà paru, certes, assez extraordinaire. C'est peu, toutefois, en comparaison de ce qui me reste à vous dire. Le monde autrement coloré, autrement transparent et opaque — la faculté de voir à travers les nuages, d'apercevoir les étoiles par les nuits les plus couvertes, de discerner à travers une cloison de bois ce qui se passe dans une chambre voisine ou à l'extérieur d'une habitation —, qu'est tout cela, auprès de la perception d'un MONDE VIVANT, d'un monde d'Etres animés se mouvant à côté et autour de l'homme, sans que l'homme en ait conscience, sans qu'il en soit averti par aucune espèce de contact immédiat ? Qu'est tout cela, auprès de la révélation qu'il existe sur cette terre une autre faune que notre faune, et une faune sans ressemblance ni de forme, ni d'organisation, ni de mœurs, ni de mode de croissance, de naissance et de mort, avec la nôtre ? Une faune qui vit à côté de la nôtre et à travers la nôtre, influence les éléments qui nous entourent et est influencée, vivifiée par ces éléments, sans que nous soupçonnions sa présence. Une faune qui — je l'ai démontré — nous ignore comme nous l'ignorons, et à l'insu de laquelle nous évoluons comme elle évolue à l'insu de nous. Un monde vivant, aussi varié que le nôtre, aussi puissant que le nôtre — et peut-être davantage — en ses effets sur la face de la planète ! Un règne, enfin, se mouvant sur les eaux, dans l'atmosphère, sur le sol, modifiant ces eaux, cette atmosphère et ce sol, tout autrement que nous, mais avec une énergie assurément formidable, et par là agissant indirectement sur nous et nos destinées, comme nous agissons indirectement sur lui et ses destinées !... Voilà pourtant ce que j'ai vu, ce que je vois, seul parmi les hommes et les bêtes, voilà ce que j'*étudie* ardemment depuis cinq ans, après avoir passé mon enfance et mon adolescence à le *constater* seulement.

---

(1) Et cette couleur composée, bien entendu, ne renferme pas de vert, puisque le vert est pour moi de la ténèbre.

III

A le constater ! Du plus loin que je me souvienne, j'ai d'instinct subi la séduction de cette création étrangère à la nôtre. D'abord, je la confondis avec les autres choses vivantes. M'apercevant que personne ne se troublait de sa présence, que tous, au contraire, y paraissaient indifférents, je n'éprouvais guère le besoin de signaler ses particularités. A six ans, je connaissais parfaitement sa différence avec les plantes des champs, les bêtes de la basse-cour et de l'étable, mais je la confondais un peu avec des phénomènes inertes comme les feux de la lumière, la course des eaux et des nuages. C'est que ces êtres étaient intangibles : quand ils m'atteignaient je ne ressentais aucun effet de leur contact. Leur forme, d'ailleurs très variée, avait cependant cette singularité d'être si mince, dans une de leurs trois dimensions, qu'on pourrait les comparer à des figures dessinées, à des surfaces, des lignes géométriques qui se déplaceraient. Ils traversaient tous les corps organiques ; en revanche, ils semblaient arrêtés parfois, enchevêtrés dans des obstacles invisibles... Mais je les décrirai plus tard. Actuellement, je ne veux que les signaler, affirmer leur variété de contours et de lignes, leur quasi-absence d'épaisseur, leur *impalpabilité*, combinées avec l'autonomie de leurs mouvements.

*
* *

Vers ma huitième année, je me rendis parfaitement compte qu'ils étaient distincts des phénomènes atmosphériques autant que des animaux de notre règne. Dans le ravissement que me causa cette découverte, j'essayai de l'exprimer. Jamais je ne pus y parvenir. Outre que ma parole était presque tout à fait incompréhensible, comme je l'ai dit, l'extraordinaire de ma vision la rendait suspecte. Personne ne s'arrêta à démêler mes gestes et mes phrases, pas plus qu'on ne s'était avisé d'admettre que je visse à travers les cloisons de bois, quoique j'en eusse donné maintes fois des preuves. Il y avait, entre moi et les autres, une barrière presque insurmontable.

Je tombai dans le découragement et la rêverie ; je devins une façon de petit solitaire ; je provoquais du malaise, et j'en ressentais, dans la compagnie des enfants de mon âge. Je n'étais pas exactement une victime, car ma vitesse me mettait hors de la portée des malices enfantines et me donnait le moyen de me venger avec facilité. A la moindre menace, j'étais à distance, je narguais la poursuite. En quelque nombre qu'ils se missent, jamais gamins ne parvinrent à me cerner, encore moins à me forcer. Il ne fallait même pas essayer de me saisir par ruse. Si faible que je fusse à porter des fardeaux, mon élan était irrésistible, me dégageait aussitôt. Je pouvais revenir à l'improviste, accabler l'adversaire, voire les adversaires, par des coups prompts et sûrs. On me laissa donc tranquille. On me tint à la fois pour innocent et un peu sorcier, mais d'une sorcellerie peu redou-

table, qu'on méprisait. Je me fis par degrés une vie en dehors, farouche, méditative, non tout à fait dénuée de douceur. La seule tendresse de ma mère m'humanisait, bien que, trop occupée tout le jour, elle ne trouvât guère de temps pour les caresses.

IV

Je vais essayer de décrire sommairement quelques scènes de ma dixième année, afin de concrétiser les explications qui précèdent.

C'est au matin. Une grande lueur éclaire la cuisine, lueur jaune pâle pour mes parents et les serviteurs, très diverse pour moi. On sert le premier déjeuner, du pain avec du thé. Mais je ne prends pas de thé. On m'a donné un verre de *schiedam* avec un œuf cru. Ma mère s'occupe tendrement de moi ; mon père me questionne. J'essaye de lui répondre, je ralentis ma parole ; il ne comprend qu'une syllabe de-ci de-là, il hausse les épaules.

— « Il ne parlera jamais !... »

Ma mère me regarde avec compassion, persuadée que je suis un peu simple. Les domestiques et les servantes n'ont même plus de curiosité pour le petit monstre violet ; la Frisonne est depuis longtemps retournée dans son pays. Quant à ma sœur — elle a deux ans — elle joue auprès de moi, et j'ai pour elle une tendresse profonde.

Le déjeuner fini, mon père s'en va aux champs avec les serviteurs, ma mère commence à vaquer aux besognes quotidiennes. Je la suis dans la cour. Les bêtes arrivent vers elle. Je les regarde avec intérêt, je les aime. Mais, autour, l'autre Règne s'agite et me capte davantage : c'est le domaine mystérieux que je suis seul à connaître.

Sur la terre brune, voici quelques formes épandues ; elles se meuvent, elles s'arrêtent, elles palpitent au ras du sol. Elles sont de plusieurs espèces, différentes par le contour, par le mouvement, surtout par la disposition, le dessin et les nuances des traits qui les traversent. Ces traits constituent, en somme, le principal de leur être, et, tout enfant, je m'en aperçois très bien. Tandis que la masse de leur forme est terne, grisâtre, les lignes sont presque toujours étincelantes. Elles constituent des réseaux très compliqués, elles émanent de centres, elles en irradient, jusqu'à ce qu'elles se perdent, s'imprécisent. Leurs nuances sont innombrables, leurs courbes infinies. Ces nuances varient pour une même ligne, comme aussi, mais moins, la forme.

Dans l'ensemble, l'être est figuré par un contour assez irrégulier, mais très distinct, par des centres d'irradiation, par des lignes multicolores qui s'entre-croisent abondamment. Quand il se meut, les lignes trépident, oscillent, les centres se contractent et se dilatent, tandis que le contour varie peu.

Tout cela, je le vois très bien, dès lors, quoique je sois incapable de le définir ; un charme adorable me pénètre à contempler les *Moedigen* (1).

(1) C'est le nom que je leur donnai spontanément pendant mon enfance, et que je leur ai gardé, quoiqu'il ne corresponde à aucune qualité ni forme de ces êtres.

L'un d'eux, colosse long de dix mètres et presque aussi large, passe lentement à travers la cour, et disparaît. Celui-ci, avec quelques bandes larges comme des câbles, des centres grands comme des ailes d'aigles, m'intéresse à l'extrême et m'effraye presque. J'hésite un instant à le suivre, mais d'autres attirent mon attention. Ils sont de toutes tailles : quelques-uns ne dépassent pas la longueur de nos plus menus insectes, tandis que j'en ai vu atteindre plus de trente mètres de longueur. Ils avancent sur le sol même, comme attachés aux surfaces solides. Lorsqu'un obstacle matériel — un mur, une maison — se présente, ils le franchissent en se moulant sur sa surface, toujours sans modification importante de leur contour. Mais lorsque l'obstacle est de matière vivante ou ayant vécu, ils passent directement : c'est ainsi que je les ai vus mille fois surgir d'un arbre et sous les pieds d'un animal ou d'un homme. Ils passent aussi à travers l'eau, mais demeurent préférablement à la surface.

Ces *Moedigen* terrestres ne sont pas les seuls êtres intangibles. Il est une population aérienne, d'une merveilleuse splendeur, d'une subtilité, d'une variété, d'un éclat incomparables, à côté de laquelle les plus beaux oiseaux sont ternes, lents et lourds. Ici encore, un contour et des lignes. Mais le fond n'est plus grisâtre ; il est étrangement lumineux ; il étincelle comme le soleil, et les lignes s'y détachent en nervures vibrantes, les centres palpitent violemment. Les *Vuren*, ainsi que je les nomme, sont d'une forme plus irrégulière que les *Moedigen* terrestres, et généralement ils se dirigent à l'aide de dispositions rythmiques, d'entre-croisements et décroisements que, dans mon ignorance, je ne puis déterminer et qui confondent mon imagination.

Cependant j'ai pris ma route à travers une prairie récemment fauchée : le combat d'un *Moedig* avec un autre attire mon attention. Ces combats sont fréquents ; ils me passionnent violemment. Quelquefois, c'est un combat d'égaux ; le plus souvent l'attaque d'un fort contre un faible (le faible n'est pas nécessairement le plus petit). Dans le cas présent, le faible, après une courte défense, se met en fuite, vivement poursuivi par son agresseur. Malgré la rapidité de leur course, je les suis, je réussis à ne pas les perdre de vue, jusqu'au moment où la lutte reprend. Ils se précipitent l'un vers l'autre, durement, rigidement même, solides l'un pour l'autre. Au choc, leurs lignes phosphorent, se dirigent vers le point de contact, leurs centres pâlissent et se rapetissent. D'abord, la lutte se maintient assez égale, le plus faible déploie la plus intense énergie, et réussit même à obtenir une trêve de l'adversaire. Il en profite pour fuir de nouveau, mais il est rapidement atteint, attaqué avec force et enfin saisi, c'est-à-dire maintenu dans une échancrure du contour de l'autre. C'est précisément ce qu'il avait cherché à éviter, en répondant aux chocs du plus fort par des chocs moins énergiques, mais plus précipités. Maintenant, je vois toutes ses lignes trépider, ses centres battre désespérément ; et, à mesure, les lignes pâlissent, s'affinent, les centres s'imprécisent. Après quelques minutes, la liberté lui est rendue : il s'éloigne avec lenteur, terne, débilité. L'antagoniste, au contraire, étincelle davantage, ses lignes sont plus colorées, ses centres plus nets et plus rapides.

Cette lutte m'a profondément remué ; j'y rêve, je la compare aux luttes que je vois parfois entre *nos* bêtes et *nos* bestioles ; je saisis confusément que les *Moedigen*, en somme, ne se tuent pas, ou rarement, que le vainqueur se contente de *prendre de la force* aux dépens du vaincu.

Le matin avance, il est près de huit heures ; l'école de Zwartendam va s'ouvrir : je fais un bond jusqu'à la ferme, je prends mes livres, et me voici parmi mes semblables, où nul ne devine les profonds mystères qui palpitent autour de lui, où nul n'a la plus confuse idée de vivants à travers lesquels passe l'humanité entière et qui traversent l'humanité, sans aucun indice de cette mutuelle pénétration.

Je suis un bien pauvre écolier. Mon écriture n'est qu'un tracé hâtif, informe, illisible ; ma parole demeure incomprise ; ma distraction est manifeste. Continuellement, le maître s'écrie :

— « Karel Ondereet, avez-vous bientôt fini de regarder voler les mouches ?... »

Hélas ! mon cher maître, il est vrai que je regarde voler les mouches, mais combien plus encore mon âme accompagne-t-elle les *Vuren* mystérieux qui vont par la salle ! Et quels étranges sentiments obsèdent mon âme enfantine, à constater l'aveuglement de tous et surtout le vôtre, grave pasteur d'intelligences !

V

La période la plus pénible de ma vie, ce fut de douze à dix-huit ans.

D'abord, mes parents essayèrent de m'envoyer au collège ; je n'y connus que misères et déboires. Au prix de difficultés épuisantes, j'arrivais à exprimer d'une manière quasi compréhensible les choses les plus usuelles : ralentissant à grand effort mes syllabes, je les jetais avec maladresse, et avec des accents de sourd. Mais, dès qu'il s'agissait de quelque chose compliquée, ma parole reprenait sa fatale vitesse ; plus personne n'arrivait à me suivre. Je ne pus donc pas faire constater mes progrès oralement. D'autre part, mon écriture était atroce, mes lettres enjambaient l'une sur l'autre, et, dans mon impatience, j'oubliais des syllabes, des mots : c'était un galimatias monstrueux. D'ailleurs, l'écriture m'était un supplice peut-être plus intolérable encore que la parole : — d'une lourdeur, d'une lenteur asphyxiantes ! — Si, parfois, à force de peine et suant à grosses gouttes, j'arrivais à commencer un devoir, bientôt j'étais à bout d'énergie et de patience, je me sentais évanouir. Je préférais alors les remontrances des maîtres, les fureurs de mon père, les punitions, les privations, les mépris, à ce travail horrible.

Ainsi, j'étais privé presque totalement de moyens d'expression : objet de ridicule, déjà, par ma maigreur et ma teinte bizarre, par mes yeux étranges, je passais encore pour une manière d'idiot. Il fallut me retirer de l'école, se résigner à faire de moi un rustre. Le jour où mon père décida de renoncer à toute espérance, il me dit avec une douceur inaccoutumée :

— « Mon pauvre garçon, tu vois, j'ai fait mon devoir... tout mon devoir ! Ne me reproche jamais ton sort ! »

J'étais violemment ému ; je pleurais à chaudes larmes : jamais je ne ressentis avec plus d'amertume mon isolement au milieu des hommes. J'osai embrasser tendrement mon père ; je murmurais :

— « Ce n'est pourtant pas vrai que je suis un imbécile! »

Et, de fait, je me sentais supérieur à ceux qui avaient été mes condisciples. Depuis quelque temps, mon intelligence avait pris un remarquable développement. Je lisais, je comprenais, je devinais, et j'avais d'immenses éléments de méditation, en plus que les autres hommes, dans cet univers visible pour moi seul.

Mon père ne démêla pas mes paroles, mais il s'attendrit à ma caresse.

— « Pauvre garçon ! » dit-il.

Je le regardais ; j'étais dans une détresse affreuse, sachant trop que jamais le vide ne serait comblé entre nous. Ma mère, par intuition d'amour, voyait en ce moment que je n'étais pas inférieur aux autres garçons de mon âge : elle me contemplait avec tendresse, elle me disait de naïves douceurs venues du tréfonds de l'être. Je n'en étais pas moins condamné à cesser mes études.

A cause de ma faible force musculaire, on me confia le soin des ouailles et du bétail. Je m'en acquittais à merveille ; je n'avais pas besoin de chien pour garder des troupeaux où nul poulain, nul étalon n'était aussi agile que moi.

Je vécus donc, de quatorze à dix-sept ans, la vie solitaire des bergers. Elle me convenait mieux que toute autre. Livré à l'observation et à la contemplation, et aussi à quelques lectures, mon cerveau ne cessa de s'accroître. Je comparais sans cesse la double création que j'avais devant les yeux, j'en tirais des idées sur la constitution de l'univers, j'esquissais vaguement des hypothèses et des systèmes. S'il est vrai que mes pensées n'eurent pas à cette époque une parfaite corrélation, ne formèrent pas une synthèse lucide, — car c'était des pensées d'adolescent, incoordonnées, impatientes, enthousiastes, — elles furent cependant originales et fécondes. Que leur valeur dépendît surtout de ma complexion unique, je me garderai bien de le nier. Mais elles n'en recevaient pas toute leur force. Sans le moindre orgueil, je crois pouvoir dire qu'elles dépassaient notablement, en subtilité comme en logique, celles des jeunes gens ordinaires.

Seules elles apportèrent une consolation à ma triste vie de demi-paria, sans compagnons, sans communications réelles avec tous ceux de mon entourage, pas même avec mon adorable mère.



A dix-sept ans, la vie me devint décidément insupportable. Je fus las de rêver, las de végéter dans une île déserte de pensée. Je tombais de langueur et d'ennui. Je demeurais de longues heures immobile, désintéressé du monde entier, inattentif à tout ce qui se passait dans ma famille. Que m'importait de connaître des choses plus merveilleuses que les autres

hommes, puisque aussi bien ces connaissances devaient mourir avec moi ? Que me faisait le mystère des vivants, et même la dualité de deux systèmes vitaux se traversant l'un l'autre sans se connaître ? Ces choses auraient pu me griser, me remplir d'enthousiasme et d'ardeur, si j'avais, sous quelque forme, pu les enseigner ou les partager. Mais quoi ! vaines et stériles, absurdes et misérables, elles contribuaient plutôt à ma perpétuelle quarantaine psychique.

Plusieurs fois, je rêvai d'écrire, de fixer, tout de même, au prix d'efforts continus, quelques-unes de mes observations. Mais, depuis que j'étais sorti de l'école, j'avais abandonné complètement la plume, et, déjà si mauvais écrivailleur, c'est à peine si je savais tracer, en m'appliquant, les vingt-six lettres de l'alphabet. Si encore j'avais conçu quelque espérance, peut-être eussé-je persisté ! Mais qui prendrait au sérieux mes misérables élucubrations ? Où le lecteur qui ne me croirait fou ? Où le sage qui ne m'éconduirait pas avec dédain ou ironie ? A quoi bon, dès lors, m'adonner à cette tâche vaine, à cet irritant supplice, presque semblable à ce que serait, pour un homme ordinaire, l'obligation de graver sa pensée sur des tables de marbre, avec un gros ciseau et un marteau de cyclope ! Mon écriture, à moi, aurait dû être sténographique — et encore, d'une sténographie plus rapide que l'usuelle !

Je n'avais donc point le courage d'écrire, et cependant j'espérais fervemment je ne sais quel inconnu, quelle destinée heureuse et singulière. Il me semblait qu'il devait exister, en tel coin de la terre, des cerveaux impartiaux, lucides, scrutateurs, aptes à m'étudier, à me comprendre, à faire jaillir de moi et à communiquer aux autres mon grand secret. Mais où ces hommes ? Quel espoir de les jamais rencontrer ?

Et je retombais dans une vaste mélancolie, dans les désirs d'immobilité et d'anéantissement. Durant tout un automne, je désespérai de l'Univers. Je languissais dans un état végétatif, d'où je ne sortais que pour me laisser aller à de longs gémissements, suivis de douloureuses révoltes.

Je maigris davantage, au point d'en devenir fantastique. Les gens du village m'appelaient, ironiquement, *Den Heyligen Gheest,* le Saint-Esprit. Ma silhouette était tremblante comme celle des jeunes peupliers, légère comme un reflet, et j'atteignais, avec cela, la stature des géants.

Lentement, un projet se mit à naître. Puisque ma vie était sacrifiée, puisque nul de mes jours n'avait de charme et que tout m'était ténèbres et amertume, pourquoi croupir dans l'inaction ? A supposer qu'aucune âme n'existât qui pût répondre à la mienne, du moins valait-il de faire l'effort pour s'en convaincre. Du moins valait-il de quitter ce morose pays, d'aller trouver dans les grandes villes les savants et les philosophes. N'étais-je pas en moi-même un objet de curiosité ? Avant d'appeler l'attention sur mes connaissances extra-humaines, ne pouvais-je exciter le désir de faire étudier ma personne ? Les seuls aspects physiques de mon être n'étaient-ils pas dignes d'analyse, et ma vue, et l'extrême vitesse de mes mouvements et la particularité de ma nutrition ?

Plus j'y rêvais, plus il me paraissait raisonnable d'espérer, et plus ma résolution croissait. Arriva le jour où elle fut inébranlable, où je

m'en ouvris à mes parents. Ni l'un ni l'autre n'y comprit grand-chose, mais tous deux finirent par céder à des instances réitérées : j'obtins de pouvoir me rendre à Amsterdam, quitte à revenir si le sort m'était défavorable.

Je partis un matin.

VI

De Zwartendam à Amsterdam, il y a une centaine de kilomètres environ. Je franchis facilement cette distance en deux heures, sans autre aventure que l'extrême surprise des allants et venants à me voir courir d'une telle vitesse, et quelques rassemblements aux abords des petites villes et des gros bourgs que je contournais. Pour rectifier ma route, je m'adressai deux ou trois fois à de vieilles gens solitaires. Mon instinct d'orientation, qui est excellent, fit le reste.

Il était environ neuf heures quand j'atteignis Amsterdam. J'entrai résolument dans la grande ville, je longeai ses beaux canaux rêveurs où vivent de douces flottilles marchandes. Je n'attirai pas autant l'attention que je l'avais craint. Je marchais vite, au milieu de gens occupés, endurant par-ci par-là les quolibets de quelques jeunes vagabonds. Je ne me décidais cependant pas à faire halte. Je parcourus un peu en tous sens la ville, lorsque enfin je pris la résolution d'entrer dans un cabaret, sur un des quais du *Heeren Gracht*. L'endroit était paisible ; le magnifique canal s'allongeait, plein de vie, entre de fraîches files d'arbres ; et parmi les *Moedigen* que je vis circuler sur ses rives, il me sembla en apercevoir d'espèce nouvelle. Après quelque indécision, je franchis le seuil du cabaret, et, m'adressant au patron, aussi lentement qu'il me fut possible, je le priai de vouloir bien m'indiquer un hôpital.

L'hôte me regarda avec stupeur, défiance et curiosité, ôta sa grosse pipe de sa bouche et la remit, à plusieurs reprises, puis finit par dire :

— « Vous êtes, sans doute, des colonies ? »

Comme il était parfaitement inutile de le contrarier, je lui répondis :

— « En effet !... »

Il parut enchanté de sa perspicacité ; il me fit une nouvelle question :

— « Peut-être que vous venez de cette partie de Bornéo où l'on n'a jamais pu entrer ? »

— « C'est cela même !... »

J'avais parlé trop vite : il écarquilla les yeux.

— « C'est cela même ! » répétai-je plus lentement.

L'hôte sourit avec satisfaction :

— « Vous avez de la peine à parler néerlandais, dites ?... Alors, c'est un hôpital que vous voulez... Sans doute que vous êtes malade ? »

— « Oui... »

Des consommateurs s'étaient rapprochés. Le bruit courait déjà que j'étais un anthropophage de Bornéo ; néanmoins, on me regardait avec beaucoup plus de curiosité que d'antipathie. Des gens accouraient de la

rue. Je devins nerveux, inquiet. Je fis néanmoins bonne contenance, et je repris en toussant :

— « Je suis très malade ! »

— « C'est comme les singes de ce pays-là, » fit alors un très gros homme avec bienveillance... « la Néerlande les tue ! »

— « Quelle drôle de peau ! » ajouta un autre.

— « Et comment voit-il ? » demanda un troisième, en montrant mes yeux.

Le cercle se rapprocha, m'enveloppa de cent regards curieux, et toujours des nouveaux venus pénétraient dans la salle.

— « Comme il est long ! »

Il est vrai que je dépassais les plus grands de toute la tête.

— « Et maigre !... »

— « Ça n'a pas l'air de beaucoup les nourrir, l'anthropophagie ! »

Toutes les voix n'étaient pas malveillantes. Quelques individus sympathiques me protégeaient :

— « Ne le pressez pas comme ça, puisqu'il est malade ! »

— « Allons, ami, du courage ! » dit le gros homme en remarquant ma nervosité. « Je vais vous conduire moi-même à un hôpital. »

Il me prit par le bras ; il se mit en devoir de fendre la foule et jeta ces mots :

— « Place pour un malade ! »

Les foules hollandaises ne sont pas très farouches : on nous laissa passer, mais on nous accompagna. Nous longeâmes le canal, suivis d'une multitude compacte ; et des gens criaient :

— « C'est un cannibale de Bornéo ! »

*
* *

Enfin, nous atteignîmes un hôpital. C'était l'heure de la visite. On me mena devant un interne, jeune homme à lunettes bleues, qui m'accueillit avec maussaderie. Mon compagnon lui dit :

— « C'est un sauvage des colonies. »

— « Comment, un sauvage ! » s'écria l'autre.

Il ôta ses lunettes pour me regarder. La surprise le tint un moment immobile. Il me demanda brusquement :

— « Est-ce que vous voyez ? »

— « Je vois très bien... »

J'avais parlé trop vite.

— « C'est son accent ! » dit le gros homme avec fierté. « Répétez, ami ! »

Je répétai, je me fis comprendre.

— « Ce ne sont pas là des yeux humains... » murmura l'étudiant. « Et le teint !... Est-ce le teint de votre race ? »

Alors, je dis, avec un terrible effort de ralentissement :

— « Je suis venu pour me faire voir par un savant ! »

— « Vous n'êtes donc pas malade ? »

— « Non ! »

— « Et vous êtes de Bornéo ? »

— « Non ! »

— « D'où êtes-vous alors ? »

— « De Zwartendam, près de Duisburg ! »

— « Alors, pourquoi votre compagnon prétend-il que vous êtes de Bornéo ? »

— « Je n'ai pas voulu le contredire... »

— « Et vous voulez voir un savant ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi ? »

— « Pour être étudié. »

— « Pour gagner de l'argent ? »

— « Non, pour rien. »

— « Vous n'êtes pas un pauvre ? un mendiant ? »

— « Non ! »

— « Qu'est-ce qui vous pousse à vouloir être étudié ? »

— « Mon organisation... »

Mais j'avais encore, malgré mes efforts, parlé trop vite. Il fallut me répéter.

— « Etes-vous sûr que vous me voyez ? » demanda-t-il en me regardant fixement. « Vos yeux sont comme de la corne... »

— « Je vois très bien... »

Et, allant de droite et de gauche, je pris vivement des objets, je les déposai, je les jetai en l'air pour les rattraper.

— « C'est extraordinaire ! » reprit le jeune homme.

Sa voix radoucie, presque amicale, me pénétra d'espérance :

— « Ecoutez, » dit-il enfin, « je crois bien que le docteur Van den Heuvel pourra s'intéresser à votre cas... Je vais le faire prévenir. Vous attendrez dans la chambre voisine... Et, à propos... j'oubliais... vous n'êtes pas malade, en somme ? »

— « Pas du tout. »

— « Bon. Tenez... entrez là... Le docteur ne tardera guère... »

Je me trouvai assis parmi des monstres conservés dans l'alcool : fœtus, enfants à forme bestiale, batraciens colosses, sauriens vaguement anthropomorphes.

« C'est bien là, » pensai-je, « ma salle d'attente... Ne suis-je pas candidat à l'un de ces sépulcres à l'eau-de-vie ? »

VII

Lorsque parut le docteur Van den Heuvel, l'émotion m'accabla : j'eus le frisson de la Terre promise, la joie d'y toucher, l'effroi d'en être banni. Le docteur, grand front chauve, regard puissant d'analyste, bouche douce et pourtant opiniâtre, m'examinait en silence, et, comme à tous, ma mai-

greur excessive, ma haute taille, mes yeux cernés, mon teint violet, lui furent des causes d'étonnement.

— « Vous dites que vous voulez être étudié ? » demanda-t-il enfin.

Je répondis avec force, violence presque :

— « Oui ! »

Il sourit d'un air approbatif, et me posa la question coutumière :

— « Est-ce que vous voyez bien avec ces yeux-là ? »

— « Très bien... je vois même à travers le bois, les nuages... »

Mais j'avais parlé trop vite. Il me jeta un regard inquiet. Je repris, suant à grosses gouttes :

— « Je vois même à travers le bois, les nuages... »

— « En vérité ! Ce serait extraordinaire... Eh bien ! que voyez-vous à travers la porte... là ? »

Il me désignait une porte condamnée.

— « Une grande bibliothèque vitrée... une table sculptée... »

— « En vérité ! » répéta-t-il, stupéfait.

Ma poitrine se dilata, une douceur profonde descendit sur mon âme.

Le savant demeura quelques secondes en silence, puis :

— « Vous parlez bien péniblement. »

— « Autrement je parle trop vite !... Je ne puis parler lentement. »

— « Eh bien, parlez un peu selon votre nature. »

Je racontai alors l'épisode de mon entrée à Amsterdam. Il m'écoutait avec une attention extrême, un air d'intelligence et d'observation que je n'avais encore jamais rencontré parmi mes semblables. Il ne comprit rien de ce que je disais, mais il montra la sagacité de son analyse :

— « Je ne me trompe pas... vous prononcez de quinze à vingt syllabes par seconde, c'est-à-dire trois à quatre fois plus que l'oreille humaine n'en peut percevoir. Votre voix, d'ailleurs, est beaucoup plus aiguë que tout ce que j'ai entendu comme voix humaine. Vos gestes, excessifs de rapidité, correspondent bien à cette parole... Votre organisation est probablement tout entière plus rapide que la nôtre. »

— « Je cours, » dis-je, « plus vite que le lévrier... J'écris... »

— « Ah ! » interrompit-il. « Voyons l'écriture... »

Je griffonnai quelques mots sur un buvard qu'il me tendait, les premiers assez lisibles, les autres de plus en plus brouillés, abréviatifs :

— « Parfait ! » dit-il, et un certain plaisir se mêlait à l'étonnement. « Je crois bien que j'aurai à me féliciter de notre rencontre. Assurément il serait tout à fait intéressant de vous étudier... »

— « C'est mon plus vif, mon seul désir ! »

— « Et le mien, évidemment... La science... »

Il parut préoccupé, rêveur ; il finit par dire :

— « Si seulement nous pouvions trouver un procédé facile de communication... »

Il se promena de long en large, les sourcils contractés. Tout à coup :

— « Suis-je borné ! vous apprendrez la sténographie, parbleu !... Eh ! eh !... »

Une expression riante parut sur sa face :

— « Et le phonographe que j'oubliais... le bon confident ! Il suffira de le dérouler plus lentement pour l'audition que pour l'inscription... C'est dit : vous demeurerez avec moi pendant votre séjour à Amsterdam ! »

Joie de la vocation satisfaite, douceur de ne point passer des jours vains et stériles ! Devant la personnalité intelligente du docteur, dans ce milieu de science, je ressentis un bien-être délicieux ; la mélancolie de ma solitude d'âme, le regret de mes facultés perdues, la longue misère de paria qui m'écrasait depuis tant d'années, tout s'évanouit, s'évapora dans le sentiment d'une vie neuve, d'une vie véritable, d'une destinée sauvée !

VIII

Le docteur prit dès le lendemain toutes les dispositions nécessaires. Il écrivit à mes parents ; il me donna un professeur de sténographie et se procura des phonographes. Comme il était fort riche, et tout à la science, il n'est expérience qu'il ne se proposât de faire, et ma vision, mon ouïe, ma musculature, la couleur de ma peau furent soumises à des investigations scrupuleuses, dont il s'enthousiasmait de plus en plus, s'écriant :

— « Cela tient du prodige ! »

Je compris à merveille, après les premiers jours, combien il était important que les choses se fissent méthodiquement, du simple au composé, de l'anormal facile à l'anormal merveilleux. Aussi j'eus recours à une petite habileté, dont je ne fis pas un secret au docteur : c'était de ne lui révéler mes facultés qu'à mesure.

La rapidité de mes perceptions et de mes mouvements l'occupa tout d'abord. Il put se convaincre que la subtilité de mon ouïe répondait à la vitesse de ma parole. Des expériences graduées sur les bruits les plus fugitifs, que j'imitais avec aisance, les paroles de dix ou quinze êtres parlant à la fois et que je discernais parfaitement, démontrèrent ce point jusqu'à l'évidence. La vélocité de ma vision ne se prouva pas moindre ; et des essais comparatifs entre mon pouvoir de décomposer le galop d'un cheval, le vol d'un insecte, et le même pouvoir en des appareils de photographie instantanée, furent tout à l'avantage de mon œil. Quant aux perceptions des choses ordinaires, mouvements simultanés d'un groupe d'hommes, d'enfants en récréation, évolution d'instruments, pierrailles jetées en l'air ou petites boules lancées dans une allée pour être comptées au vol, — elles stupéfiaient la famille et les amis du docteur.

Ma course dans le grand jardin, mes bonds de vingt mètres, mon instantanéité à saisir les objets, ou à les rejoindre, étaient plus admirés encore, non par le docteur, mais par son entourage. Et c'était un plaisir toujours nouveau, pour les enfants et la femme de mon hôte, lors d'une promenade à la campagne, de me voir devancer un cavalier lancé au galop ou suivre la course de quelque hirondelle : il n'est effectivement pur sang à qui je ne puisse donner deux tiers d'avance, quel que soit le parcours, ni oiseau que je ne puisse aisément dépasser.

Pour le docteur, de plus en plus satisfait du résultat de ses expériences, il me définissait ainsi : « un être humain doué, en tous ses mouvements, d'une vitesse incomparablement supérieure, non seulement à celle des autres hommes, mais encore à celle de tous les animaux connus. Cette vitesse, retrouvée aussi bien dans les éléments les plus ténus de son organisme que dans l'ensemble, en fait un être si distinct du reste de la création qu'il mérite à lui seul de prendre un nom spécial dans la hiérarchie animale. Pour la conformation si curieuse de son œil, de même que pour la teinte violette de sa peau, il faut les considérer comme de simples indices de cet état spécial. »

Vérification faite de mon système musculaire, il ne s'y trouva rien de remarquable, sinon une excessive maigreur. Mon oreille, non plus, ne fournit pas de données particulières ; ni, d'ailleurs, sauf toujours la nuance, mon épiderme. Quant au cheveu, de couleur foncée, d'un noir violâtre, il était fin comme le fil de l'araignée, et le docteur en faisait une étude minutieuse :

— « Il faudrait pouvoir vous disséquer ! » me disait-il quelquefois en riant.

Le temps passait ainsi doucement. J'avais très vite appris à sténographier, grâce à l'ardeur de mon désir et à l'aptitude naturelle que je montrais pour ce mode de transcription rapide, où j'introduisis, du reste, quelques abréviations nouvelles. Je commençai de prendre des notes, que mon sténographe traduisait ; et pour le surplus, nous avions des phonographes, fabriqués sur un modèle spécialement imaginé par le docteur, et qui se trouvaient parfaitement adaptés à rendre ma parole, ralentie.

La confiance de mon hôte, à la longue, devint parfaite. Dans les premières semaines, il n'avait pu se défendre du soupçon — et c'était bien naturel — que la particularité de mes facultés n'allât pas sans quelque folie, quelque dérangement cérébral. Cette crainte écartée, nos relations furent tout à fait cordiales et, je crois, aussi captivantes pour l'un que pour l'autre. Nous faisions l'examen analytique de ma perception à travers un grand nombre de substances dites opaques, et à la coloration foncée que prenaient pour moi l'eau, le verre, le quartz, à une certaine épaisseur. On se souvient que je vois bien à travers le bois, les feuilles d'arbres, les nuages et beaucoup d'autres substances, que je distingue mal le fond d'une pièce d'eau à un demi-mètre de profondeur, et qu'une vitre, quoiqu'elle me soit transparente, l'est moins pour moi que pour le commun des hommes, et d'une couleur assez foncée. Un gros morceau de verre m'apparaît noirâtre. Le docteur se convainquit à loisir de toutes ces singularités, — frappé surtout de me voir distinguer les étoiles par les nuits nuageuses.

C'est à cette époque seulement que je commençai de lui dire que la couleur aussi m'arrive différente. Des expériences mirent hors de doute que le rouge, l'orange, le jaune, le vert, le bleu et l'indigo me sont parfaitement invisibles comme l'infra-rouge ou l'ultra-violet pour un œil normal. En revanche, je pus mettre en évidence que j'aperçois le violet et, au-delà

du violet, une gamme de nuances, un spectre coloré au moins double du spectre qui s'étend du rouge au violet (1).

Ceci étonna le docteur plus que tout le reste. L'étude en fut longue, minutieuse, et, d'ailleurs, conduite avec un art infini. Elle devint, entre les mains de l'habile expérimentateur, l'origine de subtiles découvertes dans l'ordre des sciences classées par l'humanité, lui donna la clef de phénomènes lointains de magnétisme, d'affinité, de pouvoir inducteur, le guida vers de nouvelles notions physiologiques. Savoir que tel métal comporte une série de nuances inconnues, variables avec la pression, la température, l'état électrique, que les gaz les plus diaphanes ont des couleurs distinctes, même sur une petite épaisseur ; se renseigner sur l'infinie richesse de tons d'objets qui paraissent plus ou moins noirs, alors qu'ils donnent une gamme plus magnifique dans l'ultra-violet que toutes les couleurs connues ; savoir enfin combien varient en nuances inconnues un circuit électrique, l'écorce d'un arbre, la peau d'un homme, en un jour, une heure, une minute, — on imagine aisément tout le parti que peut tirer un savant ingénieux de pareilles notions.

Quoi qu'il en soit, cette étude plongea le docteur dans les délices de la nouveauté scientifique, au prix desquelles les produits de l'imagination sont froids comme la cendre devant le feu. Il ne cessait de me dire :

— « C'est clair ! Votre extra-perception lumineuse n'est, en somme, que l'effet de votre organisme développé en vitesse ! »

Nous travaillâmes patiemment toute une année sans que je fisse mention des *Moedigen* — je voulais absolument convaincre mon hôte, lui donner des preuves innombrables de mes facultés visuelles avant de m'aventurer à la suprême confidence. Enfin, le moment arriva où je crus pouvoir tout dévoiler.

IX

C'était un matin, dans un doux automne plein de nuages, qui se roulaient depuis une semaine sur la coupe du ciel, sans que la pluie en descendît. Van den Heuvel et moi parcourions le jardin. Le docteur était silencieux, tout absorbé par des spéculations dont j'étais l'objet principal. A la fin, il se mit à dire :

— « C'est pourtant un joli rêve de voir à travers ces nuages... de percer jusqu'à l'éther, alors que nous... aveugles que nous sommes... »

— « Si je ne voyais que le ciel !... » répliquai-je.

— « Ah ! oui, le monde tout entier si différent... »

— « Bien plus différent même que je ne vous l'ai dit ! »

— « Comment ? » s'écria-t-il avec une avide curiosité, « m'auriez-vous dissimulé quelque chose ? »

— « Le principal ! »

---

(1) Le quartz me donne un spectre de huit couleurs environ : le violet extrême et les sept couleurs suivantes dans l'ultra-violet. Mais il demeure alors huit couleurs environ que le quartz ne sépare plus et que d'autres substances séparent plus ou moins.

Il se planta devant moi, me regarda fixement, avec une véritable angoisse, où se mêlait je ne sais quoi de mystique.

— « Oui, le principal ! »

Nous étions arrivés auprès de la maison ; je m'élançai pour demander un phonographe: L'instrument qu'on apporta était d'envergure, fort perfectionné par mon ami, et pouvait enregistrer un long discours ; le domestique le déposa sur la table de pierre où le docteur et les siens prenaient le café par les beaux soirs d'été. Le bon appareil, horlogé à miracle, se prêtait admirablement aux causeries. Notre conversation se poursuivit donc à peu près comme une conversation usuelle :

— « Oui, je vous ai caché le principal, voulant d'abord votre entière confiance. Et maintenant même, après toutes les découvertes que mon organisme vous a permis de faire, je crains bien que vous ne me croyiez pas sans peine, du moins au début. »

Je m'arrêtai pour faire répéter la phrase par l'instrument : je vis le docteur devenir pâle de la pâleur des grands savants devant une nouvelle attitude de la matière. Ses mains tremblaient.

— « Je vous croirai ! » dit-il avec une certaine solennité.

— « Même si je prétends que notre création, je veux dire notre monde animal et végétal, n'est pas l'unique vie de la terre... qu'il en est une autre, aussi vaste, aussi multiple, aussi variée... invisible pour vos yeux ? »

Il soupçonna de l'occultisme et ne put s'empêcher de dire :

— « Le monde du quatrième état... les âmes, les fantômes des spirites. »

— « Non, non, rien de semblable. Un monde de vivants condamnés comme nous à une vie brève, à des besoins organiques, à la naissance, à la croissance, à la lutte... un monde faible et éphémère autant que le nôtre, un monde soumis à des lois aussi fixes, sinon identiques, un monde aussi prisonnier de la terre, aussi désarmé devant les contingences... mais d'ailleurs complètement différent du nôtre, sans influence sur nous, comme nous sommes sans influence sur lui, — sauf par les modifications qu'il apporte à notre fonds commun, la terre, ou par les modifications parallèles que nous faisons subir à cette même terre. »

J'ignore si Van den Heuven me crut, mais à coup sûr il était sous le coup d'une vive émotion :

— « Ils sont fluides, en somme ? » demanda-t-il.

— « C'est ce que je ne saurais dire, car leurs propriétés sont trop contradictoires pour l'idée que nous nous faisons de la matière. La terre leur est aussi résistante qu'à nous, et de même la plupart des minéraux, quoiqu'ils puissent entrer un peu dans un *humus*. Ils sont encore totalement imperméables, solides, par rapport l'un à l'autre. Mais ils traversent, quoique parfois avec une certaine difficulté, les plantes, les animaux, les tissus organiques ; et nous, nous les traversons de même. Si l'un d'entre eux pouvait nous apercevoir, nous lui apparaîtrions peut-être fluides par rapport à eux, comme ils me paraissent fluides par rapport à nous ; mais il ne pourrait vraisemblablement pas plus *conclure* que je ne le puis, il serait frappé de contradictions parallèles... Leur forme a ceci d'étrange qu'ils n'ont point beaucoup d'épaisseur. Leur taille varie à l'infini. J'en

ai connu qui atteignent cent mètres de longueur, d'autres menus comme nos plus petits insectes. La nutrition se fait, chez les uns, aux dépens de la terre et des météores ; chez les autres, aux dépens des météores et d'individus de leur règne, sans que, toutefois, elle soit une cause de meurtre comme chez nous, puisqu'il suffit au plus fort de prendre de la force, et que cette force peut être soutirée sans exténuer les sources de la vie. »

Le docteur me dit brusquement :

— « Les voyez-vous depuis votre enfance ? »

Je devinai qu'il supposait, au fond, quelque désordre survenu plus ou moins récemment dans mon organisme :

— « Depuis mon enfance ! » répliquai-je avec énergie... « Je vous fournirai toutes les preuves désirables. »

— « Les voyez-vous maintenant ? »

— « Je les vois... le jardin en contient un grand nombre... »

— « Où ? »

— « Sur le chemin, sur les pelouses, sur les murailles, dans l'atmosphère... car vous saurez qu'il en est de terrestres et d'aériens... et aussi d'aquatiques, mais ceux-ci ne quittent guère la surface de l'eau. »

— « Sont-ils nombreux partout ? »

— « Oui, et à peine moins nombreux en ville qu'aux champs, dans les habitations que dans la rue. Ceux qui se plaisent à l'intérieur sont pourtant plus petits, sans doute à cause de la difficulté de passer, encore que les portes de bois ne leur soient pas un obstacle. »

— « Et le fer... la vitre... la brique... »

— « Leur sont imperméables. »

— « Voulez-vous m'en décrire un... plutôt de grande taille ? »

— « J'en vois un près de cet arbre. Sa forme est fortement allongée, assez irrégulière. Elle est convexe vers la droite, concave vers la gauche, avec des renflements et des échancrures : on pourrait imaginer ainsi la projection d'une gigantesque larve trapue. Mais sa structure n'est pas caractéristique du Règne, car la structure varie extrêmement d'une espèce (si l'on peut employer ici ce mot) à une autre. Son infime épaisseur est, en revanche, une qualité générale à tous : elle ne doit guère dépasser un dixième de millimètre, alors que sa longueur atteint cinq pieds et sa plus grande largeur quarante centimètres. Ce qui le définit au suprême, et tout son Règne, ce sont les lignes qui le traversent, un peu en tous sens, terminées par des réseaux qui s'affinent entre deux systèmes de lignes. Chaque système de lignes est pourvu d'un centre, espèce de tache légèrement renflée au-dessus de la masse du corps, et quelquefois, au contraire, creusée. Ces centres n'ont aucune forme fixe, tantôt presque circulaires ou elliptiques, tantôt contournés ou spiraloïdes, parfois divisés par plusieurs étranglements. Ils sont étonnamment mobiles, et leur grandeur varie d'heure en heure. Leur bordure palpite très fort, par une sorte d'ondulation transversale. Généralement, les lignes qui s'en détachent sont larges, bien qu'il en soit aussi de très fines ; elles divergent, elles finissent en une infinité de traces délicates qui s'évanouissent graduellement. Quelques lignes, cependant, beaucoup plus pâles que les autres, ne sont pas engendrées par

des centres ; elles demeurent isolées dans le système et se croisent sans changer de nuance : ces lignes ont la faculté de se déplacer dans le corps, et de varier leurs courbes, tandis que les centres et les lignes de raccord demeurent stables dans leurs situations respectives... Quant aux couleurs de mon *Moedig,* je dois renoncer à vous les décrire : aucune n'entre dans le registre perceptible pour votre œil, aucune n'a de nom pour vous. Elles sont extrêmement brillantes dans les réseaux, moins fortes dans les centres, très effacées dans les lignes indépendantes qui, en revanche, possèdent un poli extrême, un métallique d'ultra-violet, si je puis ainsi dire... J'ai rassemblé quelques observations sur le mode de vie, de nutrition, d'autonomie des *Moedigen,* mais que je ne désire pas, actuellement, vous soumettre. »

Je me tus ; le docteur se fit répéter deux fois les paroles inscrites par notre impeccable truchement, puis il demeura longtemps en silence. Jamais je ne le vis dans un pareil état : sa face était rigide, minéralisée, ses yeux vitreux, cataleptiques ; une sueur abondante coulait de ses tempes et mouillait ses cheveux. Il essaya de parler et ne le put. Il fit, tremblant, le tour du jardin, et, lorsqu'il reparut, son regard et sa bouche exprimaient une passion violente, fervente, religieuse : on eût dit un disciple d'une foi nouvelle plutôt qu'un paisible chasseur de phénomènes.

Il murmura enfin :

— « Vous m'avez accablé ! Tout ce que vous venez de dire paraît désespérément lucide, et ai-je bien le droit de douter après ce que déjà vous m'avez appris de merveilles ? »

— « Doutez, » lui dis-je avec chaleur, « doutez hardiment... Vos expériences n'en seront que plus fécondes ! »

— « Ah ! » reprit-il d'une voix de rêve, « c'est le prodige même, et si magnifiquement supérieur aux vains prodiges de la Fable !... Ma pauvre intelligence d'homme est si petite au prix de telles connaissances !... Mon enthousiasme est infini. Cependant, quelque chose en moi doute... »

— « Travaillons à dissiper vos incertitudes : nos efforts nous seront payés au centuple ! »

X

Nous travaillâmes. Quelques semaines suffirent au docteur pour dissiper tous ses doutes. Des expériences ingénieuses, des concordances indéniables entre chacune de mes affirmations, deux ou trois découvertes heureuses à propos de l'influence des *Moedigen* sur les phénomènes atmosphériques ne laissèrent aucune place à l'équivoque. L'adjonction du fils aîné de Van den Heuvel, jeune homme plein des plus hautes aptitudes scientifiques, accrut encore la fécondité de nos travaux et la certitude de nos trouvailles.

Grâce à l'esprit méthodique de mes compagnons, à leur puissance d'investigation et de classement, — facultés que je m'assimilais de mieux en mieux, — ce que ma connaissance des *Moedigen* présentait d'incoordonné et de confus ne tarda pas à se transformer. Les découvertes se multiplièrent, la rigoureuse expérience donna de fermes résultats, dans

des circonstances qui, aux temps anciens et même encore au dernier siècle, eussent suggéré tout au plus quelques divagations séduisantes.

Il y a maintenant cinq années que nous poursuivons nos recherches : elles sont loin, bien loin d'être arrivées à leur terme. Un premier exposé de nos travaux ne pourra guère paraître avant assez longtemps. Nous nous sommes, d'ailleurs, fixé comme règle de ne rien faire à la hâte : nos découvertes sont d'un ordre trop immanent pour ne pas être exposées avec le plus grand détail, la plus souveraine patience et la plus minutieuse précision. Nous n'avons à devancer aucun autre chercheur, ni brevet à prendre ni ambition à satisfaire. Nous sommes à une hauteur où la vanité et l'orgueil s'effacent. Comment concilier les joies délicieuses de nos travaux avec le misérable appât de la renommée humaine ? D'ailleurs, le hasard seul de mon organisation n'est-il pas la source de ces choses ? Et, dès lors, quelle petitesse de nous en glorifier !

Nous vivons passionnément, toujours au bord de choses merveilleuses, et cependant nous vivons dans une sérénité immuable.

*
* *

Il m'est arrivé une aventure qui ajoute à l'intérêt de ma vie et qui, durant les repos, me comble de joie infinie. Vous savez combien je suis laid, plus étrange encore, et propre à épouvanter les jeunes femmes. J'ai pourtant trouvé une compagne qui s'accommode de ma tendresse au point d'en être heureuse.

C'est une pauvre fille hystérique, nerveuse, dont nous fîmes rencontre, un jour, dans un hospice d'Amsterdam. On la dit d'aspect misérable, d'une pâleur de plâtre, les joues creuses, les yeux égarés. Pour moi, sa vue m'est agréable et sa compagnie charmante. Ma présence, loin de l'étonner, comme tous les autres, parut dès l'abord lui plaire et la réconforter. J'en fus touché, je voulus la revoir.

On ne tarda pas à s'apercevoir que j'avais sur sa santé et sur son bien-être une action bienfaisante. A l'examen, il parut que je l'influençais magnétiquement : mon approche, et surtout l'imposition de mes mains, lui communiquaient une gaieté, une sérénité, une égalité d'esprit véritablement curatives. En retour, je trouvais de la douceur auprès d'elle. Son visage me paraissait joli ; sa pâleur et sa maigreur n'étaient que de la délicatesse ; ses yeux, capables de voir la lueur des aimants, comme ceux de beaucoup d'hyperesthésiques, n'avaient point pour moi ce caractère d'égarement qu'on leur reprochait.

En un mot, j'éprouvai de l'inclination pour elle, et qu'elle me rendit avec passion. Dès lors, je pris la résolution de l'épouser, et je parvins aisément à mon but, grâce au bon vouloir de mes amis.

Cette union fut heureuse. La santé de ma femme se rétablit, quoiqu'elle demeurât extrêmement sensitive et frêle ; je goûtai la joie d'être, pour le principal de la vie, pareil aux autres hommes. Mais surtout ma destinée est enviable depuis six mois : un enfant nous est né, et cet enfant réunit toutes les caractéristiques de ma constitution. Couleur, vision, ouïe, rapidité

extrême de mouvement, nutrition, il promet d'être l'exacte réédition de mon organisme.

Le docteur le voit grandir avec ravissement : une espérance délicieuse nous est venue, — que l'étude de la Vie *Moedig*, du Règne parallèle au nôtre, cette étude qui exige tant de temps et de patience, ne s'arrêtera pas lorsque je ne serai plus. Mon fils la poursuivra, sans doute, à son tour. Pourquoi ne trouverait-il pas des collaborateurs de génie, capables de la pousser à une puissance nouvelle ? Pourquoi ne naîtrait-il pas, de lui aussi, des voyants du monde invisible ?

Moi-même, ne puis-je attendre d'autres enfants, ne puis-je espérer que ma chère femme donnera le jour à d'autres fils de ma chair, semblables à leur père ?... En y songeant, mon cœur tressaille, une béatitude infinie me pénètre, et je me sens béni parmi les hommes.



Il était arrivé quelque chose

(*Qualcosa era successo*)

par DINO BUZZATI

L'écrivain italien Dino Buzzati, l'auteur du « Désert des Tartares », *a écrit de nombreuses nouvelles se rattachant au fantastique ou plus souvent à l'étrange. Trente-deux de ces nouvelles, réunies en recueil, ont récemment paru en France sous le titre* « L'écroulement de la Baliverna » (*Laffont*). *En rendant compte dans notre numéro 78 de ce recueil, notre collaborateur Roland Stragliati le jugeait inégal, mais soulignait qu'une bonne partie au moins des récits étaient remarquables. C'est dans cette catégorie que, sans hésiter, nous classerons* « Il était arrivé quelque chose », *que nous reproduisons grâce à la courtoisie des éditions Robert Laffont.*

Comme beaucoup d'œuvres de l'auteur, ce conte est assez nettement inspiré de Kafka. Mais en quelques pages, Buzzati a su y développer une atmosphère personnelle. Son art dans les meilleurs cas est de parvenir, par les moyens les plus simples, à faire naître un malaise *singulier, moins à base d'effroi que d'incertitude. C'est ce malaise, et ce doute final amplifiant démesurément la résonance d'un thème, que nous retrouvons ici.*



Le train n'avait encore parcouru que quelques kilomètres (et le trajet était long, nous ne nous arrêterions pas avant le lointain terminus, au terme d'un voyage de dix heures) quand, à un passage à niveau, j'aperçus par la vitre du compartiment une jeune femme. Ce fut par hasard, j'aurais pu aussi bien regarder tout autre chose, mais mon regard tomba sur elle qui n'était point belle, ni même d'allure plaisante, n'avait enfin rien d'extraordinaire, et je me demande vraiment pourquoi je me mis à la fixer. Elle s'était évidemment appuyée contre la barrière pour jouir de la vue de ce train express, rapide du Nord, symbole, aux yeux des populations ignares, de milliards, de vie facile, d'aventures, de splendides valises de cuir, de célébrités, de stars de cinéma, merveilleux spectacle revenant une fois par jour et, par surcroît, absolument gratuit.

Toutefois quand le train passa devant elle, elle ne regardait pas dans notre direction (et pourtant elle devait être là, à nous guetter, depuis longtemps) mais, la tête tournée en arrière, elle prêtait toute son attention à un homme, qui arrivait en courant du bout de la route et hurlait quelque chose qu'évidemment nous ne pouvions entendre : comme s'il accourait en toute hâte pour avertir cette femme d'un péril. Cela ne dura qu'un instant. Le train les dépassa en un éclair, et je me demandai quel malheur cet

homme avait pu annoncer à la jeune femme venue nous contempler. J'allais m'endormir, au rythme berceur du train, quand tout à fait par hasard — il ne pouvait certainement s'agir que d'une simple coïncidence — je notai qu'un paysan, debout sur un petit mur, appelait, appelait de toutes ses forces en direction de la campagne, les mains en porte-voix. Cette fois encore cela ne dura que l'espace d'un éclair, car l'express continuait sa course, mais j'eus le temps d'apercevoir six ou sept personnes qui accouraient à travers les champs, les labours, sans s'occuper des dégâts qu'ils pouvaient causer. Ce devait être pour une chose d'importance. Ils venaient de toutes les directions, l'un d'une maison, l'autre débouchant d'une haie, ou d'une vigne, de n'importe où, se dirigeant tous vers le petit mur sur lequel le jeune homme qui criait était grimpé. Ils couraient, Dieu qu'ils couraient ! semblant épouvantés par quelque avertissement soudain qui les intriguait fort, leur enlevant toute tranquillité. Mais je n'eus pas le temps de me livrer à d'autres observations.

Comme c'est étrange, pensai-je, en si peu de kilomètres voici déjà deux exemples de gens recevant une nouvelle imprévue... C'est du moins ce que j'en concluais. Désormais, vaguement troublé, je scrutais la campagne, les routes, les villages, les fermes, en proie à l'inquiétude et à de mauvais pressentiments.

Peut-être mon état d'esprit en était-il la cause, mais il me sembla, plus j'observais les gens — paysans, charrons, etc. — qu'une animation inhabituelle les envahissait tous. Enfin, pourquoi ces va-et-vient dans les cours, ces femmes affolées, ces chariots, ce bétail ? Nous allions trop vite pour que je pusse bien distinguer tout, mais j'aurais juré que c'était vraiment partout la même chose. Peut-être y avait-il dans cette région une fête ? Peut-être les gens se préparaient-ils à se rendre au marché ? Mais le train roulait, et les campagnes étaient toutes la proie d'une sorte de ferment, à en juger par la confusion qui y régnait. Alors je fis le rapport entre cette femme au passage à niveau, le jeune homme sur son mur, le va-et-vient des paysans : il était arrivé quelque chose et nous autres, dans le train, n'en savions rien.

Je contemplai mes compagnons de voyage, ceux du compartiment, ceux qui restaient debout dans le corridor. Ils ne s'étaient aperçus de rien. Ils semblaient tranquilles et une dame en face de moi, d'environ soixante ans, s'apprêtait à s'endormir. Ou bien soupçonnaient-ils quelque chose malgré tout ? Oui, oui, eux aussi étaient inquiets, les uns comme les autres, et ils n'osaient parler. Je pus les surprendre plus d'une fois qui tournaient brusquement les yeux, regardant avec crainte le paysage. Et plus spécialement la dame qui somnolait, elle justement, lorgnait entre ses paupières mi-closes pour aussitôt me surveiller, comme si je l'avais démasquée. De quoi avaient-ils donc peur ?

Naples. En général le train s'arrête. Mais pas notre express ce jour-là. Les vieilles maisons filaient au ras de nos regards, et dans les obscures venelles nous pouvions voir des fenêtres illuminées, et des hommes et des femmes dans leurs chambres — l'espace d'un instant — occupés à faire leurs bagages, à boucler des valises, à ce qu'il me semblait. Mais ne me

trompais-je point, n'était-ce pas seulement une fantaisie de mon imagination ?

Ils se préparaient à partir. Pour quelle destination ? Ce n'était donc pas une heureuse nouvelle qui embrasait les villes et les campagnes. Une menace, un péril, l'avertissement d'un immense malheur. Puis je me disais : bah, si c'était tellement grave, on aurait aussi fait arrêter le train ; et le train roulait au contraire sans accroc, toujours avec les signaux de voie libre, des aiguillages parfaits, comme pour un voyage inaugural.

Un jeune homme à côté de moi s'était levé, semblant vouloir se dégourdir un peu. En fait, il cherchait à mieux voir et se penchait au-desssus de moi pour être plus près de la vitre. Dehors, c'était la campagne, le soleil, les routes blanches, et sur ces routes des camions, des attelages, des groupes de gens à pied, de longues caravanes semblables à celles qui se rendent vers les sanctuaires pour honorer un saint. Mais c'était une vraie foule, de plus en plus compacte à mesure que le train montait au nord. Et tous se dirigeaient dans la même direction, courant vers le sud, fuyant un péril au-devant duquel nous nous rendions à une vitesse folle, nous précipitant vers la guerre, la révolution, l'épidémie, le feu, quoi d'autre encore ? Nous ne le saurions que dans cinq heures, à l'arrivée, et ce serait sans doute trop tard alors.

Personne ne pipait mot. Personne ne voulait être le premier à céder. Evidemment, chacun de nous doutait de soi, comme je doutais moi-même, dans l'incertitude que toute cette panique fût réelle, et qu'il n'y eût là simplement une idée folle, une hallucination, une de ces pensées absurdes qui se présentent parfois dans le train quand on est un peu las. La dame devant moi poussa un soupir, feignant de s'éveiller, et leva son regard machinalement, comme par hasard, pour le fixer sur la poignée du signal d'alarme. Tous nous regardions ce signal, avec la même pensée. Mais personne ne parla, n'eut l'audace de rompre le silence, ou n'osa simplement demander aux autres s'ils n'avaient pas remarqué par hasard, au-dehors, quelque chose d'alarmant.

Les routes grouillaient maintenant de voitures et de gens, qui se dirigeaient tous vers le sud. Les trains que nous croisions étaient bondés. Et les regards de ceux qui nous voyaient passer, volant avec tant de hâte vers le nord, étaient emplis de stupeur. Les gares étaient combles. Des gens nous faisaient des signes, d'autres nous hurlaient des phrases dont nous ne percevions que les voyelles, comme des échos en montagne.

La dame en face de moi se mit à me regarder fixement. Ses mains surchargées de bijoux tripotaient nerveusement un petit mouchoir, tandis qu'elle me suppliait du regard : si vous pouviez parler, à la fin, si vous pouviez nous sortir de ce silence, poser ces questions que nous attendons tous comme une délivrance et dont nul n'ose assumer la responsabilité.

On arrivait aux abords d'une nouvelle ville. Le train ayant ralenti un peu pour pénétrer en gare, deux ou trois personnes se levèrent, ne pouvant résister à l'espoir que le mécanicien s'arrêtât. Mais nous passâmes, tourbillon tapageur, au long des quais où une foule inquiète se pressait, haletante, vers un convoi en partance, au milieu d'amoncellements cahotiques

de bagages. Un petit garçon tenta de courir après nous avec un paquet de journaux, en brandissant un dont un large titre en noir barrait toute la première page. Alors, d'un geste vif, la dame en face de moi se pencha à la fenêtre, parvint à saisir la feuille au vol, mais le vent de la course la lui arracha. Il ne lui resta qu'un morceau entre les doigts. Ses mains se mirent à trembler tandis qu'elle le dépliait. C'était un petit morceau triangulaire. On y lisait l'en-tête et seulement trois lettres du large titre. « ION », voilà ce qu'on lisait. Rien d'autre. Et sur le revers de la feuille, des bribes d'une chronique inintéressante.

En silence, la dame leva un peu le bout de papier, pour bien nous le faire voir à tous. Mais nous avions déjà tous regardé. Et chacun de nous feignit de n'y attacher aucune importance. Plus grandissait la peur, plus nous nous obligions les uns les autres à cette retenue. Nous courions comme des fous vers une chose qui finissait en *ion,* une chose qui devait être épouvantable puisqu'en apprenant la nouvelle des populations entières s'étaient immédiatement enfuies. Un fait nouveau, terrible, immense, avait brisé la vie de notre pays ; hommes et femmes ne pensaient qu'à se sauver, abandonnant leurs maisons, leur travail, leurs affaires, tout enfin, tandis que notre train maudit roulait avec la régularité d'un chronomètre, comme ces soldats honnêtes qui remontent le cours de l'armée en déroute, pour rejoindre leur tranchée où déjà l'ennemi installe son bivouac. Et par décence, à cause d'une misérable dignité humaine, aucun de nous n'avait le courage de réagir.

Il restait deux heures encore. Dans deux heures, à l'arrivée, nous pourrions connaître le sort qui nous était réservé. Deux heures, une heure et demie, une heure, le crépuscule tombait déjà. Nous pouvions voir au loin les lumières de cette ville tant désirée, et leur splendeur immobile, réverbérant dans le ciel un halo jaunâtre, nous rendit un peu de courage. La locomotive émit son sifflement, les roues crissèrent sur le labyrinthe des aiguillages. La gare, l'arc noir des marquises, les lampadaires, les affiches, tout était à sa place comme à l'accoutumée.

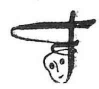
Mais, quelle horreur ! L'express continuait sa route et je m'aperçus que la gare était déserte, les quais et les salles vides et nus, sans aucun visage humain, où que je portasse mes regards. Le train s'arrêta enfin. Tout le monde se mit à dévaler les marchepieds, en direction de la sortie, à la recherche de nos semblables. Je crus apercevoir, dans l'angle à droite au fond, un peu dans la pénombre, un employé avec sa petite casquette qui s'éclipsait par une porte, terrorisé. Qu'était-il advenu ? N'allions-nous plus trouver dans la ville âme qui vive ? Jusqu'à ce que la voix d'une femme, haut perchée, violente comme un coup de feu, nous donnât un frisson. « Au secours ! au secours ! » hurlait-elle, et le cri se répercuta sous la voûte vitrée, avec cette sonorité vide propre aux lieux à jamais abandonnés.



Rencontre

par GÉRARD KLEIN

Gérard Klein s'est amusé ici à reprendre un thème surnaturel : la réincarnation, en le transposant dans une optique science-fiction et en lui donnant une envergure cosmique. Le résultat : une nouvelle inhabituelle, qui acquiert peu à peu son relief pour rendre finalement un écho étrange.



IL devait être cinq heures. Il faisait chaud et bleu. La rue était noyée de passants et de poussière, toute blanche, et les maisons, rouges, d'un rouge délavé et passé de briques cuites et séchées au soleil, avec de grandes traînées grises là où, pendant des dizaines d'années, les petits torrents réguliers des gouttières s'étaient rués, les quelques rares jours de pluie.

Il passait de temps à autre un léger souffle de vent et les gens frémissaient de plaisir. Il y avait un instant de silence, puis les lèvres mécaniques reprenaient leur broderie de mots sans suite, au hasard.

— « Encore un peu de glace ? »

— « Je vous en prie. »

Les cubes de glace tintaient dans les verres et c'était réconfortant. Les reflets des verres voltigeaient sur le mur blanc d'en face, se figeaient et repartaient, comme des morceaux brisés de soleil, et c'était un vrai petit théâtre de lumière. Un orchestre invisible jouait un air languissant. La rue et la ville tout entière avaient un air de fête. Et ç'avait été ainsi tous les jours passés et ce serait ainsi tous les jours à venir. Les gens de l'endroit ne regrettaient rien et n'attendaient rien. Ils étaient plutôt pauvres, mais à leur manière, ils avaient l'air heureux. C'était pourquoi, au moment des vacances, les étrangers arrivaient en rangs serrés, s'installaient aux terrasses des cafés et regardaient simplement les habitants de la ville passer et vivre.

Les gens qui portaient des chemises blanches étaient des étrangers. Je portais moi-même une chemise blanche. Les gens du pays ne portaient jamais de blanc. Ils savaient que le blanc est une couleur grave et triste, une couleur de deuil, et les hommes, comme les femmes, les enfants et les maisons, étaient vêtus de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, sauf du blanc qui est une couleur composée, et triste, et solennelle. Mais peut-être ce blanc que nous portions, nous, les étrangers, était-il tout à fait approprié à ce deuil que nous portions en nous-mêmes, à ce long et terrible regret.

L'homme marchait sans hâte, flânant. Il portait une chemise blanche et un chapeau blanc, légèrement en arrière, sur la nuque, et il tenait dans

la main droite des gants blancs, et c'était un étranger. Mais peut-être avait-il l'air plus étranger que tous les autres ? Il n'était pas très grand. Ses traits étaient profondément marqués, cernés de rides. Il avait des mains longues et maigres dont les doigts battaient sans cesse l'air comme les ailes multiples d'un oiseau pâle et monstrueux. Ses yeux cherchaient perpétuellement.

Presque tout de suite, je le reconnus. Il me semblait familier. Etait-ce quelque chose dans l'inquiétude de ses yeux ou dans le mouvement incessant de ses doigts qui éveilla en moi quelque profond souvenir ? Lorsque je le vis, une manière d'angoisse se coula en moi, froide et visqueuse, et cela n'avait pas la moindre signification, mais mes paumes sèches devinrent soudain moites, et je sentis la peau de mon front se tirer sur mes tempes, et je pâlis brusquement.

Il me vit aussi et me fixa. Je n'aimais pas cela. Je ne savais pas où j'avais pu le rencontrer. Je ne connaissais pas son nom. Il n'y avait pas de raison pour qu'il me fît peur, et il ne me faisait pas réellement peur. Non, c'était quelque souvenir très ancien, indiciblement attaché à ses yeux jaunes, curieux et papillotants, et à ses mains mouvantes, qui faisait soudainement émerger d'une région inconsciente cette sorte d'inquiétude.

Il marcha vers moi.

— « Je vous ai déjà vu quelque part, » dit-il.

— « Moi aussi, » dis-je, souriant quoique mal à l'aise.

— « Je suis un étranger, » dit-il. « Vous êtes un étranger. Nous sommes des étrangers. »

— « Certainement. L'endroit grouille d'étrangers pendant la saison. »

— « Ce n'est pas ce que je veux dire. »

Je ne savais pas ce qu'il voulait dire. Il m'intriguait et m'énervait en même temps. Je ne l'avais jamais rencontré nulle part et il n'y avait aucune raison pour que sa seule vue m'inquiétât. C'était juste une de ces coïncidences exaspérantes, un de ces détails qui vous font vous retourner sur un passant parce qu'un trait en lui évoque un de vos amis. Ou un de vos ennemis.

— « Asseyez-vous et prenez un verre, » dis-je.

C'était plus fort que moi. Je voulais en avoir le cœur net.

Il le fit. Il me dévisageait avec insistance.

— « Où vous ai-je déjà vu ? » demandai-je, à tout hasard. « Etait-ce à Paris ? »

— « Je n'ai jamais été à Paris. »

— « Londres ? »

— « Non. »

— « Vous êtes un touriste. Vous êtes un grand voyageur. Je crois bien vous avoir rencontré sous un soleil aussi brillant que celui-ci. Etait-ce à Gênes, au Caire, à Athènes ? »

— « Sûrement pas. »

— « A Bombay ? »

— « Connais pas. »

— « Ecoutez, » dis-je. « Si vous cherchez à m'intriguer, dites-vous

tout de suite que vous y êtes arrivé. Je me souviens vaguement de vous. Vous savez ce que c'est. On voit tellement de gens. Et le soleil était aussi dur qu'aujourd'hui lorsque je vous ai vu pour la dernière fois. »

Ce n'était pas vrai. Je ne me souvenais pas vaguement. Je me souvenais très précisément. Nous nous étions rencontrés pour la dernière fois sous un soleil terriblement dur et brillant — et le ciel n'était pas bleu. Il était comme une ombre en face de moi et je ne parvenais pas à me rappeler autre chose que ses mains et ses yeux.

— « Un autre soleil, » dit-il.

Nous nous étions rencontrés pour la dernière fois. La dernière fois. Mais nous nous étions rencontrés un millier de fois auparavant. Un million de fois. Et il y avait toujours la même inquiétude, la même question dans ses yeux jaunes.

— « Est-ce que nous avons été à l'école ensemble ? »

Il se mit à rire.

— « Le dernier retranchement, hein? Non, vous n'y êtes pas du tout. »

— « Attendez. Vous étiez à cette soirée à Madrid, n'est-ce pas ? Il faisait si chaud, si lourd. Vous étiez juste devant un projecteur. Vous vous souvenez des chants des pénitents dans la rue ? Et de cet homme qui portait un extravagant smoking rouge. Et le feu d'artifice. La fusée qui retomba et mit le feu à un toit de la ville. »

— « Je n'ai jamais rien vu de tel. »

C'était vrai. Il ne pouvait pas être à cette soirée. Il ne pouvait être nulle part. Et tandis que je faisais défiler dans ma tête une cohorte de visages, j'acquis la certitude qu'il n'était nul endroit de la terre où j'avais pu le voir.

Il souriait. Ses yeux se moquaient de moi pendant que je cherchais. Je le regardai de nouveau et je le connaissais, oh ! je le connaissais, c'était l'un de mes plus anciens souvenirs et aussi loin que je pouvais remonter dans ma mémoire, je revoyais ces yeux et ces mains, comme si, périodiquement, il avait été nécessaire que nous nous rencontrions. Et pourtant ce visage avait changé sans que je puisse l'imaginer différent, et peut-être était-ce seulement cet éclat jaune des yeux qui faisait renaître en moi une foule d'accidents.

Dans ma mémoire, il n'y avait rien entre ses yeux et ses mains qui battaient comme les ailes d'un oiseau. Rien que je pusse préciser, et pourtant je savais que cela était différent de l'aspect que je lui voyais maintenant.

— « Vous ne vous souvenez pas ? »

— « Non, » dis-je, « absolument pas. »

— « Dans une certaine mesure, vous avez eu de la chance. Se souvenir n'est pas toujours drôle. Et pourtant bien des gens donneraient n'importe quoi pour se souvenir. »

— « Se souvenir de quoi ? »

— « Faites un effort. »

Je vidai mon verre.

« C'est une étrange chose que l'oubli, » dit-il. « Est-ce une destruction physique, une érosion ? Est-ce un refus, un rejet, l'effet d'une terreur ? Qui le sait ? Il arrive que des épaves de souvenirs surnagent comme les débris d'un navire, mais jamais le navire entier ne reviendra à flot. Moi-même, j'ai perdu pas mal de détails. Mais j'en connais plus que vous. Vous vous souvenez juste de moi. Et j'ai compris pourquoi quand je vous ai vu me fixer. Allons, faites un effort. »

— « Quel est votre nom ? » dis-je.

— « A quoi bon ? » dit-il. « Vous ne l'avez jamais entendu. »

Il avait raison. L'angoisse tomba sur moi comme un filet et me ligota. Le soleil parut soudain s'obscurcir. J'avais dans les prunelles l'empreinte d'un soleil un millier de fois plus brillant, et nous nous traînions dans de la boue.

— « Seigneur, » dis-je.

J'avais fermé les yeux.

C'était une boue rouge et ferme. Il n'y avait rien de plus agréable que de se traîner dedans.

— « C'est mieux, » dit-il.

Puis quelque chose se déclencha dans mon esprit. Il y eut un grand nombre d'autres images, imprécises, mêlées, superposées, inquiétantes.

— « Ce n'est pas ici que je vous ai rencontré. »

— « Non, pas ici. »

Je ne voulais pas lui demander ce qu'il entendait par *ici*. J'hésitais à penser *ailleurs*. (« Ailleurs » était trop étranger, trop terrible.)

— « Où était-ce ? » dis-je pourtant, après un instant d'hésitation.

— « Où vous voudrez. Je ne sais pas moi-même. Dans le Passé ; dans le Futur. En dehors de la Terre. »

Je fermai de nouveau les yeux. J'essayais de remonter le plus loin possible. Mais il n'y avait ni fin ni commencement. J'avais découvert un chemin neuf, une route illimitée, bordée d'ombres terrifiantes.

— « Nous sommes fous, » dis-je.

Il cligna de l'œil droit.

— « Peut-être. Mais en vérité, nous sommes des étrangers. Des voyageurs. »

— « Je vois. »

— « Vous ne voyez rien du tout. C'est le vieux problème. Où étiez-vous avant ? Je veux dire avant votre naissance. Vous n'en savez rien. Personne n'en sait rien. Vous vous souvenez seulement que dans ce monde-là, vous m'avez rencontré. Et avant ce monde ? Un autre. Et Avant ? Avant ? Avant ? Souvenez-vous. Nous nous sommes toujours rencontrés. Nous sommes en voyage. Partout, nous sommes des étrangers. Est-ce que vous pouvez vous rappeler un monde où vous n'avez pas été un étranger ? »

Je sentis l'inquiétude me mordre la poitrine.

« Combien de fois nous sommes-nous rencontrés ? Deux fois. Trois fois. Un million de fois. Vous n'en savez rien. Personne n'en sait rien. La seule chose dont vous vous souveniez, c'est de moi. Et la seule chose dont

je me souvienne, c'est de vous. Quelque chose en vous. Vous avez eu d'autres formes et d'autres corps, mais il y a quelque chose en vous qui n'a pas changé. La même chose pour moi. Et c'est cela que nous reconnaissons. Pourquoi étiez-vous dans cette ville, aujourd'hui ? Vous n'en savez rien. Moi non plus. Ce sont les vacances. Pas de raison. Le Hasard. Ne me racontez pas ça. Il fallait que nous nous rencontrions. Juste pour nous souvenir un peu. Juste pour ramener à la surface quelques bribes d'une mémoire morte. »

Il emplit son verre et but. Il parlait de plus en plus vite, mais il n'avait pas l'air le moins du monde énervé. Ses yeux jaunes et papillotants restaient froids. Tout juste intéressés.

« Il y a tellement de choses que je ne sais pas, » dit-il. « J'en sais juste un peu plus que vous, mais tellement peu, tellement peu. »

Il eut l'air découragé, d'un seul coup. Il regarda la rue et les gens ignorants qui marchaient, sautaient, couraient, piaillaient.

— « Croyez-vous qu'ils voyagent comme nous ? » dis-je doucement.

Je le croyais. Je ne pouvais pas faire autrement.

— « Je ne sais pas, » dit-il. « Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je ne me souviens que de vous. Nous sommes des étrangers, tous les deux, des sauteurs du Temps. J'ai essayé de savoir s'ils se souvenaient. Je les ai questionnés. J'ai lu des milliers de livres. Tous les ouvrages fantastiques de la Terre. Pour savoir si l'un de ces rêveurs conservait la marque de quelque autre monde. Mais je n'ai rien trouvé. Des indices. Rien de plus. »

Une porte s'ouvrit dans ma tête. Je sentis un sang froid couler lentement dans mes veines. Je humais une odeur infecte et je m'en délectais. Mes doigts se crispèrent et des griffes d'acier grincèrent sur une cuirasse d'écailles. Les yeux jaunes s'allumèrent en face de moi et je tombai en arrière, plongeai et m'enfonçai dans le marais.

Je pâlis. Il me regarda et sourit.

— « Des lézards, » dis-je. Ma voix était sèche et pointue.

Il secoua la tête.

— « Presque, » dit-il. « Presque. Un savant leur donnerait un autre nom. »

— « C'est horrible. Je ne veux plus retourner là-bas. C'est votre faute. »

— « Ce n'est rien. Vous n'avez rien vu. Vous ne vous souvenez de presque rien. Vous ne connaissez pas le pire. Il y a des nuits entières où les souvenirs reviennent en moi. Je ne peux pas dormir et un million de mondes sont là. Et vous êtes là. Vous n'êtes pas toujours beau, vous savez. Les vents empestés qui montent du sud, et les brumes qui étouffent les cris, et ces choses qui effleurent et palpent, et cette force, ce grouillement malsain que vous sentez en vous. Ce désir de chasse et cette envie de déchirer une ignoble victime. Nous avons été les maîtres de la Terre en ce temps-là, peut-être. Les marais tremblaient de fièvre. Nous étions lourds et puissants et malsains. Nous avions une science et une intelligence différentes. Nous avons construit des villes. Nous nous sommes battus durant de longs jours. »

Il grimaça un sourire. Il me toucha le bras.

« Nous ne nous battons plus, maintenant. Nous somme las. »

— « Pourquoi nous battions-nous ? » demandai-je.

Je vis que ses yeux étaient mauvais, hostiles.

— « Vous ne vous souvenez pas ? Pour elle. Retournez là-bas. »

Je fermai les yeux. Intérieurement, je me débattis désespérément. En vain. Les brumes m'entouraient, comme il l'avait dit. Je tentai de bouger, mais une lassitude insurmontable m'avait envahi. L'eau qui s'étendait autour de moi charriait une ignominie brunâtre. Les yeux jaunes me guettaient derrière une touffe de prèles. Mon champ de vision était bas et étroit. Je ne pouvais pas voir le ciel. Je tournai à grand-peine la tête, et je la vis.

Une émotion puissante et écœurante m'envahit. Elle était plus qu'à demi enfouie dans la vase. Elle était immobile. Elle tenait dans ses griffes quelque chose d'indiscernable. Ses écailles étaient vertes sauf sous le cou, où elles devenaient blanches. Elle était sortie d'un cauchemar. Et elle m'attirait terriblement. Je savais qu'elle était belle.

Ses yeux blancs et immobiles nous fixaient. Il y avait une joie froide dans toute son attitude. Depuis longtemps elle nous regardait.

C'était pour elle que nous nous étions battus.

Et je savais que le regard de l'autre, blotti derrière sa touffe de prèles, était braqué sur ma gorge, sur le point vulnérable. Et je la regardai. Et nous restions immobiles, tous les trois. Et je ne savais pas si je devais reculer en rampant vers une mare profonde. Et je savais qu'il attendait cela. Et je savais qu'elle se demandait qui reculerait. Et je restais sur place, soufflant, rauque, faisant jouer mes griffes. Et je le sentis hésiter, et je me ruai sur lui dans un bruit mou d'eau remuée, d'herbe écrasée, de boue sillonnée par une charrue de corne.

Je vis ses yeux et je voulus fuir. Pas dans l'espace, mais dans le temps. Je voulus quitter ce corps. Je fis un bond désordonné. Je reculai encore dans l'avenue des ères.

Un souvenir d'un milliard d'années. Nous planions dans l'espace. Immobiles et informes. Spores. Des étoiles s'allumaient et explosaient tout autour de nous. Nous étions grands et vains. Nous dominions une éternité vide.

— « Etes-vous sûr, maintenant ? »

Je dis oui. Je n'avais jamais eu le moindre doute. Je me souvenais réellement. Mes mains tremblaient. Instinctivement, mes yeux cherchèrent sa gorge. Il tira un crayon de sa poche et traça un signe sur la nappe de papier. Mes yeux papillotèrent.

« Souvenez-vous. Il faut que vous vous souveniez. Est-ce que vous savez ce que c'est ? »

Le signe. Il tendait vers moi un visage attentif. Il me serra le bras. Je reculai, instinctivement, de nouveau. Je songeai à un autre contact.

— « Pourquoi tenez-vous tellement à ce que je me souvienne ? »

— « Je veux savoir, comprenez-vous ? Je veux savoir d'où je viens. Peut-être avez-vous plus de chance que moi. Peut-être vos souvenirs

sont-ils plus anciens. Ce signe est une clé, comprenez-vous ? Il faut que vous le disiez. »

Le signe était la clé. Et je plongeai cent millions d'années en arrière et je vis gravé sur une paroi polie de roche — était-ce la manifestation de quelque puissante architecture à jamais rayée de la surface de la planète, ou était-ce là l'apparence normale des montagnes neuves ? — par une serre énorme et acérée, le signe. Et deux yeux énormes, vides et jaunes, m'interrogeaient avant de me défier. Et tandis que s'écoulaient à l'envers des temps immenses et innombrables, je vis le signe s'inscrire dans les fosses profondes de la mer, sur les colonnes des temples impies des sauriens géants, au sommet des pics, tracé dans la glace par une aile squameuse. Je vis les étoiles se grouper dans le ciel pour former le signe. Et chaque fois les yeux énormes et jaunes réclamaient une réponse et lançaient un défi. Mais je n'avais rien à dire.

— « Ce voyage a-t-il jamais eu un début ? » dis-je. « Je n'en vois pas. »

— « Il le faut. Il le faut. Cherchez. »

Il hurlait presque.

— « Pourquoi tenez-vous tellement à savoir ? »

— « Je veux y retourner, comprenez-vous ! Je veux y retourner. Tout le monde veut y retourner. Nous étions puissants et silencieux, inexistants. Et nous avons perdu cela. Pourquoi croyez-vous que nous nous rencontrons une fois tous les millions d'années ? Pourquoi croyez-vous que ce signe jalonne notre route ? Nous nous souvenons, nous nous souvenons, oh ! juste assez pour regretter, et pas assez pour savoir. »

Je retournai là-bas. Et sur une falaise d'onyx aussi noir et brillant que le vide, je déchiffrai le signe. Il m'apparut dans sa simplicité intacte. Et tandis que je fondais en silence, comme une invisible et rapide comète, sur les régions chaotiques qui marquent l'extrême bord de l'univers, je vis grandir par-delà les ondulations du temps et de l'espace un immense château sombre, une écrasante citadelle. Cela était mieux ou pire qu'une ordinaire construction. C'était le CHATEAU, sans qu'il y eût de doute ou de discussion possible, et sur la porte obstinément close, je lus, flamboyant, le signe, et je me souvins.

C'était de là que nous étions partis, il y avait si longtemps que le nombre des années avait perdu toute signification. Et c'était là peut-être qu'en un jour encore imprévisible, nous pénétrerions, les portes grandes ouvertes et la paix nous attendant à l'intérieur.

Peut-être de puissants envahisseurs nous en avaient-ils chassés, nous projetant dans les régions inférieures. Ou peut-être en avions nous été bannis.

Et tandis que je me souvenais avec plus d'insistance, tandis que je m'approchais, la porte s'entrebâilla, et je ne discernai à l'intérieur que le vide, qu'un vide d'une affreuse et intense noirceur. Il n'y avait rien d'autre, j'en étais sûr. Peut-être avions-nous abandonné volontairement ce château pour entreprendre une quête sans retour, et peut-être, en deçà de ce vide et de cette absurdité du château, existait-il quelque vide et quelque absurdité

plus grands encore que nous avions quittés en des temps plus reculés. Sans doute ce périple n'avait-il ni sens ni fin, et s'il en était une que nous puissions découvrir, elle se situait devant nous et non derrière nous. Le château dressait, désert, sa massive architecture. Mais la vie était plus importante que les souvenirs. Et cette quête au sein de la mémoire ne nous découvrirait que des pierres froides et des os poudreux.

— « Je ne vois rien, » dis-je. « Je ne me souviens pas. »

— « Ce n'est pas possible. Pas possible, » dit-il. « Cherchez encore. »

— « Non, » dis-je résolument. « Cherchez vous-même. Mais même si vous retrouvez ce lieu que vous cherchez, vous serez déçu, je crois. Les Temps ont changé. »

— « Une splendeur, » souffla-t-il. « Oh! j'y parviendrai, je réussirai. »

J'aurais pu lui parler de ce froid pénétrant, et de cet abandon définitif, des lents courants de l'espace balayant des galaxies mortes dans des recoins secrets. Je ne fis rien de tel.

— « Je n'ai pas envie de trouver, » dis-je. « Je suis bien ici. »

— « Etes-vous heureux ? »

Son visage n'était plus hostile. Il était dénué de tout sens. Il se leva. Il me tendit sèchement la main.

— « Non, » répondis-je, « mais il n'y a rien de plus que je puisse trouver ailleurs. »

— « Je m'en vais, » dit-il. « Il faut que je cherche. Il faut que je me souvienne. Je n'ai plus rien à faire ici. »

Il recula d'un pas.

« Au revoir, » dit-il. « Nous ne nous sommes pas battus, cette fois. »

Il souriait maintenant. Avec tristesse.

— « Non, » dis-je les mains moites, « nous n'avions pas de raison de nous battre, n'est-ce pas ? Au revoir. »

Je fis un signe de la main. Il chercherait. Il fouillerait sa mémoire et creuserait toujours plus avant. Mais il ne trouverait jamais. Y avait-il du reste quelque chose à trouver ?

Je regardai les gens passer dans la rue. J'ai payé, je me suis levé et je suis parti. Je me demandais quand je le rencontrerais de nouveau et où. J'eus une seconde le sentiment de contempler une route vide pour la millionième fois avec ces yeux incrédules.

Je me dirigeai vers l'hôtel où j'allais la rejoindre. A cette idée, une émotion que je connaissais bien m'envahit. Une émotion ancienne, farouche, ambiguë. Elle était très belle. Sa peau était très fine, et elle évitait le soleil. Sa gorge était très blanche.

Je poussai la porte du hall. Elle était étendue sur une chaise longue, derrière un frais rideau de fougères, et immobile, elle me regardait venir, et je me penchai sur elle, l'embrassant, et je plongeai en ses yeux très clairs, presque pâles, et une sorte de nausée me saisit.

— « Il a fait chaud, aujourd'hui, » me dit-elle.

— « Très chaud, » fis-je d'une voix mesurée. « J'ai mal à la tête. »

Je l'avais reconnue, elle aussi.

Le saule

(*The willow tree*)

par JANE RICE

Jane Rice est un des plus curieux écrivains de fantastique pur et d'insolite aux Etats-Unis. Elle collaborait régulièrement à l'excellente revue « Unknown », *malheureusement disparue aujourd'hui. Elle s'est fait connaître en 1942 par une nouvelle, intitulée* « Le réfugié », *où l'on voyait un Parisien affamé durant l'occupation capturer un loup-garou sous forme humaine, attendre que celui-ci se convertisse en loup et le manger !*

Un tel thème suffit à montrer que les idées de Jane Rice sont assez spéciales et à la limite de l'humour noir. Pour la première fois, « Fiction » *présente un spécimen de l'art de cet auteur pas comme les autres. Il n'y a guère qu'Idris Seabright avec qui nous lui trouvions un certain degré de parenté — peut-être parce que l'une et l'autre ont la même façon résolument non-conformiste de prendre le fantastique au collet...*



LORSQUE les quatre enfants O ∸, Lucie, Robert, Charles et May, devinrent orphelins par suite d'un malheureux concours de circonstances, ils furent envoyés dans le Passé pour vivre chez deux lointaines tantes, en principe à cause des conditions de surpeuplement de leur époque. En réalité, leurs prénoms archaïques avaient suggéré cette solution de facilité à l'employée surmenée de l'organisation *Temps & Bien-être,* qui avait été chargée de leur cas. A vrai dire, les deux vieilles demoiselles étaient un peu, heu, *inhabituelles* — mais elles étaient très gentilles, et offraient un foyer agréable.

Les enfants étaient très jeunes et acceptèrent donc la mort de leurs parents comme une fin plutôt qu'une séparation. Leur tuteur provisoire, un Ancien de bonne volonté qui se souvenait de « l'Ohio », leur dit que leurs père et mère avaient « trépassé ». Mais les enfants savaient. Leur père, leur mère, étaient morts, et avaient été numérotés et encapsulés. « Trépassé » c'était le Passé, où ils partaient.

Leurs parents leur manquaient, mais ils tenaient en fait davantage les uns aux autres et, pendant l'enfance, il est impossible de penser longtemps aux absents ou de pleurer sur eux. Leur sentiment de perte fut encore diminué par l'excitation du départ rapide vers le Passé (une main qui s'agite, la cage qui penche doucement en arrière, le stabilisateur mis en place, le robivac commençant à compter, les liens de l'adieu tranchés par un éclat bleu de lumière grandissante) et de l'arrivée immédiate à leur destination, laquelle semblait être établie au centre du néant.

— « Ceci, » dit Charles avec importance en examinant les environs, « est ce qu'on nous a enseigné comme étant « la campagne », pendant notre synchronisation au Centre. »

Les enfants, charmés par cet aspect nouveau de leur entourage, regardèrent avec délices leur future maison, une vieille baraque triste, encapuchonnée de lierre, qui s'était intimement mêlée au paysage naturel, au point d'être presque invisible de leur place.

— « Hé ! » s'exclama May. « Voilà un vrai manou ! »

— « Minou, » corrigea Lucie. « Utilise les vrais archaïsmes, May. Voudrais-tu que la « tante » pense que nous sommes des... »

Elle s'arrêta, cherchant le mot exact de l'époque.

— « Abrupts ? » proposa Charles.

— « Brutes, » rectifia Robert.

— « Abrutis, » soupira Lucie, consciente de ses responsabilités d'aînée. Elle lissa son « fichu » et redressa le « ruban » dans les cheveux de May. « On ne va pas rester plantés ici toute la journée. Allons-y. » Elle s'avança, et les autres suivirent.

Leur tante Marthe était une gentille femme fanée ; elle rappelait à Lucie les fragiles sculptures de neige-de-lune, blanche, transparente, qui avaient décoré le stand lunaire à la Foire du Soleil. Son accueil fut chaleureux, enveloppant, bien qu'un peu latéral, à cause de sa manie de pencher la tête comme si elle écoutait, ou qu'elle eût un ligament froissé dans le cou.

— « Oh ! vous êtes venus... vous êtes venus, » ne cessait-elle de répéter, se penchant de l'un à l'autre et les tâtant comme des fleurs extraordinaires. « Enfin vous êtes venus. »

En les introduisant pour la présentation à l'autre tante, qui était assise dans la bibliothèque obscure et coupait les pages d'un livre avec une lame d'ivoire, la frêle démarche de tante Marthe était triomphante. « Henriette. Les petits sont *là.* »

— « C'est ce que je vois, Sœurette, » dit la tante Henriette. Elle leur fit un signe de tête amical par-dessus l'amas de livres entassés sur le bureau. « Et je parie qu'ils sont prêts pour le thé. Eh ? »

Ils acquiescèrent en chœur et Lucie, se rappelant une leçon de « *Souvenirs du Passé* », ajouta : « Merci, » puis, allongeant le bras, saisit la main de tante Henriette et la secoua. On eût dit un bouquet de phalanges ratatinées et Lucie décida qu'après cette désagréable expérience, elle s'en tiendrait, dans le domaine des Coutumes du Passé, à celle de l' « Excusez-moi ».

— « Les enfants sont prêts pour le thé, Sœurette, » dit tante Henriette. « La question est de savoir si le thé est prêt pour les enfants ? »

Quand tante Marthe fut partie dans un froufroutement de jupes, tante Henriette s'adossa dans le fauteuil, et s'adressa aux enfants de sa voix parcheminée.

Sa sœur, les prévint-elle, n'était plus tout à fait elle-même, par moments. Elle avait tendance à avoir des... enfin des idées. (Elle agita trois doigts devant son front pour indiquer à la fois le caractère vague, et l'emplacement, du malaise de sa sœur.) Sœurette était facilement troublée par des

petits riens et, en conséquence, ils ne devaient la contrarier *pour aucune raison*. Etait-ce parfaitement clair ?

Les enfants hochèrent la tête. Ils avaient entendu parler de cette particulière infirmité (prononcée kok-tels) qui avait frappé les gens du Passé.

Ils avaient toute liberté dans la maison et les environs, poursuivit leur tante, à *une seule* exception près.

Elle se leva péniblement et étendit un index osseux vers une double porte fermée, sous laquelle filtrait un rai tardif de soleil safran, comme si elle montrait un objet situé au-delà, dehors dans l'après-midi finissante.

— « Si vous voulez rester ici, en paix, vous ne devez point jouer sous le saule, » dit-elle.

Comme cet avertissement ne différait guère des règles assez semblables de *leur* temps, par exemple l'habituelle recommandation de leur mère : « Restez de ce côté de la rampe, » ou bien les signaux d'escaliers descendants qui psalmodiaient : « *Montée interdite,* » les enfants ne posèrent aucune question. En fait, ils se sentirent immédiatement beaucoup plus chez eux et Robert, enhardi, montra une plume dépassant du volume que la tante venait de découper.

— « Quelle sorte de plume est-ce ? » s'enquit-il.

Les paupières de la tante battirent et, pendant une seconde, il eut l'étrange impression qu'il n'aurait pas dû le demander. Peut-être aurait-il dû ne pas montrer du doigt. Embarrassé, il passa le doigt coupable sur une goutte imaginaire au bout de son nez.

Cependant, étendant la main, sa tante saisit la plume et la caressa, souriant à moitié comme si elle se rappelait quelque incident amusant d'autrefois.

— « Une plume de faisan, » répondit-elle d'un ton rêveur. « Je l'ai placée là il y a longtemps pour marquer les pages. »

— « Tu as des faisans ? » voulut savoir May.

— « Les faisans n'existent plus, » lui dit Charles.

— « Les ma... minous aussi n'existent plus, » fit May, « mais on en a vu un, non ? Un noir. »

— « A présent, nous n'avons plus de faisans, » dit leur tante. « A la différence des saules, ils sont difficiles à... à élever. »

— « Tu vois ? » dit Charles à May. « J' te l'avais dit. »

Leur tante tendit l'objet à Robert.

— « Aimerais-tu l'avoir ? »

— « Oui, » dit Robert en prenant la plume. Elle était raide et poussiéreuse et, n'ayant jamais eu de plume de faisan auparavant, il eut honte et rougit puis, en vrai garçon, il la glissa dans sa chemise.

— « Les faisans sont disparus, ma tante ? » insista May, qui ne voulait pas admettre sa défaite.

— « Les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent, » répondit la tante.

— « Tu vois ? » dit May à Charles.

*
* *

Pendant le « thé » avec « Sœurette », dans la drôle de grande « cuisine », Robert sortit sa plume pour l'examiner de plus près. Si les enfants n'avaient été prévenus, la réaction de Sœurette devant ce « petit rien » leur eût desséché les aliments dans la bouche.

— « *Où as-tu eu ça ?* » chuchota-t-elle, montrant les dents, la tête penchée selon un angle alarmant. « Les faisans ont été détruits. Détruits ! Je croyais que si je détruisais les faisans... » Elle se tut, et lui arracha la plume, répétant : « Dis-moi où tu l'as eue ! »

Mais, tandis même que Robert s'expliquait, elle retira les cercles du dessus de la cuisinière et plongea la plume dans les charbons rouges, la tenant à l'aide d'une longue pince jusqu'à complète combustion. Quand elle revint à la table, elle paraissait violemment émue.

— « Mes enfants, » souffla-t-elle, les mains pressées contre sa gorge, « écoutez-moi bien. *Vous ne devez jamais jouer sous le saule.* »

— « Oui, nous savons, » dit Lucie, du ton caressant qu'employait leur mère pour adoucir leurs petites peines d'enfants.

Tous doutes qu'ils eussent pu conserver quant aux « idées » de Sœurette, furent effacés dès les premières semaines par ses crises et son comportement étrange. Il y eut le matin où elle était tombée sur la poupée de May que cette dernière, jouant à la « couturière », utilisait comme pelote à épingles. Il y eut le jour où elle avait trouvé la liste de Charles, mentionnant les Curiosités du Passé qui n'avaient pas encore disparu (crapauds 12, serpents 5, minou 1, margouillats 9, hiboux 2, chauves-souris 6, lézards 23, araignées, mouches, etc.), et avait cru que c'était une « recette » pour faire cuire ces animaux. Et le jour où elle avait empoigné Lucie qui galopait sur un balai usé pour faire le « cow-boy ». Et le jour où elle avait perdu presque connaissance lorsque May, intrigué par un vieux volume qu'elle avait trouvé dans un tiroir de l'office, lui avait demandé la signification d'un mot.

— « Que fais-tu avec un grimoire ? » avait-elle crié. « Où l'as-tu trouvé ? Donne-le-moi. Donne-le-moi à l'instant. »

Une fois, à travers la rampe, ils l'avaient contemplée tandis qu'elle écoutait la grande pendule du palier, l'oreille pressée contre le coffre vide et silencieux. Un autre jour, Charles ayant poussé un petit cri, elle était accourue, dérangée en pleine sieste, croyant avoir entendu un appel de faisan. Lucie l'avait ramenée à sa chambre comme si elle, Lucie, était Sœurette, et Sœurette une enfant.

— « Les faisans sont partis. Tous partis, » avait dit patiemment Lucie pour la rassurer. « Les faisans ne sont plus ici. »

Tante Marthe — Sœurette — les touchait constamment de la main, comme pour se convaincre que les enfants étaient réels, et non les produits d'une imagination maladive. Parfois elle disparaissait pendant des heures, et parfois elle allait fréquemment les voir, pensant apparemment qu'ils avaient dû partir, ou n'étaient pas encore arrivés, ou s'étaient perdus dans un méandre du Temps ; elle semblait voir le Temps comme une espèce de cercle à moitié tordu... comme la Piste de Mœbius à la Foire

du Soleil, pensait Lucie. *Exactement* comme la Piste de Mœbius, où tout était à la fois droit et courbe, et où, en dépit du fait qu'elle n'avait qu'une seule face, les amateurs faisaient le circuit sur deux faces à la fois, sans jamais se rencontrer. Et là-bas May avait eu mal au cœur, et leur papa avait payé à chacun un bâton de caramel à l'oxygène. Le soir, il leur avait expliqué le fonctionnement de la piste. Il avait donné une demi-torsion à une étroite bande de papier, puis avait collé les deux bouts réunis. Ensuite, à l'aide d'un craybille, il avait tracé une ligne continue sur l'axe longitudinal de la bande afin de démontrer que, sans jamais lever le craybille, la ligne continuait sans arrêt par-dessus et par-dessous, *sans jamais sauter* par-dessus ni par-dessous. Charles en avait fait une comptine qui disait :

Ell' court la Piste de Mœbius,
Dedans-dehors, dessous-dessusse.

C'était drôle comme cette époque s'estompait. Presque comme un rêve de Sœurette. Pauvre Sœurette désaxée !

Ils l'aimaient beaucoup, mais prirent progressivement l'habitude de l'éviter le plus possible, et les jours s'écoulèrent l'un après l'autre. Ils avaient aussi appris, sans qu'on le leur dise, qu'il ne fallait pas troubler tante Henriette. De plus, elle avait une façon de tourner les phrases qui en faisait des énigmes, leur donnant un sens qu'elle semblait n'avoir pas cherché. « Aujourd'hui était hier demain. » Cela était-il une réponse à leur question : « Quel jour est-on aujourd'hui ? ». Et cette question : « Si l'endroit où vous êtes est ici, y a-t-il un ici quand vous êtes là ? », que pouvaient-ils en tirer ? Enfin, elle avait deux réponses passe-partout pour les questions ennuyeuses : « Les choses ne sont jamais ce qu'elles semblent. » et « Maintenant, allez-vous-en. »

*
* *

Ils n'avaient pas l'intention de jouer sous le saule. Il y avait une telle quantité de territoires à explorer. L'inculte jardin sauvage était un pays des merveilles dépourvu de sentiers, avec un trou de serpent près du « cadran solaire » effondré et moussu. Ils avaient la balustrade de pierre écroulée comme « fortin », une « mare » peu profonde pour « pêcher », lancer des cailloux plats et barboter. Ils pouvaient faire des colliers de trèfle et de pâquerettes, contempler de vrais nuages, taquiner avec un brin d'herbe les petits lézards immobiles ; ils avaient un « grenier » pour les jours de pluie, avec des coffres et des tiroirs remplis de trésors odorants...

Pourtant, à mesure que l'été s'allongeait, *l'idée* du saule commença à leur peser. Il semblait que le saule fût *toujours* là.

S'ils pêchaient tranquillement dans la mare, une feuille de saule jaune et verte, portée par une brise vagabonde, tombait sur la surface calme et flottait parmi les reflets de nuages et les libellules rasant l'eau — petit rappel du saule sous lequel il ne fallait pas jouer. Ou bien s'ils essayaient de décider où ils allaient « pique-niquer », ils devenaient silencieux en pensant... partout *sauf* sous le saule pleureur. Et lorsque, fatigués d'un jeu, d'une

bataille, d'une poursuite, ils s'arrêtaient pour chercher-quoi-faire-ensuite, ils pensaient encore : *Il ne faut pas aller sous le saule.*

Une fois, pris sous une averse subite et courant vers la maison à travers le rideau de pluie, la pensée les avait traversés comme un éclair : *Nous pourrions nous abriter sous le saule* — mais Sœurette était sortie sur le perron et avait fait signe « venez-vite-vite-vite » et ils avaient continué à courir. Une autre fois, par une chaude journée interminable, marquée de brumes de chaleur, May avait exprimé leur pensée à tous.

— « Je parie qu'il fait frais sous le saule, » fit-elle en essuyant sur sa manche son petit visage couvert de sueur. « Je suis sûre qu'il y fait une fraîcheur *diabolique.* »

— « Allons... » commença Charles.

— « Non, » dit Lucie, qui jouait avec un hanneton au bout d'un fil. « Vous savez qu'il ne faut pas. Et toi, May, arrête d'inventer des mots. Sers-toi de ceux que tu connais. »

— « J'lai pas inventé, » dit May. « C'était dans le vieux grimoire que Sœurette m'a enlevé un jour. »

— « Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « Ça veut dire qu'on te lave la bouche avec de l'eau et du savon, » dit May.

— « Ça n'a pas l'air très logique, » fit Lucie qui d'ailleurs s'en moquait. Il faisait trop chaud. Elle posa son hanneton fébrile sous un bolet satan et l'éventa à l'aide d'un pissenlit.

— « Il n'y a pas que *ça* qui n'est pas logique, ici, » dit Robert en se retournant ; il se mit sur les coudes pour regarder l'arbre interdit et provocant, semblable à une fontaine en cascade, et dont le rideau feuillu frôlait, avec un air d'invite, le gazon desséché.

— « J'sais pas ce que vous trois vous allez faire, » annonça Charles, « mais *moi* je sais ce que j'vais faire. Tout de suite. »

Ils le contemplèrent, incrédules. Il ne le *ferait* pas, quelle que fût la fraîcheur sous le saule ; *il n'oserait pas...*

« Je vais... » (il leur sourit d'un air de défi moqueur) « piquer un plongeon dans la mare, » termina-t-il. Il s'élança en criant : « Le dernier à l'eau est une poule mouillée ! »

Et ainsi, comme une mouche dans du miel, le « ? » du saule s'ancra finalement dans leur esprit. *Toujours* là... Un point sombre au centre. Le noyau. Le foyer. L'endroit. Jusqu'à un après-midi... Entraînés spontanément dans une partie passionnée de « Suivez-le-Guide » qui avait débuté dans le jardin en ruines, ils avaient suivi l'allée en courant, par-dessus la balustrade, autour de la gloriette, dans la grange, sur l'échelle, avaient sauté de la loggia, contourné la mare, pataugé au travers, touché le bord du puits, rampé sous le passage, franchi la souche, descendu la pente — et passé sous le saule... sans presque y réfléchir, comme s'ils y avaient pensé depuis si longtemps que l'endroit leur était devenu des plus familiers.

Lorsqu'ils en sortirent, leurs visages étaient pâles et bouleversés. Les cheveux de Lucie étaient collés sur son front en boucles humides, et elle grelottait. Un filet de sang coulait de la bouche de Robert : il s'était mordu

la lèvre inférieure. May commença à pleurer et Charles, les yeux embués, serrant les dents, leva lentement le bras et montra la maison d'où, par une fenêtre du rez-de-chaussée, tante Henriette leur faisait signe de venir.

*
* *

Les enfants, alignés devant leur tante dans la bibliothèque, attendaient immobiles qu'elle parlât. Mais elle se contentait de rester assise, savourant leurs expressions, tandis que le silence s'étirait, s'amenuisait, se tendait... Finalement May enfouit ses joues larmoyantes dans la jupe de Lucie et éclata en sanglots.

— « Je veux rentrer chez nous... je veux rentrer chez nous... »

Leur tante sourit comme devant un trait d'esprit.

— « S'il te plaît, contrôle-toi, May, sinon tu dérangeras Sœurette. Elle n'aime pas se rappeler qu'en détruisant les faisans dans leur *Temps,* elle a détruit par inadvertance une assez large portion de la continuité, et déformé la jonction. Tu m'as entendue, May ? Je t'ai dit de te contrôler, pour ne pas déranger Sœurette. Sœurette... »

— « *... est pendue sous le saule !* » hurla May.

— « ... n'aime surtout pas qu'on lui rappelle qu'elle est un fantôme, » dit leur tante d'une voix égale.

— « Et toi, tu es une vieille so... *sorcière !* » dit Charles horrifié.

La vérité étant ainsi concrétisée par les mots, les enfants reculèrent, reculèrent, reculèrent lentement, puis soudain se détournèrent et s'enfuirent. Pareils à de troubles photographies d'eux-mêmes dans le miroir du hall, ils passèrent à côté de l'escalier, devant les portraits affadis par l'âge, et franchirent la porte ouverte sur l'air embaumé de l'été. Ils traversèrent la véranda délabrée, dévalèrent les marches vermoulues, longèrent la bibliothèque où tante Henriette, un livre à la main, les regardait depuis le seuil de la double porte ouverte, qui ressemblait à une paire d'ailes dans son dos.

Ils continuèrent à courir dans le jardin, sous l'œil du chat, descendirent la pente, et lorsque Lucie commença à dénouer son fichu, May se mit à pleurer inconsolablement et Robert, tout en débouclant sa « ceinture », s'arrêta, la souleva, et la porta dans ses bras. Sans un seul regard en arrière, ils se hâtèrent et, parce qu'ils ne savaient où aller ni que faire d'autre, ils entrèrent tous sous le saule.

— « Où sont les petits ? » voulut savoir Sœurette ; elle était debout entre les battants de la double porte, le regard encore incertain au sortir de la sieste ; elle nouait à sa ceinture un tablier propre. « Je ne peux pas les trouver. Je les ai appelés sans arrêt. Les as-tu vus, Henriette ? »

Henriette, assise sur le banc du jardin, quitta son livre des yeux.

— « Oui. Et... non, » dit-elle.

— « Ou bien tu les as vus, ou tu ne les as pas vus, Henriette. Pourquoi es-tu toujours si... heu... tortueuse ? Sais-tu où ils sont ? »

— « Sont ? Non. Ils... étaient... en train de se balancer sous le saule. »

— « Le saule, » reprit Sœurette ; sa voix basse, effarée, mourut dans un soupir, et une expression intriguée apparut sur son visage. « Saule ? Quel

saule, Henriette ? Nous n'avons pas de saule. » Elle frotta son front soucieux comme pour ôter un obstacle dans le cheminement de sa pensée. « Les enfants... » commença-t-elle sur un ton perplexe, puis elle s'arrêta, ses yeux ébahis fixés sur le faisan dont les longues plumes balayaient le gravier de l'allée. Son regard se fit trouble, interrogateur, et devint vacant.

Elle secoua légèrement la tête pour s'éclaircir les idées.

« Nous n'avons pas de saule, » répéta-t-elle avec entêtement.

Henriette inséra un doigt mince dans les pages de son livre.

— « Alors il faut que j'en plante un, à présent, afin qu'il soit prêt pour leur arrivée. »

— « L'arrivée de qui, très chère ? »

— « Des enfants, Sœurette. »

— « Oh... Oh ! oui. Bien sûr. C'est tellement... » Elle fronça le sourcil, cherchant le mot juste.

— « Tortueux, » dit Henriette.

— « Merci, » dit sa sœur.

— « *C'est moi qui te remercie,* » répliqua Henriette. Elle se leva et marcha lentement jusqu'au cadran solaire, sur le marbre duquel elle consulta l'ombre allongée du Temps. Le faisan, devant elle, hâta sa promenade.

Se baissant, Henriette ramassa une plume tombée, et la plaça dans son livre pour marquer la page.

(*Traduit par P.-J. Izabelle.*)



Le second lot

(The second prize)

par JOHN NOVOTNY

Vous souvenez-vous de John Novotny ? Cet auteur, dont nous publiâmes autrefois deux histoires (1), *n'est pas sérieux. Son humour est même nettement farfelu. Dans son genre — et si l'on a la tournure d'esprit voulue pour l'apprécier — John Novotny apporte un bain de fraîcheur. Vous en jugerez par ce conte, premier d'une nouvelle série à venir de lui.*



HÉLÈNE de TROIE fut livrée au domicile des Sampson un mardi soir. Terry et Bill Sampson, qui avaient lu dans leur lit depuis à peu près une heure, éteignaient leur lampe au moment précis où le groupe troyen fit irruption dans la chambre. Personne n'avait pris la peine de frapper. Deux soldats en armure légère avaient ouvert la porte, étaient entrés et s'étaient mis au garde-à-vous. Ils furent suivis de deux autres qui portaient Hélène, laquelle ravissante créature était d'une humeur de chien.

— « Attention à vos mains, Toto ! » s'exclama-t-elle. « Et vous, Doigts de Fer ! Vous n'êtes pas en train de souquer sur un aviron. La douceur, vous n'en avez jamais entendu parler ? »

— « Vous voulez que je vous laisse tomber ? » s'enquit Doigts de Fer d'un ton grincheux.

— « Essayez », dit Hélène sinistrement. « Essayez seulement une fois. Le plus profond des culs-de-basse-fosse de... »

— « Que diable se passe-t-il ici ? » questionna avec colère Bill Sampson en voyant entrer deux autres soldats. Ils furent immédiatement suivis par le très petit, très rondouillard, très jovial Mr. McNulty. Le melon et le costume en serge bleue de Mr. McNulty contrastaient violemment avec la tunique blanche d'Hélène et l'armure des soldats. Il avait littéralement franchi le seuil d'un bond.

— « Bonté divine ! » s'écria-t-il avec un large sourire à l'adresse de Bill Sampson. « Je suis si content que ce soit vous ! »

— « Ils se trompent d'étage. Dis-leur de s'en aller, » chuchota Terry qui avait tiré le drap jusqu'à son menton.

Bill arbora un air furibond.

---

(1) Voir « *Fiction* » nº 24 : « *Transports de colère !* » ; nº 30 : « *L'auréole de la vertu* ».

— « Si vous êtes à la recherche d'une mascarade, faites demi-tour et fichez-moi le camp d'ici, » ordonna-t-il.

Mr. McNulty eut l'air peiné.

— « Mon vieux Bill, vous ne me reconnaissez pas ? » plaida-t-il. « Voyons, combien de fois vous êtes-vous arrêté... » Il se retourna pour froncer les sourcils à l'intention d'Hélène qui menaçait toujours Doigts de Fer de ses cachots. « Voulez-vous, s'il vous plaît, cesser ce bruit infernal pendant que je parle ? »

— « Avec plaisir, Mac, » rétorqua Hélène. « Expliquez seulement à ce butor qu'il m'imprime des bleus là où je n'ai pas envie d'en avoir. Est-ce qu'il croit que j'essaie de m'échapper ? J'ai conclu ce marché et j'en remplirai ma part, mais me faire couvrir de bleus n'était pas... »

— « Je la tiens sans plus, » répliqua le soldat avec lassitude. « Personne ne peut porter quelqu'un en haut d'un escalier à plat sur les paumes. On est obligé d'agripper. Et on fabrique maintenant des pilules qui vous empêchent de manger. A mon avis elle devrait... »

— « Vous, fermez un peu votre grande bouche, » ragea Hélène. « Je n'ai pas augmenté d'une livre depuis des années. »

Le soldat ferma les yeux et soupira. Mr. McNulty leur intima silence en levant la main et revint à Bill.

— « Combien de fois vous êtes-vous arrêté devant les ascenseurs express et avez-vous bavardé du temps avant de monter à votre bureau ? »

— « L'employé de l'ascenseur, » dit Bill d'une voix étranglée. « Mac ! Mais je ne comprends pas. »

— « Vous avez gagné ! » cria joyeusement McNulty. « Je parie que j'ai dû vous vendre des douzaines de billets et maintenant — enfin — vous avez gagné. »

— « J'ai gagné quoi ? »

— « Elle. » McNulty désigna du geste et Bill dévisagea Hélène que les soldats posèrent sur ses pieds.

— « Dieu merci, » marmotta-t-elle, arrangeant les plis de son ample tunique.

— « Dis-leur de s'en aller, » chuchota Terry d'un air épouvanté. Mr. McNulty frappa dans ses mains et les deux soldats, laissant Hélène, s'approchèrent et tirèrent doucement Terry du lit. Elle cria et Bill hurla en s'apprêtant à venir à son secours. Les deux autres soldats le retinrent.

— « Doucement, » dit aimablement Mr. McNulty. « On ne lui fera pas de mal. Mais il est plus adéquat — plus convenable qu'on la garde un petit moment au rez-de-chaussée. »

— « Jusqu'à quand ? » demanda Billy en regardant la porte se fermer derrière les soldats et Terry.

— « Jusqu'à ce que vous ayez reçu votre lot. »

— « Vous plaisantez quand vous dites que c'est elle le lot, Mac, » dit Bill en cherchant à se rassurer. « Vous plaisantez, n'est-ce pas ? »

— « Grands dieux, mon vieux ! Vous ne lisez donc pas ce qu'il y a sur les billets quand vous en achetez un ? »

— « Je ne gagne jamais, » dit Bill tristement. « J'ai cessé de les lire depuis longtemps. »

— « Tss, tss, » fit McNulty. Il alla au bureau et sortit du portefeuille de Bill un morceau de papier blanc. Bill le prit à regret.

— « *Gros lot : Hélène de Troie,* » lut-il incrédule. « *Au bénéfice de la Société Irlandaise de toutes les Epoques.* »

— « Dont je suis le vice-président, pour ce siècle, » déclara Mr. McNulty en saluant fièrement du buste, le visage souriant. « Nous allons vous laisser maintenant. Vous n'aurez qu'à frapper à la porte. »

Mr. McNulty fit sortir le restant des soldats et ferma la porte de la chambre. Bill regarda la ravissante femme blonde et avala péniblement sa salive.

— « Jamais je n'aurais acheté ce billet si j'avais su, » dit-il d'une voix hachée.

Le divin front d'Hélène se rembrunit.

— « Voilà un propos qui manque vraiment de galanterie, » répliqua-t-elle en l'examinant attentivement. « Vous vous appelez réellement Samson ? »

Bill inclina la tête.

« Eh bien, mon vieux, » riposta Hélène ironiquement, « vous n'êtes pas non plus un tel chopin. Mais vous avez un manager qui s'y connaît fichtrement bien en publicité. J'ai entendu certaines histoires sur votre compte... »

Bill secoua la tête.

— « Je ne suis pas ce Samson-là. »

— « Oh... » Hélène s'assit sur la chaise. « Vous permettez que j'enlève ces sandales ? Elles me tuent. »

— « Allez-y, » répliqua Bill vivement. « Terry — c'est ma femme — a le même genre d'ennui. »

— « Pas possible. Qu'est-ce qu'elle fait pour arranger ça ? »

— « Rien, » dit Bill. « Elle tient absolument à acheter toujours la même pointure. »

Hélène eut un rire approbateur.

— « Bravo. Mais dites-lui de ne pas choisir le modèle avec la courroie qui passe entre les doigts de pied. En montant ici, Toto le mal dégourdi qui était devant a trébuché et s'est raccroché à la semelle de cette sandale. Il m'a presque arraché le pouce, du coup. Vous imaginez facilement ce que je lui ai dit. »

— « Vous lui avez promis le cachot ? »

— « Quoi d'autre ? Après tout, il est censé connaître son métier. Dites voir... vous êtes sûr que vous voulez simplement continuer à tailler une bavette comme ça ? »

Bill hocha la tête hâtivement.

— « Oh ! oui. Il n'y a rien d'autre qui me tente. »

Hélène réfléchit un instant, puis s'approcha du miroir. Elle s'examina attentivement, puis haussa les épaules.

— « Moi, cela me va très bien, parce que, comme expédition, c'était infernal. »

Elle s'assit au pied du lit et Bill se rencoigna sur son oreiller.

*
* *

Terry était assise sur la dernière marche, les coudes sur les genoux et le menton dans les mains. Elle entendait Mr. McNulty et les soldats chuchoter à quelques marches au-dessus d'elle. Une fois, Mr. McNulty s'excusa et se faufila à côté d'elle pour aller prendre un cendrier dans le living-room. Il lui sembla que des années s'étaient écoulées quand elle entendit s'ouvrir la porte de la chambre. Hélène sortit et les soldats se levèrent. Terry se détourna vivement, en direction du bas de l'escalier, et ferma les yeux. Elle resta au beau milieu des marches.

— « Maintenant tâchons de faire mieux en nous en allant, » dit Hélène aux soldats. « Doucement. Voilà. O. K. »

Terry sentit un léger déplacement d'air et, quand elle ouvrit les yeux, ils avaient disparu. Comme elle se précipitait hors d'haleine dans la chambre, une colère froide remplaça progressivement ses terreurs. Bill était endormi... et souriait en dormant.

*
* *

Bill arbora un sourire un peu niais en s'escrimant contre son pamplemousse.

— « Tu sais, chérie, » commença-t-il, « j'ai fait un rêve sensationnel, cette nuit. »

L'autre côté de la table était silencieux. L'attention de Bill était rivée sur le pamplemousse.

« J'ai rêvé que j'avais gagné à une tombola, » poursuivit-il en soulevant avec précaution un quartier qui tenait encore par un bout.

Un pied se mit à battre la charge sous la table. Stupidement, Bill n'en tint pas compte.

« Peut-être ne devrais-je pas te le dire, » reprit-il en riant, « mais le gros lot était... »

— « ... une blonde platinée nommée Hélène de Troie, » interrompit Terry d'une voix mortellement douce, « avec qui tu as passé des heures dans notre chambre alors que moi j'étais reléguée dans l'escalier. »

La bouche de Bill, qui s'était ouverte pour le pamplemousse, resta béante tandis que le pamplemousse retournait à son écorce.

— « C'était un rêve, » dit-il faiblement.

— « C'était un rêve ignoble, » riposta Terry. « Ils l'ont apportée et m'ont emportée de force. Hors de ma propre chambre. Depuis trois ans, je quémande une machine à laver et monsieur gaspille son argent pour gagner des Hélène de Troie. »

— « Je suis sûr que ce n'était qu'un rêve, » gémit Bill.

Terry releva sa chemise de nuit et indiqua un bleu sur sa cuisse.

— « Et ça ? » dit-elle

Bill se prit la tête à deux mains et la secoua énergiquement .

— « Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? » questionna-t-il.

Terry se leva lentement.

— « Mettons tout de suite les choses au point, » déclara-t-elle. « Ce qui s'est passé à l'*extérieur* de la chambre n'a rien à voir avec cette discussion. C'est l'autre côté de la porte qui m'intéresse. Vas-y : commence à mentir. »

— « Qu'est-ce que ça veut dire : « Commence à mentir ? » demanda Bill.

— « Tu ne vas certainement pas oser me dire la vérité, » annonça Terry. « J'aurais mon avocat au bout du fil en moins de deux. »

— « Ton avocat ? Nous n'avons qu'un avocat et c'est le mien. »

— « Je prendrai tout... l'avocat et le reste, » dit Terry, sarcastique. « Même les enfants. »

— « Voyons, tu es ridicule. Nous n'avons pas d'enfants. »

— « Aha ! Je savais que les mensonges allaient venir, » dit triomphalement Terry. « Alors, et cette nuit ? »

Bill pointa lentement le doigt en direction de sa femme.

— « Tu as l'esprit mal tourné, » dit-il.

— « C'est bien certain... et il s'est tourné de cette façon cette nuit. »

Bill se leva et fit le tour de la table. Il posa doucement une main sur l'épaule de Terry.

— « Ma chère, » déclara-t-il d'un ton sincère, » tu n'as absolument rien à... »

— « Enlève-moi ces sales doigts de débauché ! » ordonna Terry, figée sur sa chaise. « Je m'attendais à ce ton condescendant. Coupable jusqu'au bout des ongles ! Je le savais. »

Bill retourna à grands pas vers sa chaise.

— « Condamné sans jugement ! » clama-t-il. Terry s'épousseta l'épaule et attendit. Bill se concentra.

Hélène... de Troie. Le visage pour qui avaient pris la mer un millier de... Et le corps. Pourquoi ne disait-on rien sur le corps ?

— « Pourquoi souris-tu... si toutefois on peut appeler sourire cette expression écœurante ? » demanda Terry. Elle tapa sur la table. « Oh ! c'en es trop ! Je m'en vais ! Je prends le divan, l'argenterie... »

— « Je ne l'ai pas touchée, » intervint Bill d'une voix faible.

— « Hein ? »

— « Je ne l'ai pas touchée, » insista-t-il.

— « Et pourquoi ? »

Bill hésita.

— « Eh bien... elle avait envie de parler. »

Terry fronça les sourcils.

— « Cela n'a jamais rien... »

— « J'en avais envie aussi, » dit Bill vivement.

— « C'est plus plausible, » acquiesça Terry. « Probablement les pre-

mières paroles véridiques que tu aies dites ce matin. Quand tu es en veine de bavardage, tu ne penses jamais à l'amour. »

Bill la dévisagea :

— « Hélène était très belle. Extrêmement désirable. Mais il ne t'est donc pas venu à l'idée que je pouvais n'avoir même pas envie d'y toucher ? Tu ne t'es pas avisée que j'étais peut-être tout simplement très amoureux de ma femme ? »

Terry le dévisagea à son tour et baissa les yeux.

— « Je n'y ai pas pensé du tout, » confessa-t-elle d'un air penaud. « Je t'ai soupçonné tout de suite. »

Bill fit précipitamment le tour de la table et la prit dans ses bras.

« Oh ! Bill. Si jamais cela se reproduit, je me le rappellerai. Je te le promets. »

— « Pas besoin de pleurer, » s'écria Bill en riant. « Cela ne se reproduira plus. Après tout... »

Il s'interrompit et Terry le sentit se figer.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » demanda-t-elle.

— « Peut-être qu'il me reste encore des billets, » chuchota-t-il d'une voix étranglée.

Il extirpa avec précaution son portefeuille et l'ouvrit comme si un serpent se lovait à l'intérieur.

— « Tu en as ? » questionna Terry d'une voix blanche.

Il hocha la tête et regarda les dates.

— « Expiré. Expiré. Oh ! mon Dieu... Expiré. Valable. Valable. Trois expirés. Deux encore à tirer. »

Il déchira les trois billets dont le tirage était passé.

— « Qu'est-ce... quels sont les lots ? »

Bill ravala sa salive en lisant les billets.

— « Cléopâtre et... et Salomé, » gémit-il. « Mais j'ai gagné déjà une fois. Impossible que je regagne encore. Pour plus de sûreté, je vais les rendre à Mac en allant en ville. Je lui expliquerai. »

— « Oui. » Terry sourit bravement. « Je téléphonerai à maman cet après-midi pour lui expliquer cette histoire. »

— « A ta mère ? » répéta Bill, stupéfait. « Elle me ferait couper le cou. N'explique rien à personne. Nous... moi au moins, je serais expédié dans un asile. A personne, tu entends ? »

Terry acquiesça de la tête à regret.

« Pas même à Sarah ! » recommanda Bill.

— « Mais elle m'a bien tout dit sur son opération, » répliqua Terry.

— « C'est différent, Terry chérie. Ni à Sarah ni à aucun de nos voisins. »

— « Tout ce que je demandais, c'était une machine à laver, » dit Terry avec humeur.

Bill lui déposa précipitamment un baiser sur la joue.

— « Il faut que je file. Je ne suis pas en avance et je veux voir Mac. A ce soir. »

Juste avant de refermer la porte, il lui lança une dernière recommandation :

« Ne va pas voir Sarah aujourd'hui. Ce sera plus sûr. »

*
* *

— « Comment cela s'est-il passé ? » questionna Terry quand Bill rentra. « Qu'est-ce qu'a dit cet affreux bonhomme ? »

Bill ôta son manteau et se laissa tomber dans un fauteuil.

— « Il n'y était pas. Cet affreux bonhomme a donné son congé il y a deux jours. »

— « Les billets ? »

— « Je les ai déchirés. Mais de toute façon, je suis certain de ne pas gagner. Rappelle-toi les probabilités. »

— « Rappelle-toi Cléopâtre, » répliqua Terry.

— « J'ai essayé au contraire de ne pas y penser, » dit Bill. « Tu n'as parlé de rien à aucun de nos voisins ? »

— « Non, » lui assura Terry. « Mais je me suis servie aujourd'hui de la machine à laver de Sarah. Elle fonctionne à merveille. »

— « C'est parfait, » dit Bill. « Le dîner est prêt ? »

— « Tu es sûr que c'est aujourd'hui le tirage ? » questionna Terry quand Bill ferma la porte de leur chambre.

— « La date est gravée dans mon cerveau, » répondit Bill en manœuvrant la poignée pour en vérifier la fermeture. « Ne lisons pas. Endormons-nous tout de suite. »

— « Je n'ai pas sommeil. »

— « Alors lisons. Je ne crois pas que cela y change grand-chose. » Bill haussa les épaules. « J'imagine qu'ils nous réveilleraient. »

Ils lurent sans tourner la page et à onze heures précises, la porte verrouillée s'ouvrit sans bruit et sans difficulté. Mr. McNutly déboula dans la pièce.

— « Par saint Patrick ! » s'exclama-t-il joyeusement. « Vous êtes en période de chance. Etonnant, positivement étonnant. »

— « J'ai déchiré les autres billets ! » cria Bill.

— « Aucune importante, » lui assura Mac. « Pour gagner, votre présence n'est pas obligatoire. Et nous avons le talon du billet. Vous ne serez pas frustré. »

Deux Egyptiens maigres et faméliques pénétrèrent dans la chambre, portant l'une des extrémités d'un tapis roulé. Deux autres portaient l'autre bout. Terry examina le tableau, puis tapa sur l'épaule de Bill.

— « Eh bien, César, qu'est-ce que tu as à dire maintenant ? »

— « Ça n'est pas vrai... » gémit Bill.

— « J'ai dit exactement la même chose, » s'écria Mac en riant. « Mais c'était bien le nom : Bill Sampson. Alors avons empaqueté le colis et nous voilà. »

Il fit signe aux Egyptiens de poser leur fardeau. Ils le déposèrent avec précaution par terre, en tinrent une extrémité et déroulèrent l'autre. Mr. McNulty prit une aspiration profonde.

« Apparais, O Fleur du Nil, » psalmodia-t-il fièrement. « Debout, O Premier Prix de cette semaine. »

Les occupants de la pièce attendirent en silence, mais le Premier Prix ne se leva pas. Mr. McNulty se pencha sur Cléopâtre. Un petit ronflement, léger mais royal, montait de la Fleur du Nil.

— « Hmmm, » murmura Mr. McNulty. Il poussa la pointe de son soulier dans la partie la plus proche de l'individu de Cléopâtre. Elle bâilla.

— « Vous n'auriez pas dû, » dit Terry à Mr. McNulty. « Elle était si bien comme ça. »

— « Dormir, » marmotta McNulty. « Elle ne pense qu'à ça. »

— « J'ai entendu, » dit Cléo en rajustant un pan de soie stratégique. « Ce n'est pas vrai. Je pense aussi à un certain nombre d'autres choses. Où est-il ? »

Elle se dressa languissamment et inspecta la pièce. Bill se renfonça dans le lit. Cléo l'examina.

— « Vous êtes... ? »

— « Pas le même, » dit-il modestement. « L'autre avait des muscles. »

Cléo esquissa un sourire égyptien du plus chaleureux effet.

— « Vous n'avez pas seulement que la peau sur les os, vous non plus. »

— « Arrêtez de regarder comme ça, » coupa Terry. « Vous n'êtes pas en train d'acheter un chameau. »

Mr. McNulty claqua des mains et deux des Egyptiens s'emparèrent de Terry et l'emportèrent. Mr. McNulty et les deux autres Egyptiens les suivirent.

Restés seuls, Cléopâtre et Bill Sampson se dévisagèrent. Au bout d'une minute de ce petit jeu, Cléo haussa un sourcil.

— « Les temps ont changé, c'est évident, » remarqua-t-elle. « Autrefois, il aurait suffi que je montre une jambe et avant qu'on ait eu le temps de dire « Marc Antoine », tous les hommes... »

— « Shaw a écrit une très belle pièce sur vous, » interrompit vivement Bill.

— « Qui ça ? »

— « George Bernard Shaw, » dit Bill. « Une excellente pièce. »

— « Sans blagues de mauvais goût ? »

— « Sans la moindre, » affirma Bill. « Au moment où le rideau se lève... »

*
* *

Terry, assise sur la dernière marche, rageait. Une fois, elle remonta d'un pas ferme jusqu'à Mr. McNulty.

— « Est-ce que vous vendez encore des billets ? » demanda-t-elle.

— « Oui, » répondit-il. « J'ai quelques carnets sur moi. »

— « Avec don Juan comme gros lot ? » s'enquit Terry.

Mr. McNulty examina ses carnets.

— « Non. Il n'a pas encore accepté. »

— « Alexandre le Grand ? »

— « Non. »

— « Casanova ? »

— « Désolé, » s'excusa Mr. McNulty.

Terry regagna sa marche. Un peu plus tard, Cléopâtre apparut en haut de l'escalier, tirant son tapis derrière elle.

— « Je suis épuisée, » dit-elle en bâillant. « Enroulez-moi là-dedans et partons. »

Terry remonta comme une flèche et se précipita dans la chambre.

— « Pourquoi était-elle si fatiguée ? » questionna-t-elle.

Bill ferma les yeux.

— « Elle est perpétuellement fatiguée, » lui dit-il. « Elle n'a pas bougé de son tapis. Je lui ai récité presque tout « *César et Cléopâtre* ». Et j'ai dû la réveiller à la fin, sinon elle serait encore là. »

Terry s'assit sur le lit avec lenteur.

— « Par deux fois maintenant, j'ai été emportée hors de ma chambre... à cause d'un billet de tombola. Hélène de Troie pour toi. Pour toi encore, Cléopâtre. Et pas de don Juan ! Pas d'Alexandre ! Pas de Casanova ! »

— « Quoi ? »

— « Et tu trouves *normal* que j'utilise la machine à laver de Sarah. »

— « Terry... »

— « Et la semaine prochaine, dans cette chambre, ce sera Salomé ! »

— « C'est impossible, » affirma solennellement Bill. « Même McNulty était stupéfait que j'aie gagné deux fois. Je pense que cette histoire de fous est finie. »

— « Si elle vient... même avec quatorze voiles... je m'en vais, » menaça Terry.

— « Chérie, je... »

— « Elle sortira en dansant de la chambre avec ta tête sur un plateau, » sanglota Terry.

— « Ma douce, pas une seule fois... »

— « Je pars à la seconde même où Salomé arrive, » dit Terry. « Maintenant, je dors et il est inutile d'ajouter un mot. »

— « Tu as dit que tu avais confiance en moi, » grommela Bill.

— « Ha ! Imagine que tu sois dans l'escalier et moi ici avec Gengis Khan ? »

— « C'est différent, » rétorqua Bill. « On ne pourrait se fier à aucun de vous deux. »

— « *Quoi !* »

— « Tu vois ? Maintenant tu comprends ce que je ressens, » dit Bill.

Ils se tournèrent le dos et restèrent silencieux. Quand Terry voulut reprendre la discussion, Bill dormait.

*
* *

— « Peut-être aurions-nous dû aller passer la journée ailleurs, » dit Terry, le soir du dernier tirage.

— « Il nous a amené Hélène de Troie et Cléopâtre d'Egypte. Où pouvions-nous aller sans qu'il m'y retrouve ? » demanda Bill.

— « Le tapis de la chambre commence à montrer la corde, voilà tout, » se plaignit Terry.

— « Je suis sûr de ne pas gagner cette fois-ci. »

— « J'ai déjà entendu ça. »

— « Faut-il verrouiller la porte ? » questionna Bill.

— « Pourquoi ne pas suspendre plutôt une banderole d'accueil et installer Hérode à jouer du tambourin dans le living-room ? » répondit Terry.

— « Tu adoptes une attitude défaitiste, » dit Bill.

— « Si elle vient, j'adopterai une attitude de départ, » insista Terry.

Ils ouvrirent leur livre et attendirent. A onze heures, la porte s'ouvrit et Mr. McNulty surgit. Il jubilait.

— « Oh ! non, pitié ! » gémit Bill tandis que les compagnons de Mr. McNulty s'introduisaient à leur tour. Mr. McNulty était dans un tel état d'excitation qu'il n'arrivait pas à parler.

— « Trois d'affilée. Grands dieux ! Je... voyons, » balbutia-t-il, lui serrant les mains avec ravissement. « Jamais arrivé encore. Et de mes carnets chaque fois. J'excite l'envie de l'Association. »

Sans un mot, Terry sortit du lit et se dirigea vers la porte. Bill la regarda, le cœur serré.

— « Tu ne peux pas t'en aller comme ça ! Pas en chemise de nuit ! »

— « J'ai laissé mes vêtements dans le living-room, » dit Terry, glaciale. « Et mes valises sont prêtes aussi. Dis-lui seulement de mettre une sourdine à sa musique pour ne pas déranger les voisins. »

— « Chérie ! » cria Bill. Il s'élança derrière elle, mais le chemin lui fut barré.

— « Allons, allons, » l'encouragea Mr. McNulty. « Vous devez accepter le lot. C'est une des conditions. »

*
* *

Terry habillée avait la main sur la poignée de la porte quand Bill l'appela d'en haut.

— « Chérie ! »

Elle regarda dans sa direction et fit non de la tête.

« Attends, » dit-il. « Salomé n'est pas là. »

Terry lâcha la poignée.

« Je n'ai pas gagné le gros lot, cette fois-ci. Simplement le second, » expliqua Bill. « C'est plus dans tes cordes. »

Terry posa sa valise par terre et commença à gravir l'escalier.

— « Byron ? » demanda-t-elle avec animation.

Bill fronça les sourcils.

— « Non. »

Terry arriva en haut avec la rapidité d'une flèche.

— « Lord Nelson ? »

Bill la prit par le bras et la conduisit dans la chambre. Mr. McNulty et sa compagnie avaient disparu. Les pupilles de Terry se dilatèrent et elle entoura de ses bras le second lot.

Bill sourit.

— « Imagine un peu... Qu'est-ce que tu dis de ça ? Une tombola ayant Salomé comme gros lot et comme second lot une machine à laver. »

(Traduit par Arlette Rosenblum.)



ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison du très grand nombre de manuscrits français qui nous sont envoyés, nous signalons que nous sommes **dans l'impossibilité** de les examiner avant un délai de quatre mois. Nous prions donc les auteurs de **bien vouloir s'abstenir de nous adresser une réclamation avant l'expiration de ce délai.** Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils sont accompagnés de timbres.

D'une route à une autre

(*There ain't no other roads*)

par ROBERT MARNER

Nous avons déjà publié des nouvelles basées sur l'idée « Ils sont parmi nous » (« Ils » étant les mutants, les agents galactiques, les étrangers). Ce grand thème n'est certainement pas encore usé, comme le prouve la nouvelle que vous allez lire. Nouvelle déconcertante, où des événements bizarres — dont l'explication reste en coulisse — se déroulent, en apportant à l'habitué de la science-fiction des repères suffisants pour qu'il en devine tout l'arrière-plan.



QUAND je fus assez grand, je quittai la maison de mon oncle et partis à Key West, en travaillant sur un bateau de pêche pour payer le passage. Mes parents étaient à New York. Ils devaient envoyer de l'argent à mon oncle pour payer le voyage. Ils l'ont peut-être fait. Je ne l'ai jamais vu. Quoi qu'il en fût, je me promenai à travers les Etats-Unis pendant quelque temps. Mais c'était généralement à pied, et un jour, je pris un mauvais tournant.

C'était une chaude journée — terriblement chaude ; la poussière qui volait s'agglomérait en cercles de sueur autour de mes yeux — et j'étais étendu sur le gravier au bord de la route, regardant le soleil aveuglant ; j'avais la mâchoire couverte de sang. Le plus grand des trois jeunes paysans se préparait à me lancer un nouveau coup de pied, mais il ne termina pas son geste. Tous les trois — le grand aux dents verdies et les deux à face de rats — s'arrêtèrent et regardèrent au-delà de moi.

Je roulai sur le côté et tournai la tête du mieux que je pouvais. Je ne vis qu'une paire de vieux brodequins poussiéreux et deux chevilles maigres en pantalon kaki, au bord du fossé.

— « Ecartez-vous de lui, » dit une voix un peu rouillée, et les trois jeunes gars obéirent avec ensemble, pâles comme des morts ; ils grimpèrent de l'autre côté du fossé, dans le champ de maïs qu'ils traversèrent. Puis ils disparurent et je n'ai plus jamais entendu parler d'eux.

Les jambes maigres s'approchèrent de moi. De la main gauche, l'homme me toucha les côtes.

— « Fais pas ça, » lui dis-je.

— « Essaie de tousser, » fit-il, et je regardai son visage. Il n'avait rien de spécial ; maigre, âgé de quarante ou cinquante ou trente ans peut-être, avec des rides tout autour des yeux. Il portait une vieille chemise de travail bleue qui était presque blanche et douce comme de la mousseline aux

endroits non rapiécés, et tenait un imperméable de coton replié sous le bras.

Je toussai et crachai sur l'argile. Il regarda et dit :

— « Qu'est-ce que c'est, ce sang sur ton menton ? »

— « J'avais la bouche ouverte quand ils ont commencé à me cogner. Mes dents m'ont un peu coupé à l'intérieur. »

— « C'était pas malin de ta part. »

— « Je demandais seulement mon chemin. Comment pouvais-je savoir qu'ils me battraient parce que je suis étranger ? »

— « Tu as dû oublier où tu es, fiston. »

— « En effet. » Je me relevai, et me brossai lentement. « T'es du pays ? » Je me demandais si j'allais devoir me battre avec lui aussi.

— « Je le traverse seulement, » dit-il. « Vers le nord, » ajouta-t-il, « pour le moment. » Il s'accroupit sur le gravier et écarta ses cheveux filasses avec les mains. Il avait une entaille profonde dans le crâne — la peau était couverte de sang séché, et s'écartait un peu des bords de la blessure — et je pus voir aussi une surface de métal terne, avec une bosse brillante en creux. « De quoi ça à l'air, fiston ? »

— « Pas fameux, » dis-je. « Mais ça ne saigne pas, et je ne crois pas que la plaque ait été percée. T'as attrapé ça à la guerre ? Et cette fois-ci, qu'est-ce qui t'a frappé ? »

— « Une serpe, je pense, Un peu plus, et le type qui m'a fait ça me réglait mon compte. Cela fait maintenant une semaine... je pense que le pire est passé. »

— « On dirait que la peau se cicatrise, » lui accordai-je.

— « Oui. Je l'ai regardé comme je pouvais, dans les tonneaux d'eau de pluie et les mares, et j'ai tâté. On dirait bien que ça va se cicatriser. Mais cette sacrée plaque a été repoussée contre mon cerveau ou quelque chose comme ça... je n'ai pas mal mais je ne me souviens de rien. Je me suis mis à marcher sur une route. Je marche depuis ce moment. J'ai regardé autour de moi, j'ai appris à quoi ressemble le pays, ce que ce sont les gens, mais cela ne fait qu'une semaine. »

— « Bon sang, » dis-je. « Qu'est-ce que tu vas faire ? »

— « Aller dans un hôpital. Mais je n'ai que dix dollars. Faut d'abord que je trouve un boulot pour gagner un peu d'argent. »

— « Eh bien, » dis-je, « tu ne trouveras pas de boulot dans *cet Etat,* si t'es pas né et si t'as pas été élevé ici. »

— « Tas vite compris, hein, fiston ? »

— « On a peut-être compris tous les deux. S'il te reste seulement dix dollars, celui qui t'a assommé l'a fait par pure méchanceté et ignorance. »

— « Possible. Cette idée en vaut une autre. En tout cas, je vais vers le Nord. Je verrai si je trouve du travail là-bas. »

— « Je vais dans le même sens. Même motif. J'ai l'intention d'atteindre New York un jour ou l'autre, pour voir mes parents. On devrait peut-être rester ensemble. »

— « Bonne idée. » Il se redressa, et tendit la main. « Je peux pas te dire mon nom. Je l'ignore. Quel est le tien ? »

— « Ernesto Garcia, » lui dis-je, et on se serra la main. Nous sortîmes du fossé et avançâmes sur la route jusqu'au panneau qui annonçait une ville, et un moment après nous fûmes dans la rue principale.

*
* *

Elle n'était pas laide, pour une petite ville qui n'était entourée que de fermes. Il n'y avait pas que des boutiques crasseuses. On était sur le trottoir et je regardai, dans la vitrine d'un disquaire, la jaquette d'un microsillon de la *Messe de Requiem* de Verdi, quand un flic s'amena et nous dit de circuler. Mon ami et moi on s'est retournés et on l'a regardé.

C'était un flic bigrement costaud. Il commençait à prendre du ventre, et avait des petites poches sous ses yeux fatigués. Mais il était grand, et la ville avait juste assez d'importance — ni plus ni moins — pour posséder des flics vaches. Des durs.

— « On fait rien, » dit mon ami.

— « Non, et vous ne *ferez* rien, non plus. Quittez la ville. Prenez la grand-route. N'arrêtez pas de marcher. »

— « Il est midi, » dit mon ami. « Nous avons faim. Nous voulons manger quelque part. »

J'écartai un peu les jambes, et détendis mes épaules. Il me semblait que je pourrais cogner le flic à la gorge, assez vite pour l'empêcher de crier ou de siffler, et assez fort pour l'empêcher de tirer son revolver. En le sonnant assez longtemps pour que nous atteignions une ruelle.

Mais le flic fronçait les sourcils et abandonnait un peu de terrain.

— « Y a un quick-lunch au bout de la ville. Mangez là-bas. Et mangez vite. »

— « Ecoutez, » dit très posément mon ami. « J'ai été dans plus de quick-lunches que vous ne connaissez de bistrots. J'ai le sang abîmé par les quick-lunches. On va se trouver un chouette endroit pour manger, on va manger, j'aurai un cigare de dix cents et le fiston prendra ce qu'il veut, et *ensuite* on circulera. O.K. ? »

Le flic joua avec son oreille, et ses yeux roulèrent.

— « O.K., » marmonna-t-il. Il retourna à son intersection, marmottant et jurant. Mais lorsque je regardai la figure de mon ami, je n'y vis rien qui pût effrayer un homme.

— « Qu'y a-t-il, fiston ? » demanda mon ami.

— « Ce flic m'inquiète. » C'était vrai. Un coup d'œil sur lui, et on savait qu'il émargeait à tous les rackets de la ville. On voyait presque sur ses mains la teinte des billets qu'il avait touchés de toutes sortes de gens, coupables de toutes sortes de choses, et qu'il n'inquiétait jamais parce qu'ils avaient les moyens de le payer. Aussi lorsque arrivaient en ville deux trimardeurs, il fallait qu'il se rattrape sur eux pour équilibrer son dossier, et se faire pardonner à ses propres yeux.

Mon ami regarda le flic, qui détourna brusquement les yeux, et il haussa les épaules.

— « Lui ? Ne t'inquiète pas. Les types de son genre ne comptent pas. »

— « Il compte. Il a une matraque et un revolver sur la hanche. »

Mon ami secoua la tête.

— « Non, » dit-il, « il compte pour rien. »

*
* *

Nous trouvâmes un restaurant et prîmes deux petits steacks avec des pois frais. Mon ami termina son cigare à dix cents après le déjeuner et l'écrasa. Je posai ma Camel — il m'en avait payé un paquet — et nous nous levâmes. Je suppose que j'aurais dû être faraud parce qu'on n'avait pas été obligés de manger dans un endroit *réservé,* ou même parce qu'on avait été admis dans la baraque. Mais je n'étais pas habitué à autre chose, aussi n'y pensai-je pas. Maintenant évidemment, quand j'y repense... Mais à l'époque je ne réfléchissais jamais. Et je ne trouvais rien de spécial à mon ami — tout en sachant que d'autres n'avaient pas pensé ainsi.

Nous allâmes à la caisse près de la porte, et mon ami régla l'addition. Il reçut la monnaie d'une fille pâle aux cheveux roux.

— « Vous êtes nouveaux ici, n'est-ce pas ? » dit-elle.

— « En effet, mademoiselle, » dit-il. « Nous ne faisons que passer. »

— « On dirait que vous avez vu des tas d'endroits. »

— « Possible, mademoiselle. M'en souviens pas. »

— « Mince, » fit-elle. « Moi je n'ai jamais été *nulle part.* »

Il se retourna et regarda à travers la vitrine.

— « Je crois que les choses importantes sont partout les mêmes, où que vous alliez. Toutes les mêmes. » Il rangea la monnaie dans sa poche et hocha la tête. « R'voir, mademoiselle. »

— « R'voir. »

Elle avait fait comme les autres... ils évitent de porter les yeux sur moi.



Deux grand-routes se croisaient au cœur de la ville. Nous étions arrivés par celle d'Etat, mais la Fédérale était meilleure pour le *stop.* Nous tournâmes au coin du restaurant, et avançâmes dans la rue. Environ quatre portes plus loin, il y avait une petite boutique de prêteur. Pas grand-chose dans la vitrine, à part un pistolet sur un socle de velours.

Le pistolet était d'acier bleu usé, avec un canon cylindrique, une chambre sans extracteur, un guidon encapuchonné, et une crosse d'acajou taillée pour mettre le pouce et les doigts. C'était le plus beau pistolet que j'aie jamais vu. Il n'y avait pas de barillet ou de logement dans la crosse pour un chargeur. A côté, une pancarte :

CECI APPARTIENT A L'HOMME
QUI PEUT S'EN SERVIR.

La crosse était faite pour une main gauche, et mon ami était gaucher. Au bout d'une minute nous nous regardâmes, et entrâmes dans le magasin.

Il contenait un peu plus d'articles que les vitrines : de vieilles guitares délabrées, des costumes, quelques coffres et valises. Je me demandai si l'affaire prospérait.

Personne ne vint par la porte de l'arrière-boutique. Mon ami cogna ses phalanges sur le comptoir de verre.

— « Hep ? » fit-il. Alors un homme survint. Sa tête était couverte de cheveux blancs en broussaille, et son cou faisait des plis.

— « Oui ? » dit-il. « Mon nom est Bayer. »

— « Ce pistolet, » dit mon ami. Je restai dans un coin.

— « Vous voudriez l'acheter, jeune homme ? Il n'est pas à vendre. Je le détiens seulement. »

— « C'est ce que j'ai compris, » dit mon ami. « Je serais curieux de savoir les circonstances... »

L'autre leva un sourcil.

— « Elles ne sont guère importantes. »

— « Ecoutez, » dit mon ami. « Je pose une question polie. J'ai droit à une réponse polie. »

— « Peut-être, » réfléchit le vieil homme. « Peut-être y avez-vous droit. Voyons. » Il alla à la vitrine et sortit le pistolet. Il le garda un moment dans sa main droite, puis le passa à mon ami. Le pistolet épousa parfaitement la main de mon ami quand il referma les doigts.

« Oui... » murmura le vieux en hochant la tête, « vous y avez peut-être droit. Visez le sol et pressez la détente. »

Mon ami essaya, et rien ne se produisit. Son doigt relâcha doucement la détente. Il n'y eut pas de déclic, de bruit de gâchette, rien.

« Il est à vous, » lui dit le vieil homme.

— « Il marche pas. »

— « Vous avez pu enfoncer la détente. Donc il est à vous. »

— « Et cet écriteau dans la vitrine ? »

— « Vous êtes l'homme qu'il concerne. »

— « Comme ça. On s'amène par hasard dans cette ville, on passe ici par hasard, je vois le pistolet par hasard, et je suis l'homme en question. »

— « C'est exact. » Le vieux hocha la tête. « Aussi sûr que mon nom est Bayer. »

— « Baratin, mon pote, » dit mon ami. « Je ne me laisse pas avoir comme ça. Vous en vendez combien par semaine ? »

Le vieux dit tranquillement :

— « Ecoutez, *vous*. L'arme est à vous. Je n'en reçois aucun prix parce qu'elle n'est pas à vendre. Maintenant, gardez-la. Quand vous en aurez besoin — et ce moment viendra tôt ou tard, au moins une fois dans votre vie — utilisez-la. Et gardez-la soigneusement. Vous ne devez pas la vendre, non plus.

» Lorsque viendra le moment de vous en servir, vous saurez comment. Souvenez-vous seulement d'une chose. » Il éleva la main gauche. Elle était nouée par l'arthrite. « Quand vous ne pourrez plus tenir l'arme, alors soyez

prêt pour l'arrivée de l'homme suivant. » Il avança et déroula un store devant la vitre de la porte. Il éteignit les lumières, et mit la clé dans la serrure. Il nous ouvrit la porte.

« Bonne journée. »

— « Bonne journée, » murmurai-je tandis que nous sortions. Mon ami enfonça le pistolet dans sa ceinture, enfila son imperméable, et ne dit rien.

*
* *

Nous marchions sur la route Fédérale en levant les pouces, quand le coupé Plymouth 1938 s'arrêta près de nous. Le radiateur bouillait, un des phares était brisé et contenait les morceaux d'un ancien nid, et les quatre pneus montraient leur toile blanche. Le générateur et la pompe à eau grinçaient, une soupape claquait, et deux bougies au moins étaient mortes. La peinture était écaillée aux endroits où elle n'était pas rouillée. La rouquine pâle du restaurant était au volant.

— « Hello. » Elle s'était mordillé les lèvres. Elle avait du rouge plein le menton.

— « Salut, mademoiselle, » dit mon ami. « Merci. »

La porte du côté passager avait des gonds tordus, et je dus la soulever pour ouvrir. Il y avait une couverture indienne sur le siège avant. La garniture sentait fortement la vase.

— « Il peut se mettre derrière, » dit la fille à mon ami. Je me faufilai jusqu'au petit siège qui existe sur ces coupés ; mon ami se mit devant à côté de la fille, et claqua la portière.

Elle mit les deux mains sur le levier et passa en première. Le coupé bondit en avant quand elle lâcha le débrayage, et elle saisit rapidement le volant. Elle gardait une main sur le volant, l'autre sur le levier, les deux bras tendus, et la Plymouth acquit de la vitesse. Elle s'aida du genou pour passer la seconde, et entortilla sa cheville autour de la barre pour passer en troisième. Mon ami ouvrit la boîte à gants, trouva un paquet de cigares à six cents, ne parut pas surpris, et en alluma un.

« Je vous ai bien vu sortir de chez Mr. Bayer, n'est-ce pas ? » lui demanda-t-elle. « Le pistolet a disparu de sa vitrine. Je ne pense pas que vous soyez au courant ? »

— « Heu, » dit-il.

— « Tout le monde en ville était intrigué. Passant simplement par ici, comme vous faisiez, je ne pense pas que vous le saviez ? »

— « Non, je ne savais pas, mademoiselle. »

— « A présent il a disparu, et la boutique est fermée. Quand vous y étiez, je ne pense pas que vous ayez vu à qui il l'a donné ? »

— « Hmm. »

— « Ce pistolet avait un drôle d'aspect, » dit-elle, se mordillant la lèvre. « Personne n'a su dire à quoi il pouvait servir. »

— « Pas commode, en effet. Vous utilisez souvent cette auto, mademoiselle ? »

— « Ch... chaque jour. »

— « Pour aller au travail et en revenir ? »

— « Ououi. »

— « Et vous partez toujours de ce restaurant à midi ? »

— « Oui... heu... oui. »

— « Ça devient de plus en plus difficile, hein, mademoiselle ? »

Elle eut un sanglot et éclata :

— « Je... je n'y peux rien. Personne n'aurait pensé que ce serait *moi* qui devrais vous ramasser... il y a des hommes en ville... m-mais on n'avait pas le temps... oh ! tout marche de travers ! »

— « Allons, allons, » dit-il en lui tapotant l'épaule. « En tout cas, merci pour les cigares. »

Elle frotta ses yeux et tira sur sa jupe.

Mon ami sortit le pistolet de sa ceinture et le tripota comme s'il essayait d'en deviner l'usage. Il s'arrêta quand il vit qu'elle ne pouvait en détacher les yeux. Je soupirai. Elle conduisait déjà suffisamment mal.

— « Vous ne descendez pas ? » dit-elle enfin.

— « Non, » dit-il ; il s'adossa et ferma les yeux. Il plaça son coude sur l'appui et la main derrière son oreille.

Nous roulâmes un bon moment. Elle n'arrêtait pas de le regarder du coin de l'œil, de retenir sa respiration comme pour dire quelque chose, de ralentir, et d'accélérer. Arrivant près d'un chemin de terre, qui menait à une maison de pierre, elle faillit ne pas y entrer. Mais au dernier moment elle cessa d'hésiter, tourna le volant péniblement, et nous fit grimper la côte.

Mon ami restait très calme. J'espérais qu'il en savait plus que moi sur ce qui nous attendait. Je ne savais rien, et j'étais inquiet. Jusqu'à présent il avait été malin, laissant parler les gens, ne leur donnant rien en retour. Mais ce genre d'attitude ne peut vous mener que jusqu'à un certain point... et vous attirer des ennuis cuisants.

Le chemin était long, tortueux, et fortement incliné. La Plymouth haletait, et le débrayage sentait le brûlé. Nous étions très secoués. Le pistolet s'échappa de la ceinture de mon ami. Quand finalement nous stoppâmes devant la maison, il dut soulever le siège et aller le repêcher dans le logement de la batterie. La fille regardait l'arme comme un oiseau regarde le serpent. Mon ami lui fit un clin d'œil, et fit tourner le pistolet par la garde autour de son index, avant de le cacher à nouveau.

La maison était une vieille ruine sans toit. Les épais murs de pierre semblaient éternels, mais il ne restait pas une brindille de bois : pas de cadres de fenêtres, ni de portes, ni d'huisseries. Il y avait un tas de pierres devant l'entrée et, bien que cela semblât un hasard, on y trouvait toujours de quoi poser le pied pour pénétrer dans la maison. La fille entra d'abord, en mordant toujours sa lèvre, et je suivis derrière mon ami. Il se retourna une fois, me gratifia d'un petit haussement d'épaule et d'un sourire, et je me sentis un peu mieux.

Il restait peu de murs debout à l'intérieur. Un vieux téléphone à manivelle pendait à l'un d'eux, et son fil disparaissait dans les gravats qui remplissaient la cave jusqu'au niveau du living-room. Des meubles trempés de

pluie, moisis, gisaient sur les décombres ; un fauteuil trop rembourré, un canapé, une commode, et quatre chaises de cuisine. Un fourneau rouillé s'adossait à une paroi.

Un homme parlait au téléphone, et un autre préparait du café sur le fourneau. Il y avait deux autres hommes sur le canapé, et un sur chaque chaise. Et il y avait dans le fauteuil un grand type à la poitrine large, aux sourcils épais et noirs, sans un seul cheveu. Ses yeux s'éclairèrent quand il vit mon ami. Il regarda dans ma direction, et m'oublia aussitôt. C'était mon ami qui l'intéressait.

*
* *

— « Alors tu es tombé dans le panneau, » dit-il à mon ami, ignorant la fille rousse. « Tu t'es laissé ramasser par une caissière de restaurant. Oh ! dites, » mima-t-il en tordant sa bouche pâle, « oh ! ce doit être *fascinant* de voir *tous* ces endroits ! Et je connais un endroit *très* gentil qu'on devrait voir en premier... c'est tout près au bord de la ville et *personne* n'y va jamais... Ça s'est passé ainsi, pigeon ? »

— « Non, » dit mon ami.

— « Sam... Sam ! » dit nerveusement la rousse.

— « Ton rôle est terminé, Bébé, » fit Sam. « Boucle-la et va aider Jerry pour le café. C'est l'heure de déjeuner. » Il n'éloigna pas ses yeux de mon ami.

— « Sam... »

Il répéta patiemment :

— « Va - aider - Jerry. »

Elle lui lança un regard pâle, terrifié, et alla précautionneusement parmi les éboulis, vers le fourneau.

— « Et l'indigène ? » demanda un des types derrière moi.

Sam me regarda une nouvelle fois.

— « Qu'avons-nous à faire d'un indigène ? »

Aussi me laissèrent-ils tranquille. Mon ami s'assit sur les talons et regarda Sam. Ce dernier lui dit :

— « On t'a attendu très, très longtemps. Tu le sais ? »

— « Pourquoi ? »

Sam grimaça.

— « Pose pas de questions stupides. N'essaie pas de gagner du temps. Si tu avais pu arriver jusqu'au pistolet, tu aurais pu nous tuer tous. Mais tu n'y es pas parvenu... Donc, maintenant la situation est renversée. Fais face comme nous le ferions tous, au lieu de jouer. »

— « *Sam !* » s'écria la fille rousse près du poêle.

— « Fais-la taire, Jerry, » dit Sam sans se détourner. J'entendis claquer la main de Jerry. Sam se lécha les lèvres. Il dit à mon ami :

« Tu sais combien de temps on est restés dans cette ville, pigeon, à attendre que tu viennes prendre le pistolet de Bayer ? »

Mon ami l'examina.

— « Vous n'êtes pas d'ici. »

Cela fit sauter comme un fusible chez Sam.

— « Qui dit ça ? » rugit-il. « Les indigènes que nous malmenons, et qui font nos quatre volontés ? Qu'ont-*ils* à dire ? Soixante-dix ans chacun, et ils sont morts. Ils sont incapables de penser au-delà de leur temps, en chimpanzés qu'ils sont. Ils ne peuvent pas vivre plus que nous, penser mieux que nous, ou nous tuer. Tout ce qu'ils peuvent faire est de se laisser diriger par *nous,* et ils sont si abrutis qu'ils ne le savent même pas ! Qui, » beugla-t-il, « qui *dit* que notre place n'est pas ici ? Ce territoire est à *nous.* Un de ces jours, nous posséderons toute cette planète ; *qui* pourra nous en empêcher ? »

— « Aussi facilement que ça, hein ? »

— « Espèce de... » (tout son visage se tordit, et il éructa la fin de sa phrase), « flic. »

— « C'est ce que je suis ? »

— « Patrouille Itinérante, » dit Sam. « Justice Galactique. Cela prendrait peut-être cent ans, mais tu viendrais. Nous le savions. *Tous* le savent. Ça les rend cinglés. » Il sourit à mon ami. « Mais nous avons deviné quelle serait ta ronde. Nous savions que Bayer avait une main abîmée. Nous savions qu'un type viendrait chercher le pistolet. Alors maintenant nous te tenons, sans arme, et quand tu seras éliminé, nous aurons cent ans avant l'arrivée du flic suivant... et nous le prendrons *aussi.* Tant que nous saurons où se trouve le pistolet. Même désarmé, tu es encore trop rapide contre une poignée d'hommes. Mais lorsque nous tenons l'un de vous comme ça dans un coin... il est mort. Et tu le sais. Transpire, flic... j'aime voir un flic transpirer. »

Mon ami regarda les murs, et les hommes interposés entre nous et les issues possibles.

— « Le pistolet est en ville, hein ? » fit-il. « Pourquoi ne l'avez-vous pas pris ? »

— « Tu as le cerveau un peu brumeux, non ? Si un autre type qu'un flic touche une arme de flic, ça le tue. »

Une autre voiture arriva par le chemin. Je l'entendais, mais je ne voulais pas quitter Sam des yeux.

Sam regarda l'homme qui avait téléphoné :

— « C'était Charlie ? »

— « Ouais. Il a dit qu'il venait tout de suite. »

Sam dit à mon ami :

— « Charlie est en charge de la ville de l'autre côté de la colline. Nous pensons qu'il a le droit de voir mourir un flic. »

J'entendis l'homme grimper le tas de pierres au-dehors, puis il entra. C'était un type noueux, aux cheveux flottants, aux lèvres épaisses, vêtu d'une salopette. Quand il vit mon ami, sa bouche s'arrondit en O, et ses yeux s'écarquillèrent.

— « Ça alors ! » dit-il. « Ce gars-là a travaillé à ma ferme. Du travail ordinaire, tu sais. C'est pour ma façade. Une poutre lui est tombée dessus en construisant une grange, et ça l'a asssommé. Je l'ai envoyé à l'hôpital, et il a disparu. Ben ça alors. »

— « Sans blague, » fit Sam, l'air intrigué. « Quel nom t'a-t-il donné ? »

— « Bayer. »

Et en même temps la fille hurla :

— « Sam, il *a* le pistolet ! »

Et en même temps tous les hommes avaient sorti une serpe ou une hachette et s'avançaient sur mon ami.

*
* *

Cela aurait bien marché, sauf que mon ami s'élança le premier sur les hommes le long des murs. Il était sur pied avant même que Charlie ait commencé à dire « Bayer ». Lorsque Charlie eut dit la deuxième syllabe, mon ami avait empilé les serpes et les hachettes entre Sam et lui. Quand la fille cria au sujet du pistolet, il avait déjà jeté l'arme. Mon ami était un rapide, en vérité. Sam baissa les yeux, et le pistolet reposait sur ses genoux.

Les hommes placés devant les parois regardaient leurs mains ensanglantées. Sam regardait le pistolet. Charlie commença à marmotter des prières. Et la fille avec le gars Jerry, les vêtements trempés de café brûlant, ne bougèrent pas.

— « Tu vois, fiston... » (mon ami se tourna vers moi), « j'étais supposé leur tirer dessus. Et pendant que j'appuyais comme un forcené sur la détente, ils se seraient approchés tous ensemble et auraient tous frappé à la fois. Ils pensaient m'en filer quelques bons coups avant que je ne lâche l'arme, vu que c'est un faux pistolet. »

Il regarda Sam.

« Ça aurait pu réussir. Ils auraient pu m'enlever un bras ou une jambe... me ralentir assez pour pouvoir me couper la tête. » Il hocha la tête : « Ouais. Ça aurait pu marcher. Et tout le reste était aussi bien préparé. *Et...* la jeune dame est une bonne comédienne. »

— « Elle a gagné le prix des Cinq Soleils il y a deux ans, » dit Sam d'une voix lente. Il jeta le pistolet sur le tas de lames. « Je choisis mes collaborateurs très soigneusement. Tu reconnais que mon plan était bon. »

— « Pas mal conçu, Sam, » fit mon ami. « Mais tu as passé trop de temps à m'expliquer ce que je suis. Tu m'as appris que j'étais un flic ; tu m'as tout dit au sujet du pistolet. Pour quelle raison ? J'étais censé savoir tout ça, non ? »

— « Comment ? Avec ton amnésie... »

— « Ouais, » dit mon ami, « mais *toi,* tu étais censé l'ignorer, souviens-toi. » Mon ami soupira. « Tu as dû passer bien du temps à imaginer comment on peut tuer un flic. Comment le ralentir... Comment le faire arrêter pour réfléchir alors qu'il devrait agir — et comment le faire agir dans un *mauvais* sens quand il se décide. Tu as dû chercher longtemps pour trouver à quoi je réagirais, n'ayant aucun souvenir à mon propre sujet — ne sachant ni d'où je venais ni où j'allais. Mais tu n'as pas passé tout ce temps ici... d'où êtes-vous, tous — de la ville de l'autre côté de la colline ? »

— « On a failli t'avoir, là-bas. »

Mon ami palpa son crâne.

— « Ouais. Vous auriez pu. Mais je suis rapide. »

— « Tu as filé. Mais on a tout de même failli t'avoir. Et... ici aussi. »

— « Failli, » dit calmement mon ami. « Oui. Ce n'était pas mal fait, je le reconnais. C'était bien pensé, Sam — particulièrement l'épisode Bayer. » Il regarda Sam avec une réelle amitié. « Tu y as pensé, » dit-il doucement. « Tu as compris. Tu m'as fait le *coup Bayer* pour que tout d'un coup je pense que peut-être *j'ai* un père, et cela devait m'arrêter un instant. Mais c'était trop évident. Et parce que tu as fait ça, maintenant je suis *sûr* de n'en avoir jamais eu. » Pendant un instant, le visage de mon ami eut l'air égaré.

Puis il alla à l'auto de Charlie et ramena Mr. Bayer. La main de Mr. Bayer était en parfaite condition à présent. L'un des gars de Sam avait eu le temps de faire un pas vers les couperets ; il recula.

— « Que vas-tu faire maintenant ? » demanda Sam.

Mon ami les regarda tous à la ronde.

— « Vous tuer, » dit-il, et je vis l'expression de sa figure. *Cela* les atteignit tous, et un par un ils s'écroulèrent, les mains sur les yeux.



Quand ce fut terminé, Sam et les autres se remirent lentement debout. Ils tremblaient. Sam dit : « Merci, » en se frottant et en secouant la tête. « Je ne comprends pas ce qui nous avait pris. »

La fille rousse hocha la tête.

— « Cela — cela semble se faire tout naturellement. On commence par penser que ces gens sont inoffensifs... et qu'il serait facile de... de se lier avec eux. Puis on décide que ça ne fera aucun mal de venir ici en excursion... rien que pour voir. Alors on essaie, une fois — on persuade l'un d'eux de faire quelque chose pour nous... et puis — *et puis...* » Elle se mit à pleurer. « Mais comment ai-je *pu ?* »

— « Je n'en sais rien, mademoiselle, » dit mon ami. « Rentrez. Il doit y avoir une famille, quelqu'un, pour s'occuper de vous, à qui vous manquez ? »

— « Il y en a, » dit Mr. Bayer. « Nous rentrons. »

— « As-tu un moyen de retourner à l'endroit d'où nous venons tous ? » demanda mon ami à Sam.

Sam fit oui de la tête. Il regarda mon ami avec curiosité.

— « Tu ne te rappelles toujours pas, hein ? Tu ne connais pas le Voyage Sidéral ou le Conseil Galactique et tout ça... »

Mon ami secoua la tête.

— « Non. Mais cela n'a aucune importance. Regarde ce qui est arrivé *ici*. De toute façon, je continue à faire mon boulot. Je n'ai pas à savoir pourquoi c'est ainsi. C'est dans mon sang. »

— « Je leur dirai que tu es blessé. »

Mon ami sourit légèrement.

— « Ils se contenteront de le noter. Je suis vivant, donc je leur sers à

quelque chose, c'est tout ce qu'ils veulent ». Il marcha vers la porte. « Viens, fiston, » dit-il.

Il s'arrêta et leva la main vers les autres. « Eh bien, adieu — bonne chance. »

— « Merci encore, inspecteur. Adieu. »

*
* *

Nous descendîmes à pied jusqu'à la grand-route.

— « Ecoute, » dis-je au bout d'un moment, « je n'en parlerai à personne. Tu le sais. Mais si ça ne te fait rien, je ne te suivrai pas après le prochain carrefour. J'irai simplement dans une autre direction. »

Il hocha la tête, et il était redevenu ce qu'il était auparavant : rien de remarquable... fatigué, tanné, marchant sans trêve.

— « Aucune importance, fiston. Fais ce que tu veux. Dis aux gens tout ce que tu veux. Peu importe ce que font les gens. Certaines choses se font quand même, quoi qu'on fasse pour les éviter ou les empêcher. »

Il posa la main sur mon épaule.

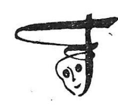
» Ce sera peut-être *moi* qui bifurquerai à la prochaine ville. Je suivrai mon chemin. Ils sauront à quel nouvel endroit je dois me rendre. Souviens-toi seulement de ceci : où que tu ailles, je suis avec toi — ou quelqu'un comme *moi* est avec toi. *Il y a* de la justice en ce monde, et de la justice partout ailleurs. »

Sa voix s'adoucit.

« Seulement... Sam était le seul. Le seul qui ait pensé à ce que devait être ma vie. Même avec ce trou dans mon crâne. J'ai un cerveau. Un bon cerveau. Je réfléchis à ces choses, j'ajoute deux et deux, et je sais ce que je suis. Je sais que mon rôle... c'est d'aller de ville en ville, d'une route à une autre. Ne venant de nulle part et n'allant nulle part. Pas de gens, pas de famille, pas de passé.

» J'aime bien Sam. A part lui peut-être, personne ne réalise. Ni toi. Ni cette fille. Ni même les créatures intelligentes, *bonnes,* qui te protègent et qui m'ont fabriqué. »

(Traduit par P.-J. Izabelle.)



Ecrit dans le ciel

(*Written in the stars*)

par ROBERT F. YOUNG

Robert Young, qui excelle dans le genre épique ou poétique (1), *s'exerce aujourd'hui dans une veine humoristique. Son idée de l'énorme malentendu entre les humains et une puissante race interstellaire est tout à fait savoureuse.*



LE brusque départ des Stellaritains avait plongé tout le monde, y compris le Président des Etats-Unis lui-même, dans un abîme de stupeur. La minute d'avant ils se trouvaient encore sur la pelouse de la Maison-Blanche où, tout en contemplant le lever des étoiles dans le ciel, ils devisaient affablement avec le professeur Gromley par le truchement de leur traductrice portative ; l'instant d'après, et sans le moindre motif apparent, ils avaient replié leurs tentes arachnéennes dans le meilleur style d'une tribu de Bédouins insultés pour regagner à la queue leu leu, raides de dignité outragée, l'entrée miroitante de leur transféreur. Que leur décision fût sans appel, rien n'apparut plus évident dès qu'ils eurent largué les amarres du transféreur, laissant derrière eux comme seuls vestiges de la première expédition transgalactique qui ait jamais campé sur les pelouses de la Maison-Blanche, un piétinement de traces insolites dans la neige, un piquet de tente oublié, et une expression navrée répandue sur les traits du professeur Gromley.

On comprendra aisément que pour sa part, le Président des Etats-Unis mêlât le désappointement à la stupeur. Tout bien considéré, et à supposer que les Stellaritains fussent demeurés sur Terre pour y prodiguer toutes les merveilles de technologie qu'ils se flattaient de connaître, l'honneur qui en eût rejailli sur lui, président, n'aurait pas été de ceux dont se gaussent les générations à venir. Sans compter que pour sa prochaine campagne électorale, l'affaire eût été d'ores et déjà dans le sac ! Cette année 1973, la première de son premier mandat présidentiel, se fût imposée aux manuels d'histoire des temps futurs avec la même importance que les dates immortelles de 1492, de 1620 et de 1945.

Mais enfin les Stellaritains étaient partis, et il ne restait plus au Président, dans l'immédiat, qu'à prévoir le contre-interrogatoire du professeur Gromley. Il était assis à sa grande table de travail austère, visage austère,

(1) Voir « *Fiction* » n° 44 : « *Poète, prends ton luth* » ; n° 64 : « *La déesse de granit* » ; n° 73 : « *L'ascension de l'arbre* » ; n° 79 : « *Une brise de septembre* ».

attendant impatiemment qu'on introduisît le savant dans son bureau. Jamais président n'avait eu plus urgent besoin d'un responsable — et jamais responsable ne s'était trouvé à meilleure portée de main présidentielle.

Lorsqu'il pénétra d'un pas circonspect dans le bureau, le professeur arrêta sur le magistrat suprême des Etats-Unis un regard de hibou cerclé d'écaille noire : « Vous m'avez fait demander, Monsieur le Président ? »

— « Certainement, que je vous ai fait demander ! » répondit le Président en articulant soigneusement chacun de ses mots. « Connaîtriez-vous quelqu'un de plus indiqué que vous à convoquer dans une telle conjoncture ? »

— « Je crains que non, Monsieur le Président. »

— « En ce cas, et sans plus de digressions, je vous suggère de me répéter les propos que vous avez dû tenir tout à l'heure sur la pelouse, et qui ont offensé nos hôtes au point de les obliger à retourner d'où ils étaient venus. »

— « Je crois qu'il était question de Delta 23, Monsieur le Président, » précisa le professeur. « Delta 23 du Sagittaire. Mais si nos hôtes sont repartis, ce ne fut aucunement à cause de mes propos. »

— « Eh bien ! » Le ton du Président était chargé d'acidité. « Voilà une réponse pour le moins remarquable ! Nous vous désignons comme notre représentant officiel auprès des Stellaritains en raison de votre autorité d'anthropologue éminent ; nous vous les mettons pour ainsi dire entre les bras, espérant que les références que vous vous êtes acquises feront de vous le dernier homme à risquer de piétiner leurs plates-bandes culturelles ; en d'autres termes, et au cours des douze heures qu'ils ont passées sur Terre, vous avez été le seul humain — le seul ! — à leur adresser directement la parole. Et vous voici maintenant devant moi à prétendre que s'ils sont repartis, ce n'est nullement à cause de ce que vous avez pu leur dire ? Quel serait donc, selon vous, le motif de ce départ précipité ? »

Derrière ses grosses lunettes à monture noire que la lampe du bureau présidentiel faisait briller, le professeur Gromley ressemblait plus que jamais à un hibou, et à un hibou extrêmement embarrassé. « Monsieur le Président, » hasarda-t-il enfin, « connaissez-vous bien, de vue, la constellation d'Orion ? »

— « Très certainement. Il me semble toutefois que nous parlions à l'instant de Delta 23 (du Sagittaire) ? »

— « Bien sûr... » reconnut le professeur d'un ton malheureux. « Mais vous comprenez, Monsieur le Président, vu de Delta 23 (du Sagittaire) Orion n'est plus du tout Orion — je veux dire que les positions apparentes des étoiles qui forment cette constellation diffèrent alors complètement de celles sous lesquelles nous les voyons de notre planète. »

— « Très intéressant, » répondit sèchement le Président. « Passionnant du point de vue astronomique. Et je présume que tout cela présente un certain rapport, si infime soit-il, avec notre actuel sujet de conversation ? A savoir, pour le cas où vous l'auriez oublié, la raison déterminante du départ subit des Stellaritains. »

— « Ce que j'essaie de mettre en évidence, » reprit le professeur non sans un certain acharnement, « ce sont les circonstances malheureuses qui ont fait que les Stellaritains, n'ayant jamais encore visité la Terre, ne pouvaient logiquement prévoir le dessin des constellations tel qu'il leur est apparu cette nuit dans notre ciel, alors que nous nous entretenions sur la pelouse. La chose leur eût-elle été possible, ils n'auraient pas pris contact avec nous par-dessus trois milliards de kilomètres. »

— « Je vous écoute. »

Les épaules du savant se redressèrent légèrement face au bureau présidentiel et les explications qui suivirent se teintèrent d'un certain didactisme :

— « Avant de vous démontrer la cause exacte de leur brusque départ, Monsieur le Président, j'aimerais pouvoir vous pénétrer de certains faits qui viennent corroborer ma théorie, et que j'ai pu apprendre à leur sujet durant les quelques heures où je me suis trouvé en contact avec eux.

» En premier lieu, alors qu'ils sont très certainement évolués pour tout ce qui touche aux questions de technologie, ils ne le sont pas le moins du monde dans les autres domaines.

» Secundo, leur morale actuelle ressemble de très près à notre propre éthique ; de plus, elle s'est trouvée fortement influencée par certains éléments comparables aux dogmes judéo-chrétiens qui ont modelé notre attitude d'Occidentaux à l'égard des questions sexuelles : en d'autres termes, les Stellaritains sont à la fois attirés et rebutés par toute allusion faite à l'acte de reproduction.

» Tertio, leur langage est symbolique ; il remonte à leurs lointains ancêtres, et ils l'ont simplifié à ce point que même moi, qui ne suis pas spécialiste des questions linguistiques, j'ai réussi à en saisir les principes essentiels au cours des quelques heures de conversation que j'eus avec eux.

» Quarto, le groupe qui nous a rendu visite se composait de missionnaires...

» Et maintenant, Monsieur le Président, si vous voulez bien avoir la bonté de faire apporter ici même un tableau noir, je vous y montrerai pourquoi nos bienfaiteurs putatifs sont si soudainement repartis. »

Il vint aux lèvres du Président de rappeler que son bureau n'était pas un amphi d'université, et qu'il ne fallait pas que le professeur Gromley le prît, lui, Président des Etats-Unis, pour un potache quelque peu demeuré. Mais un parfum de grande dignité émanait soudain des épaules voûtées du savant. Une dignité de hibou, certes, mais une dignité tout de même.

Le Président soupira...

Une fois le tableau mis en place, le professeur prit devant lui une attitude doctorale et se munit d'un bâton de craie :

— « Le seul caractère particulier de leur linguistique se rapportant au problème qui nous occupe, » dit-il, « est la manière dont les Stellaritains forment leurs verbes. Ils procèdent par combinaison de deux substantifs. J'aurai recours aux astériques pour figurer leurs symboles, et vous verrez bientôt pourquoi. En réalité, les Stellaritains emploient un très grand

nombre de variantes d'une grande subtilité — mais dans notre contexte, le symbole d'ensemble qui en résulte resterait le même. »

Il leva son bâton de craie qui vint effleurer le tableau : « Voici

*
*

le symbole qui en stellaritain signifie « jeune pousse », et voici d'autre part

*
*
*

le symbole qui sert à désigner « l'arbre ». Maintenant, si nous combinons ces deux symboles — comme ceci :

*
*
*
*
*

nous obtenons le verbe « croître ». Suis-je suffisamment clair, Monsieur le Président ? »

— « Je vous suis toujours, » répondit le président.

— « Prenons un autre exemple : voici

*

le symbole signifiant « oiseau », et voici maintenant

 *
* *
 *

le substantif « air ». Combinons-les comme précédemment : nous obtenons un nouveau symbole

 *
* * *
 *

qui est le verbe « voler »... »

Le professeur Gromley toussota, puis : « Nous arrivons à présent à la combinaison symbolique particulière qui a motivé le départ de nos visiteurs, » reprit-il. « Ceci

* *
 *
*

est le symbole qui désigne « l'homme » et ce groupe d'astérisques

*   *   *

*   *

désigne « la femme ». Si nous les unissons par combinaison symbolique, nous obtenons le verbe...

*   *   *

* * *

*

*

*   *

... Comprenez-vous maintenant, Monsieur le Président, pourquoi les Stellaritains sont repartis ? »

Mais il était clair, devant le silence qui suivit et l'expression de parfait ahurissement répandue sur les traits du Président que la démonstration par astérisques n'avait trouvé aucun écho dans la matière grise présidentielle. Et le professeur Gromley s'essuya un front humide de sueur.

« J'aurai recours à une analogie, » insista-t-il. « Supposons un instant que nous nous transférions, nous, sur Delta 23 (du Sagittaire). Supposons que nous prenions langue avec les autochtones de cette planète, et que nous leur promettions la lune et les étoiles en prémices à notre prosélytisme. Supposons maintenant que le soir même de notre arrivée, et contemplant le ciel des Stellaritains, nous voyions s'y allumer un gigantesque mot de cinq lettres. Quelle serait à votre avis notre réaction ? »

— « Bonté du Ciel ! » Le visage du Président avait pris soudain la couleur du buvard rouge étalé sur son bureau. « Mais n'y aurait-il pas moyen de nous expliquer... de leur faire parvenir des excuses officielles ?... Enfin, de faire quelque chose ? »

Le professeur Gromley secoua la tête : « Hélas ! En admettant même que nous puissions reprendre contact avec les Stellaritains, il n'y aurait qu'une façon de les voir revenir parmi nous : supprimer la source de l'outrage fait à leurs mœurs... Or, nous pouvons peut-être effacer certains mots des W.-C. publics, Monsieur le Président, mais il nous serait impossible de faire disparaître celui qui est écrit dans le ciel ! »

(*Traduit par René Lathiere.*)

Epitaphe

(*Like young*)

par THEODORE STURGEON

L'homme est-il l'être le plus intelligent de la planète ? On pourrait en être moins sûr depuis que la psychologie animale nous a révélé l'extraordinaire intelligence de la pieuvre et le puissant cerveau des marsouins. Notre confrère « Science et Vie » *publiait récemment des remarquables études concernant les travaux du Dr. Lilly sur les marsouins. La nature nous prépare peut-être déjà notre successeur. Quel peut être celui-ci ? C'est ce que Theodore Sturgeon nous apprend dans cette édifiante (et superbement ironique) nouvelle* (1).



ME voilà assis au clair de lune, ayant reçu pour tâche de composer une ode. Mais je n'en ferai rien. Au lieu d'écrire le poème prévu, je vais raconter ce qui s'est passé. Des odes, je n'en écrirai jamais plus. Je suis revenu au stade primitif. Je suis un sauvage grimaçant. Et l'on ne voudra pas me croire et l'on se moquera de moi — ou bien l'on me croira et alors, par le ciel ! je crois que c'est moi qui rirai. Rire, oui, je pense que j'en serai capable.

Ou pleurer. Cela aussi, c'est possible.

Je sais : je vais tout raconter, tout retracer depuis le début, comme s'il existait encore sur terre un être qui n'eût pas été mêlé à notre aventure. Pour voir. Juste pour savoir si un simple récit peut suffire à exprimer toute l'énormité de la chose.

*
* *

Les Immunisés, tel est notre nom. Mais ce terme est impropre. Nous avons tous été frappés. Ce qu'il y a, c'est que pour notre part, nous n'en sommes pas morts : la Race Humaine a disparu, nous pas. Pas encore.

La Race Humaine a péri — non l'Humanité. Ce sont de ces choses qui, je pense, se prêtent à définition. A l'époque où nous avons tout rassemblé, nous restions six cent quatre, six cent quatre survivants d'une espèce qui s'était chiffrée par milliards. Nous nous retrouvions en pleine possession de nos moyens, tant physiques que spirituels — et pour la

---

(1) Nouvelles du même auteur dans « *Fiction* » : « *La merveilleuse aventure du bébé hurkle* » (n° 7) ; « *La peur est une affaire* » (n° 41) ; « *Et voici les nouvelles* » (n° 44) ; « *Un rien d'étrange* » (n° 56) ; « *L'homme qui a perdu la mer* » (n° 74) ; « *Douce-Agile ou La Licorne* » (n° 76) ; « *Le singe vert* » (n° 78).

plupart, nous étions jeunes. Nous pouvions vivre, apprendre, aimer. Mais non procréer. Voilà pour le sort de la Race.

Tous, nous nous étions consacrés à une seule idée, qui était que l'Humanité ne devait pas périr. Humanité dans le sens de pensée humaine, avec tout ce que cela signifie d'élan, de générosité — de noblesse, si l'on veut : tel était le patrimoine à la sauvegarde duquel nous nous étions voués. En profiter nous-mêmes ? Il était trop tard. Nous venions tout juste de comprendre en quoi il consistait lorsque se déclara la nouvelle forme d'encéphalite. Peut-être fut-ce *grâce* à elle que nous avons pu comprendre ? En tout cas, les faits sont là : nous vîmes où était l'héritage, et que nous devions le transmettre, sans quoi la tragédie risquait de tourner au grotesque.

Notre décision fut prise : nous allions offrir le patrimoine humain aux loutres.

Comme beaucoup de vérités élémentaires, le fait que la loutre fût appelée à succéder à l'homme avait été à la fois évident et insoupçonné. Nous demeurions obnubilés par cette notion acquise, selon laquelle d'autres animaux — tels le chien, le grand singe anthropomorphe et (se souvient-on à quel point c'était passionnant ?) le marsouin rêveur — possédaient tous une intelligence semblable à la nôtre, sinon en qualité, du moins en nature. Il était possible de penser comme un marsouin, ou comme un chien. Quelle satisfaction pour l'orgueil de l'homme de poser en principe que la Race à venir aurait la même forme d'intelligence ! Mais, une fois que nous fûmes prêts à abandonner cette notion outrecuidante, tout concourut à désigner la loutre. Animal industrieux connaissant l'usage de l'outil, beaucoup plus précoce dans son évolution que nous ne l'avions été, et doué d'un sens plus durable de l'humour, la loutre s'annonçait logiquement comme notre successeur.

Nous désespérâmes de nous-mêmes. Ici, je tiens à ce que tout soit bien clair. Notre affliction fut profonde, certes, et amère. Mais il doit être bien entendu que nous traversâmes victorieusement cette période de marasme, comme il sied à notre maturité. Ce fut long et, en ce qui nous concerne, sans aucun profit — mais enfin nous en sommes sortis, l'esprit mûri. On voit donc ce que nous étions, en dépit de notre jeunesse physique : nous étions les Grands Anciens de la terre, et attachions à ce terme une véritable dignité. De même, pris ensemble ou séparément, nous disposions d'une vigueur physique et d'une puissance dépassant toute imagination : nous restions si peu nombreux, nous avions un tel entraînement, des ressources telles, qu'il eût suffi à un seul de notre groupe de remuer le petit doigt pour ébranler une montagne.

L'essentiel, pourtant, demeurait ce sens de la mission et de la dignité de l'homme, cette notion que nous avions conservée malgré la terreur, malgré le spectre de la mort : la plus noble mission, la plus authentique dignité que la Race Humaine eût jamais connues. Orgueilleux, nous l'étions, certes, mais le mot « orgueil » est bien vain, bien mesquin pour désigner un tel sentiment. Nous nous aimions avec humilité, et c'était cet amour de l'être pour son espèce que nous nous consacrions, par-dessus

tout, à conserver vivace. Les loutres atteindraient probablement le stade de la civilisation. Avec ou sans nous. Mais cette *dignité* suprême... ah! cela, il n'y avait que nous qui pouvions la leur enseigner. Seul, un Homme pouvait atteindre cette hauteur de pensée. La mort nous avait donné cette sublime connaissance. La vie — celle de l'Espèce nouvelle — nous avait dicté notre mission. Et voici que les loutres allaient acquérir cette notion de leur vivant.

Et que de travail, que d'efforts pour triompher ! Car nous étions trop en avance, et les loutres beaucoup trop primitives, pour qu'il nous fût possible de rien leur inculquer durant le temps qui nous restait à partager la terre avec elles. Il nous fallait tabler sur des millénaires, sur l'époque où nous serions depuis longtemps redevenus poussière, avant que nos successeurs commencent seulement à entrevoir le langage articulé. Il n'entrait pas dans nos intentions de brusquer leur préhistoire. Elles demeureraient d'abord ce qu'elles étaient — robustes, pouvant s'adapter, omniprésentes. Elles se contenteraient de musarder au gré des vagues, le ventre en l'air, de briser les coquillages en les appuyant contre leur poitrine et en les frappant à coups de galets : et le jour viendrait où, d'elles-mêmes, elles s'apercevraient que ce n'était pas suffisant. Ce serait d'elles que viendrait la première étincelle de leur intelligence.

Mais nous avions décidé qu'une fois allumée, cette flamme ne s'éteindrait ni ne s'affaiblirait plus jamais. Les loutres ignoreraient toute période d'obscurantisme. Il nous fallait réduire le savoir de base à ses principes essentiels, condenser ces principes sous la forme la plus compréhensible et les échelonner comme autant de bornes milliaires (chacune étant un témoignage et une promesse) tout au long de leur longue route vers la civilisation.

En vue de réaliser ces jalons, nous choisîmes un métal nouveau, composé de chrome et de vanadium : le bichrovane (quand je pense aux villes cyclopéennes que nous aurions pu bâtir !). Convenablement traité, le bichrovane pouvait être moulé en tiges, barres ou plaques. Une fois irradié, il devenait pratiquement indéformable. Il ne s'agissait pas d'une structure moléculaire, ni même d'un réseau d'atomes. La meilleure définition à lui appliquer serait encore une matrice de noyaux atomiques. Une plaque de dix mètres prenant seulement appui par ses quatre coins, pouvait subir une pression de plusieurs tonnes en son centre sans accuser d'autre fléchissement qu'un nombre négligeable de microns. Une tige longue de trente mètres, épaisse de 0,6 cm et tenue d'un seul bout à l'horizontale, ne montrait pas la moindre amorce de courbure. Sous forme de pointe sèche, le bichrovane rayait le diamant aussi facilement que de la cire. D'autres plaques furent soumises à l'épreuve de la chaleur : qu'elles fussent refroidies aux environs du zéro absolu ou portées à une température de vingt millions de degrés, on n'obtenait qu'une très légère amélioration de leur fini. Et quel fini ! Imaginez un vermeil, avec une touche de fleur de pêcher...

Ce fut donc dans le bichrovane que nous gravâmes la sagesse des hommes. Tâche gigantesque, mais la seule qui nous restât. Il nous fallut

d'abord compiler tout le savoir nécessaire, puis le distiller encore et encore, en extraire la quintessence pour aboutir finalement à des formules telles, que ceux de la Nouvelle Race (dont nous ne pouvions que supposer, et de façon très vague, les paramètres de l'intelligence) fussent en mesure, les temps venus, de reprendre ce savoir et de l'utiliser. Une fois maîtres du feu, il leur faudrait les secrets de la terre cuite. Une fois engagés dans l'art des métaux, il leur faudrait le principe des alliages, du travail à chaud. Parvenus à un certain degré de maîtrise dans ce domaine, il leur faudrait connaître la force de la vapeur. Et ainsi de suite. Mais, dans la mesure du possible, chaque chose en son temps.

Enfouir les plaques de bichrovane dans des marnières ou dans des couches d'argile n'offrit aucune difficulté, mais il ne fut pas si facile de les cacher au sein de filons métallifères susceptibles d'être atteints, car nous devions descendre assez profondément pour être sûrs que leur découverte ne serait pas due au simple hasard. Nous donnions le langage et la notion de nombres. Quant aux secrets fondamentaux — ceux dont découlaient la morale et les progrès de l'intelligence comme de la technique — il importait de les enfouir plutôt trois fois qu'une : il fallait qu'ils se présentent ultérieurement comme autant de révélations successives, chacune laissant pressentir la suivante. Nous devions mettre tous nos moyens en œuvre pour acquérir la certitude que la Nouvelle Race ne les exhumerait pas trop tôt — mais aussi qu'elle ne risquait pas de ne jamais découvrir des plaques trop bien cachées.

C'est ainsi que les quatre équations d'Einstein, groupées avec celles de Heisenberg concernant les quanta, furent enfouies à la profondeur la plus inaccessible de toutes, au sein même de la terre, sous trois mille mètres d'océan — au tréfonds de ce grand puits de sondage où l'homme du XXe siècle avait atteint son sommet de technicien et de chercheur d'arcanes. Inutile d'entrer dans les détails de cette ultime réalisation. Je dirai simplement que, malgré les moyens gigantesques et les techniques dont nous disposions, nous eûmes bien davantage de peine à atteindre le fond du grand puits que n'en avaient eu nos ancêtres à le forer.

L'enfouissement de ce dernier jalon, de cette plaque décisive, marquait (semblait-il à l'époque) l'apogée de nos réalisations — et lorsque je me remémore ces jours d'autrefois, c'est avec un mélange d'émotion et de tristesse. Ce fut une période de fierté méditative. Nous travaillions toujours, naturellement, mais notre tâche était accomplie. Dans un certain sens, nous avions survécu à notre propre mort. Nous existions dans un moment déphasé, ni vie future ni immortalité ; nous étions à la postface d'un grand épanouissement, et au prologue d'un autre. L'espèce humaine, sa mort même — tout cela était derrière nous. Les loutres, elles, n'avaient même pas encore commencé la longue route ; des millénaires et des millénaires allaient s'écouler avant leur naissance en tant que Successeurs de l'Homme. Ainsi, à l'époque, allions-nous fièrement de par la terre silencieuse, humblement conscients de notre vraie raison d'être, de notre vraie noblesse. Nous avions transmis le flambeau.

Et puis...

Et puis il y eut l'équation suprême. Celle de DeWald. Jamais DeWald n'avait interrompu ses recherches. Il travaillait déjà à l'époque où nous n'avions encore formé aucun projet — avant même que la nouvelle encéphalite eût fauché son premier milliard de victimes. La matière lui était fournie par les remarquables résultats que Heisenberg avait jadis obtenus, et il visait à réaliser une seule expression algébrique qui, non seulement clarifierait les quatre équations d'Einstein, mais donnerait encore, des formules de Heisenberg, une récapitulation aussi lapidaire que le fameux $e = mc2$.

Il va sans dire que nous eûmes force discussions, toutes passionnées, mais dans les formes (nous avions le temps de nous attacher à la forme, et d'ailleurs nous nous y complaisions beaucoup). Et chacun d'entre nous comprit ce qu'il restait à faire. Nous le sûmes en raison de la suprême *justesse* d'une telle découverte venant à pareille heure. D'aucuns parlèrent de justice poétique, d'autres prononcèrent le nom de Dieu ; quant à moi — n'étant pas homme de science — j'y vis un effet de l'Art. Que notre espèce dût disparaître sans éclat, qu'elle dût être jugée futile ou que nous dussions laisser notre œuvre inachevée — cela était contraire à la Beauté. Mais la synthèse de DeWald survenant à ce moment précis, voilà qui était le summum de l'Art. On pouvait presque dire qu'elle démontrait tout, qu'elle considérait objectivement notre dernier chapitre... oui, même cette fin tragique de l'espèce humaine. Dans mille millénaires, vue à travers l'optique d'une autre espèce, ce serait l'histoire la plus prodigieuse qui eût été jamais racontée...

Ce fut donc d'un cœur joyeux que nous entreprîmes cette tâche gigantesque : arracher aux entrailles de la terre les plaques désormais périmées. En même temps nous préparâmes la nouvelle plaque — car, naturellement, il n'était pas possible de rectifier celle des formules d'Einstein et de Heisenberg, ni de l'ajouter à la nouvelle. Quelle joie... oh ! oui, quelle joie nous ressentions, alors, de nous remettre au travail !

Enfin tout fut prêt pour le dernier acte. Le jour approcha, jour entre les jours, instant de la mise en terre suprême, instant qui devait être marqué d'un cérémonial extraordinaire, et que nous voulions magnifique. Grogerio en personne avait été chargé de composer un hymne de circonstance, et nul n'était certes plus qualifié que Fluger pour concevoir les plans de l'estrade sur laquelle, durant la cérémonie, la plaque exhumée et la nouvelle — l'ultime — seraient placées côte à côte. Quant à moi, je ne fus aucunement surpris lorsqu'on vint me demander une ode. Pas plus que je n'hésitai une seconde à dire oui : car si l'œuvre d'art procède de l'inspiration, alors j'étais certain de me prodiguer.

Le soir qui devait précéder la cérémonie, je demandai à rester seul face à la splendeur de l'océan. J'avais déjà le premier jet du poème, mais je sentais tout ce que cette veillée nocturne apporterait à la version définitive de l'ode.

Et en vérité, si « un paysage est un état d'âme », celui-ci et l'instant choisi ne pouvaient répondre avec plus d'harmonieuse perfection à l'effort où je m'absorbais. Le crépuscule approchait lorsque les derniers flâneurs

s'en allèrent. Je m'installai commodément en un endroit d'où un seul regard me permettait d'embrasser le ciel et la mer, le rivage argenté et le dais superbe de Fluger érigé sur deux arcs dont l'audace vertigineuse faisait vaciller l'esprit humain. *Justesse...* oui, c'était bien là l'expression même de cette justesse dont j'ai déjà parlé. Que de fois n'a-t-on pas répété que ni l'arc de Fluger ni le bicrovane ne sauraient exister l'un sans l'autre ?

Et le soleil déclinait dans une flambée d'or et de pourpre. Quelle beauté ! Exactement comme nous...

Et à l'est une éclaircie en plein firmament, et l'apparition estompée de la lune... comme une lueur toute neuve destinée à la Terre...

Alors, merveille des merveilles, un bruit d'éclaboussement domina le murmure de la mer : une petite forme sombre glissa à travers les ténèbres lumineuses. Oh ! pensai-je, partagé entre la peur et le ravissement... non, c'est impossible ; et pourtant si... et rien ne pouvait être plus juste... Et puis, déchirant de son croissant le grand voile velouté, la lune me permit de constater que j'avais raison de croire en cette justesse. Car il s'agissait bien d'une loutre de mer — d'un mâle adulte que je voyais à présent ramper maladroitement sur le sable, en direction du dais.

Ce fut juste en face de moi, à trente mètres à peine, que l'animal s'immobilisa soudain ; eussé-je ignoré qu'il se trouvait là, j'aurais pu le prendre pour un monticule de sable. Mais je savais bien où il était, et sous la lune de plus en plus brillante je décelai le petit frémissement sensible de ses moustaches comiques. Je ne me trompai pas non plus sur ce qui accaparait son attention. Je connais les loutres : elles ne regardent jamais rien directement. Ce mâle avait un petit œil pour son océan maternel — et l'autre pour le dais. Quant à moi, qui me trouvais juste en face de lui, je passais inaperçu. Quel tableau ! Quelle perfection dans tout ce qu'il symbolisait...

Il repartit, souple et prompt, se dirigeant toujours vers le dais. Il s'arrêta encore à une ou deux reprises, dans l'attitude familière aux loutres — comme un automate dont un câble moteur se fût relâché.

Et moi je le suivis sans bruit, ivre de ravissement. Car en une telle minute, je sentais qu'il devait en être ainsi : moi seul — moi, qui étais peut-être, sur Terre, le personnage de l'Histoire le plus digne d'apprécier l'incalculable valeur d'un tel tableau — je voulais contempler cet avant-coureur de la Nouvelle Espèce, dans le sanctuaire même de tout ce que l'Humanité avait conçu de plus grand.

Enfin, lorsque j'eus contourné le dais en rampant pour me retrouver derrières les tentures, je le revis. Il se tenait accroupi, immobile entre les deux plaques de bichrovane — celle que l'on venait d'exhumer et l'autre, la neuve, destinée à prendre la place des équations d'Einstein et de Heisenberg.

Une pensée me visita, murmure de l'âme, à peine chuchoté, dans la crainte où j'étais de briser la sérénité de ce tableau : Prierais-tu donc, petit être ?

Soudain, s'arc-boutant sur son arrière train, il appuya ses deux pattes

antérieures contre la première plaque — et à le voir dans cette posture, on eût dit qu'il caressait la dure surface du métal. Et je sentis sourdre en moi le plus étrange des sentiments : sentiment fait de honte, de cette culpabilité que l'on éprouve à la suite d'un impair, d'une *gaffe,* d'une de ces petites entorses à la bienséance, bénignes en elles-mêmes, mais dont le souvenir ne vous en est pas moins extrêmement pénible. Je me voyais à présent comme un intrus, comme un sycophante de la pire sorte, ignorante et grossière. Je voulus fuir cette impression, m'en épargner le remords ultérieur. Je supprimai la seule note discordante dans cette symphonie — moi. Je me fis petit derrière les tentures, je m'esquivai sans bruit en rampant, avec la satisfaction intime de penser que j'étais peut-être le seul parmi les Hommes à faire preuve d'une aussi parfaite sensibilité.

Plutôt que de le déranger dans l'action de grâces probablement inconsciente qu'il adressait si près de moi, je retournai d'où j'étais venu, et je le vis enfin détaler à nouveau vers le chantonnement des vagues. Il avait ramassé quelque débris ou morceau d'épave, et je le vis creuser au bord de l'eau. J'eus à peine le temps de distinguer les deux grosses palourdes qu'il sortit du sable... puis, plus rien. Il avait plongé. Alors je me levai, souhaitant apercevoir encore une fois — une dernière fois — la créature avec laquelle j'avais partagé l'instant le plus merveilleux de ma vie. Et cet espoir (comme il n'était que juste) ne fut pas déçu. Il se laissait allégrement flotter sur le dos, éclairé par un rayon de lune, tenant une palourde serrée contre son poitrail robuste. Il brisa la coquille d'un seul coup précis de son outil improvisé, goba le savoureux fruit de mer, lança à la lune ce dont il n'avait désormais plus besoin et fila entre deux vagues.

Longtemps je suivis des yeux son sillage, le cœur plein de la grâce, de l'habileté du petit coquin... puis je rebroussai chemin vers l'endroit où j'avais attendu l'inspiration. Si j'y étais retourné immédiatement, il ne fait aucun doute que j'aurais produit une ode, l'ode des odes — l'unique... Mais je choisis d'aller une fois encore jusqu'au dais, pour y revivre la minute incomparable.

Je contemplais le sanctuaire de l'essor humain que baignaient les rayons de lune ; je m'enivrais de sa noblesse, de sa valeur, de tout ce que signifiait cet acte de foi en l'élan vital, en cette Vie qui avait été, en cette Vie qui allait continuer — lorsque mes yeux virent... virent la chose dont je mis un temps incommensurable (une minute ? une heure ?) à admettre la réalité...

...Là, devant moi, en marge des immortelles formules d'Einstein, en marge de cet exposé parfait de concision... oui, *gravés dans le bichrovane,* ces mots :

QUELQUEFOIS VRAI, ET ENCORE...

Quant à celles de Heisenberg, elles portaient deux corrections : deux termes biffés, au-dessus desquels je voyais des chiffres griffonnés à la diable, des chiffres qui semblaient avoir été gravés d'un seul trait d'ongle dans l'impénétrable métal...

Mais ce fut en voyant l'autre plaque — la neuve, la plaque de DeWald — que je reçus le coup de masse dont je mis si longtemps à me relever. Car là, sous cet optimum des mathématiques intuitives, sous l'exposé le plus transcendental qu'eût jamais produit l'esprit humain, sous la Synthèse de DeWald, la loutre avait écrit :

QUELLE BLAGUE !



Je n'écris plus d'odes. Quant à vous qui trouverez ces lignes et les deux plaques qui en sont la justification, faites comme bon vous semblera. Choisissez le suicide si cela vous chante. Ou bien éternisez-vous en discussions oiseuses, palabrez à perte de vue, échafaudez les hypothèses les plus folles sur la véritable cause de l'encéphalite qui nous a exterminés. Multipliez les suppositions angoissantes, demandez-vous si la loutre ignorait bien ma présence, si elle n'était pas sans savoir ce que les plaques, ce que la cérémonie symbolisaient pour nous : demandez-vous si elle et ses semblables n'attendent pas avec impatience l'instant où nous, les rares survivants de l'Espèce éteinte, aurons définitivement disparu avec tous nos moyens et toutes nos ressources, à bout de courage, à bout de résistance morale. Ou bien encore, envoyez des plongeurs retrouver l'objet avec lequel la loutre a brisé sa palourde — ils n'auront pas à aller bien loin, c'est tout près d'ici — et convainquez-vous qu'il s'agit bel et bien d'un fragment de bichrovane, d'un angle de la plaque de DeWald, brisé d'un simple coup de patte. Recueillez-le soigneusement, restaurez la plaque, faites-la voir à tout le monde et laissez vos ridicules laboratoires en perdre leur latin. Peut-être l'un d'entre vous finira-t-il par rire aux larmes ? C'est ce que j'ai fait, au point d'en avoir le souffle coupé, incapable de m'arracher à l'énormité de ce simple détail ridicule : à quel point le graphisme de la loutre est *enfantin !...* Allez-y donc, choisissez une de ces attitudes, ou aucune, ou bien trouvez autre chose, quelque chose de votre propre cru, dans cette immense réserve de fierté et de savoir dont vous disposez.

Quant à moi, je suis allégrement revenu au type primitif... Je ne fais plus qu'un avec mon ancêtre de la pierre taillée : je vais à la chasse.

(*Traduit par René Lathière.*)



L'habitant des étoiles

par ALAIN DORÉMIEUX

Un des thèmes d'anticipation les plus intéressants reste celui du premier contact entre un extra-terrestre et un être humain. Alain Dorémieux s'en sert ici comme base d'une peinture psychologique, axée sur la description d'un lien monstrueux. Mais le plus monstrueux des deux protagonistes n'est peut-être pas celui que la science-fiction nous a habitués à considérer comme tel...



A CINQ HEURES du matin, une déflagration sourde réveilla Almine. Elle se dressa dans son lit avec un sursaut, encore engluée de sommeil, et tendit l'oreille. Dehors, l'aube commençait à poindre. Almine se leva et vint se pencher à la fenêtre ouverte. Tout dehors était calme, immobile. Elle se demanda si elle n'avait pas rêvé.

Elle sut une heure plus tard qu'elle n'avait pas rêvé. Elle s'était recouchée, sans pouvoir se rendormir. Des bruits de voix attirèrent son attention. Elle alla de nouveau à la fenêtre et vit dans le jardin son père, en pyjama, en compagnie de plusieurs voisins déjà vêtus. Les hommes échangeaient des propos véhéments qu'elle ne comprenait pas. Puis son père disparut pour revenir un instant plus tard. Il avait enfilé une veste et un pantalon. Tous prirent la direction de la pinède, au bas du jardin, et franchirent la barrière. Chacun d'eux, y compris son père, portait un fusil.

Décidément, il se passait quelque chose d'anormal. Almine alla baigner d'eau froide son visage, puis elle mit un short, un chemisier et des sandales, et quitta la pièce. Sa chambre était au premier étage. Elle descendit au rez-de-chaussée, traversa en courant la villa silencieuse et déboucha sur la terrasse. Le ciel était mauve. La rosée mouilla les chevilles d'Almine lorsqu'elle s'engagea sur la pelouse et elle eut un frisson.

A la sortie du jardin, elle chercha à s'orienter. Des rumeurs, des bribes d'appels flottaient dans l'air. Elle suivit la direction des voix. Peu après, elle arriva sur la dune qui longeait la pinède et là, elle les aperçut : une vingtaine d'hommes assemblés en cercle, et parmi eux, son père. Almine ne sut pas tout d'abord ce qu'ils regardaient. Elle s'avança. Son père la vit.

— « Va-t'en, » cria-t-il. « Ne reste pas là. »

Almine approchait toujours. Son père vint à elle et lui saisit le poignet ; son étreinte était si violente qu'il lui faisait mal. Elle fixa de près son visage déformé par une expression inconnue et celui-ci l'effraya. Elle lutta pour se libérer, en disant entre ses dents : « Laisse-moi. Ne me touche pas. » Son père la regarda et ils s'affrontèrent l'espace d'une seconde. Puis, lentement, il desserra l'étau de ses doigts et, preste comme une anguille, Almine fit glisser son poignet pour lui échapper.

Elle courut vers les hommes et se fraya un passage parmi eux. Ils s'écartaient machinalement pour lui faire place, se laissaient bousculer sans réagir, comme des mannequins de chiffon. Almine parvint enfin au premier rang et, alors seulement, elle sut ce qui avait ébranlé l'air une heure auparavant. Il y avait un trou dans la terre noircie. Un cratère fumant aux bords boursouflés, d'un diamètre de cinq à six mètres. Et, enchâssée profondément dans ce cratère, une sphère de métal noire aux reflets rougeâtres, à la surface par endroits corrodée.

Almine demeura muette. Son père, revenu auprès d'elle, lui prit le bras :

— « Retourne à la maison. Ta place n'est pas ici. »

Elle le défia du regard :

— « Tu as peur ? »

— « Tais-toi ! » fit-il avec irritation. « Tu ne peux pas comprendre. Rentre à la maison, je te l'ai dit. »

— « Vous avez *tous* peur ! » s'exclama-t-elle. « Parce que cette chose vient du ciel... parce qu'elle est tombée des étoiles. »

Plusieurs hommes la dévisagèrent d'un air hostile, mais ne dirent rien.

— « Almine, » reprit son père d'une voix lasse, « tu ne comprends pas. Cette chose est un... navire de l'espace... et il y avait *quelqu'un* à l'intérieur... »

Il se tut et Almine resta silencieuse, contemplant sans y croire la nef astrale qui n'était pas de ce monde. Elle releva lentement la tête.

— « Explique-moi, » dit-elle. « Qu'est-ce que vous avez vu ? »

Ce fut un des hommes qui répondit :

— « Personne n'a rien vu, sauf Bernier qui habite à côté. Il a vu tomber... ça, et il a vu aussi... »

De sa fenêtre, paralysé par la stupeur, Bernier avait vu une forme sombre sortir de la sphère, dans la lueur de l'aube, et s'éloigner vers la pinède en rampant. C'était lui qui avait donné l'alarme. Et désormais ils étaient tous réunis là sans savoir que faire. Ils étaient venus affronter un ennemi dont ils ignoraient tout, mais dont ils avaient peur. Et ils se pressaient les uns contre les autres, avec des regards inquiets, comme s'ils craignaient d'être épiés par le monstre. Le monstre inconnu qui était peut-être venu apporter la mort sur Terre.

— « Et maintenant, » dit le père d'Almine, « va à la maison et ne sors sous aucun prétexte. Tu comprends ce qui se passe, cette fois ? Les gendarmes vont arriver. On organisera des battues pour le trouver et le détruire... C'est affreux, » ajouta-t-il, « on n'imagine pas qu'une chose pareille puisse se produire... »

Almine regarda encore les visages terreux des hommes, aux traits marqués par la peur. Elle essayait d'entrer dans cette peur, de la concevoir. *Pourtant,* pensa-t-elle, *comment peuvent-ils être sûrs d'avance qu'il est leur ennemi ?...*

Les hommes déjà ne s'occupaient plus d'elle. Almine fit volte-face et s'en alla d'un pas rapide. Son père la héla :

— « Attends. Ne pars pas seule. »

Elle poursuivit son chemin sans répondre et s'enfonça dans la pinède. Quelqu'un courut derrière elle. Elle se retourna : c'était Jacques, le fils d'un voisin. Il avait dix-neuf ans ; Almine en avait seize.

— « Laisse-moi, » dit-elle. « Je n'ai pas besoin de toi. »

— « C'est ton père qui m'a dit de t'accompagner. »

— « Je suis assez grande pour me défendre. »

Il la regarda avec incrédulité :

— « Tu n'as donc pas peur ? »

— « Je ne sais pas, » dit-elle, songeuse. « Peut-on avoir peur de ce qu'on ne connaît pas ?... »

— « Tu ne réagis jamais comme les autres. »

Elle le dévisagea, froide et ironique :

— « Tu sais bien que je ne suis *pas* comme les autres. »

— « Je sais... » répondit Jacques simplement.

Ils étaient arrivés à la barrière du jardin.

— « Maintenant laisse-moi, » dit Almine avec impatience. « Je suis chez moi, je ne risque plus rien, non ? »

Jacques la regarda à contrecœur s'éloigner. Depuis le début de l'été, il désirait Almine — et elle l'intimidait plus qu'une femme. Il n'arrivait pas à la comprendre ; elle fuyait entre ses doigts. Mais il l'admirait telle qu'elle était, rêveuse, perverse, insondable. Une fois il l'avait prise dans ses bras ; elle l'avait laissé faire, avait répondu à ses caresses, puis, quand il avait voulu l'embrasser, elle lui avait mordu la lèvre jusqu'au sang avant de s'arracher à lui. Il s'était essuyé la bouche avec son mouchoir, étonné par la petite flamme qui brillait dans les yeux d'Almine. Elle avait éclaté d'un rire enfantin et cruel, et s'était écriée : « Tu ne me toucheras plus, maintenant ? »

N'importe quelle fille de cet âge, il l'eût méprisée comme une gamine et eût cessé de penser à elle. Mais — elle le disait elle-même — Almine n'était pas comme les autres.

*
* *

Vers le milieu de la matinée, Almine sortit de la villa pour s'installer sur la terrasse. Son père n'avait pas reparu ; il participait aux battues. Depuis plus de deux heures, des groupes d'hommes armés exploraient chaque parcelle de terrain. Mais les recherches jusqu'ici n'avaient pas abouti. Pourtant l'être qu'avait entrevu Bernier devait se terrer dans les parages.

Almine était allongée sur une chaise longue. Autour d'elle, le jardin était comme calciné par le soleil. Le silence était de plomb. De temps à autre, Almine remuait faiblement, avec des gestes engourdis. Elle semblait assoupie. Mais ses paupières fermées laissaient filtrer par instants un regard aux aguets.

Où est-il ?... Ici... là... tout près... ? Les pensées s'entrecroisaient dans le cerveau d'Almine, venaient frapper son esprit au rythme du sang battant à ses tempes. Elle s'étira, la tête bourdonnante. Des taches lumineuses

dansaient derrière ses paupières. *Où est-il ?...* Elle leva les yeux. La masse rassurante de la villa la dominait. Au loin, la pinède étageait ses cimes vers le ciel. *Il est quelque part autour de nous, peut-être quelque part autour de moi... Il se cache...* Almine observa les alentours. Rien ne bougeait. Rien en apparence... mais peut-être, dans ces fourrés tranquilles, derrière ces buissons, peut-être était-il tapi, attendant la nuit pour sortir. *Non,* se dit Almine, *pas dans le jardin. Il n'y a pas de cachette possible...*

Puis elle pensa à la grotte. Elle-même s'y cachait dans son enfance, sans qu'on pût la trouver. La grotte était à cent mètres, derrière l'écran des tamaris. Almine se redressa, regarda dans cette direction. Etait-ce une illusion ? Elle avait cru voir bouger des feuilles, là-bas. Il n'y avait pourtant pas un souffle de vent. Almine se força à écarquiller les paupières, malgré la lumière aveuglante du soleil qui faisait larmoyer ses yeux. Mais le paysage était toujours figé, comme une toile peinte. Et le bouquet d'arbres où il lui avait semblé percevoir un mouvement avait la même rigidité.

Almine s'allongea de nouveau. Elle était en sueur. Tout en s'éventant avec un magazine, elle mit des lunettes noires. Puis elle joua à fixer le soleil. Il lui apparaissait comme un globe violet en fusion. *On dit que le soleil n'est qu'une étoile parmi tant d'autres, et même moins grosse que beaucoup d'autres...* Elle pensa aux soirs où elle restait sur la terrasse pour contempler le ciel constellé. Des myriades d'étoiles... des myriades de mondes... Ce spectacle la captivait et l'apeurait ; elle se sentait parfois prise de vertige, comme si le ciel était un gouffre prêt à l'aspirer, comme si elle était un fétu de paille sur le point d'être happé par ce tourbillon stellaire. Et tandis qu'elle évoquait cette sensation, sa pensée revint, avec la rapidité d'une pierre qui tombe, à l'être inconnu qui venait des étoiles.

Je voudrais le voir, songea-t-elle. Elle ne savait pas pourquoi. Elle avait envie simplement de le voir. Elle se rendait compte que son père et tous les autres auraient trouvé ce désir monstrueux. Eux le cherchaient tout en redoutant de le rencontrer, ils le cherchaient pour le tuer. Mais Almine ressentait autre chose que de la peur : de la curiosité, peut-être. Elle se demanda ce qu'elle éprouverait à se trouver face à face avec l'habitant des étoiles. Il lui semblait qu'elle serait fascinée comme elle l'avait été à la vue de la nef astrale.

Cette nef était belle — oui, belle, en un sens. Almine revit en pensée son éclat froid et les reflets à sa surface. Sa beauté n'avait rien de défini, elle ne correspondait pas à ce qu'on appelait « beau » sur Terre. C'était une beauté à part, soumise à des règles différentes, à un autre ordre des choses. Elle songea que les hommes dans la pinède n'avaient pas su voir cette beauté. Pour eux, la nef n'avait été qu'un objet inconcevable, dont ils eussent voulu réfuter l'existence, sans croire au témoignage de leurs sens. Ils n'avaient pas su admirer ni comprendre l'œuvre de ceux qui avaient été capables de construire cet objet.

Almine aurait eu envie de pénétrer dans la nef. Mais elle savait que c'était impossible. L'engin devait être gardé maintenant. Elle imagina le cordon de gendarmes autour de l'endroit interdit, les hommes mal à l'aise

grillant leurs cigarettes en coulant des regards furtifs vers la chose venue des étoiles, les curieux se faufilant dans la pinède pour venir voir.

Si j'y allais, si j'étais seule, pensa Almine, *je trouverais peut-être le moyen de m'introduire à l'intérieur.* Il devait y avoir une porte, quelque part au flanc de la nef, et ce seuil une fois franchi, on cessait de faire partie de la Terre. On se trouvait dans un autre monde. Elle songea à une cloche à plongeur au fond de la mer ; une bulle d'air isolée au sein d'un univers aquatique. Mais si un animal des fonds sous-marins était transporté à l'intérieur de la cloche, il ne pouvait plus vivre. *Moi,* pensa Almine, *est-ce que je mourrais si j'entrais dans la nef ?*

Pourtant, l'être était sorti de son habitacle. Donc il pouvait vivre dans l'air terrestre. Après tout, peut-être ressemblait-il aux humains ? Peut-être y avait-il d'autres races d'hommes à travers l'univers ? Mais dans ce cas, pourquoi se cachait-il au lieu de venir à la rencontre de ses semblables ? Avait-il envie de tuer et de détruire, comme le croyaient les hommes ? Ou bien avait-il peur d'être découvert ?

Almine essaya de se le représenter, essaya de *voir* sa cachette. Ce fut à ce moment que l'idée lui vint à l'esprit. Sans doute avait-elle cheminé auparavant dans son subconscient, car Almine l'accepta sur-le-champ, sans réticences. Elle médita un instant en se mordillant la lèvre. Puis, d'un bond souple, elle se mit debout. Elle resta immobile une seconde, relevant du dos de la main ses cheveux collés en mèches sur son front. Elle tourna la tête pour examiner le jardin. Celui-ci était toujours vide ; personne ne la surveillait.

Avec un léger sourire, elle descendit dans l'allée qui menait au bouquet de tamaris. Son cœur se mit à battre plus fort, mais la résolution qu'elle venait de prendre ne l'effrayait pas. Elle se sentait au contraire excitée comme à la perspective de goûter un plaisir défendu. Ce qu'elle avait décidé, c'était de chercher *elle-même* l'habitant des étoiles...

Elle n'allait pas se mêler aux autres. Elle voulait le trouver seule, être la première à le voir. Ce qu'elle ferait ensuite, elle l'ignorait ; elle n'envisageait rien au-delà du but à atteindre, de l'être à découvrir. Peut-être pourrait-il lui parler, peut-être saurait-il la comprendre. Peut-être la féliciterait-on plus tard d'avoir établi ce contact. Peut-être n'avait-on besoin que de cela, d'un premier contact ? Les autres voulaient tuer le visiteur sans même savoir ce qu'il était ni pourquoi il était venu. *Ils ne comprennent pas,* songea Almine. Elle se sentait différente d'eux. Comme s'ils étaient d'une autre race.

Elle était parvenue au bord des tamaris. A cet endroit, le jardin devenait un fouillis de végétation que ne sillonnait aucune allée. Un crissement de cigale faisait vibrer l'air. Almine dérangea un lézard qui se chauffait sur une pierre plate. Elle le regarda disparaître au milieu des plantes et ce fut alors qu'elle vit l'empreinte. Elle se pencha, frémissante. L'empreinte s'étalait sur un emplacement de terre vierge. Sa dimension était environ celle d'une main humaine. Elle était large, ses contours étaient irréguliers ; elle était composée d'une substance soyeuse et brillante comme la traînée d'un escargot.

Deux pensées traversèrent simultanément le cerveau d'Almine. La première : *C'est lui !...* La seconde : *Comment se fait-il que personne ne l'ait suivi à la trace ?* Puis elle comprit, en voyant l'empreinte s'effacer progressivement sous ses yeux et disparaître... Sa substance ne demeurait pas longtemps palpable : elle « fondait ». Mais alors... (Almine sursauta) c'était la preuve que la trace était fraîche, qu'elle avait été faite quelques instants auparavant. L'être était donc à proximité !

Elle dépassa les tamaris et s'approcha de la grotte. Elle avait sans doute deviné juste, tout à l'heure, en pensant que ce pouvait être là sa cachette. C'était le seul refuge durable. Dans un autre endroit, il eût déjà été cerné par ses poursuivants. Almine se dit qu'elle avait dû pressentir la vérité, depuis le début, sans s'en rendre compte.

Elle hésita sur le seuil de la grotte, laissant ses yeux s'habituer à la pénombre. Elle ne distingua rien tout d'abord, puis les parois de la grotte lui apparurent. Elle s'avança lentement, en regardant autour d'elle. La grotte était vide. Mais en se penchant, elle discerna sur le sol d'autres traces, encore récentes. Sans doute l'être était-il parti en la voyant arriver. Il n'avait pas pu s'éloigner beaucoup.

Almine sortit de la grotte et resta indécise. A ce moment, elle perçut un bruissement de feuillage sur sa droite. Elle tourna la tête et recula d'un pas. Devant elle, se tenait l'habitant des étoiles.



Le père d'Almine rentra à l'heure du déjeuner. Almine n'était pas au rez-de-chaussée. Son père l'appela sans recevoir de réponse et eut peur qu'elle eût, malgré sa défense, quitté la maison. Il s'enquit d'elle auprès des domestiques, mais on ne l'avait pas vue depuis le milieu de la matinée. Comme son père l'appelait de nouveau, Almine parut dans le salon. Elle était très pâle et tenait ses mains serrées l'une contre l'autre.

— « Où étais-tu ? » dit son père avec sécheresse.

— « Là-haut, dans ma chambre, » répondit Almine.

— « Je suis allé t'appeler sous ta fenêtre, tu n'as pas répondu. »

— « Je m'étais endormie sur mon lit. »

Son père s'approcha d'elle.

— « Qu'est-ce que tu sens ? » dit-il machinalement. « Où es-tu allée te frotter ? » Il enchaîna sans attendre de réponse : « On n'a rien trouvé. Il est toujours en liberté. C'est horrible... »

— « Ah ? » fit Almine.

— « C'est incompréhensible, » continua son père. « On a tout passé au peigne fin à un kilomètre à la ronde. A croire qu'il s'est volatilisé dans l'air. »

— « C'est peut-être Bernier qui a rêvé. »

— « C'est ce qu'on pourrait se dire. Mais l'être a laissé des marques de son passage. »

— « Ah ? » fit encore Almine, d'un ton plus vivace.

— « Oui, des branches brisées, des choses de ce genre, aux alentours de l'endroit où il a atterri. Mais à partir de là, on perd sa trace. »

Almine alla s'asseoir dans un fauteuil, le buste raidi, sans s'appuyer au dossier.

— « Et vous croyez tous qu'il est dangereux ? » demanda-t-elle, d'une voix légèrement altérée.

— « C'est comme un monstre, il faut l'exterminer sans attendre, » s'exclama son père. « On ne peut pas savoir la menace qu'il représente. »

— « L'exterminer... » répéta Almine.

— « Qu'est-ce que tu as à te tenir la main ? » demanda son père subitement. « Tu t'es brûlée ? »

— « Oui, je me suis brûlée, » répondit-elle en continuant de serrer ses mains l'une contre l'autre.

Son père consulta sa montre.

— « Je vais déjeuner d'un sandwich à la cuisine. Nous reprenons les recherches dans un quart d'heure. Mange sans moi et ne m'attends pas avant ce soir. »

— « Bon, » dit Almine.

— « Décidément, tu dégages une drôle d'odeur, » reprit son père. « Où as-tu attrapé ça ? On dirait... »

— « On dirait l'odeur qu'il y avait autour de l'astronef ? » fit-elle en le coupant avec brusquerie. « Bien sûr. C'est une odeur qui est dans l'air... L'odeur d'un autre monde, » ajouta-t-elle comme pour elle-même.

— « Oui, cette charogne empeste même l'air que nous respirons, » dit son père. « Je souhaite que ce soir ce cauchemar soit terminé ! »

— « Dépêche-toi, » dit Almine en se levant de son fauteuil. « Tu vas être en retard. »

Elle regarda son père sortir par la porte donnant sur la terrasse. Quand le bruit de ses pas se fut éloigné, elle traversa le salon et monta jusqu'à sa chambre dont elle ferma la porte à clé. Elle s'approcha alors du lavabo et regarda son visage livide dans la glace, puis la paume de sa main gauche. Celle-ci portait une blessure de forme circulaire, de deux centimètres de diamètre, et dont les bords étaient noircis. Almine la nettoya avec soin et la badigeonna de mercurochrome, puis elle la recouvrit d'un pansement. Ses mains tremblaient légèrement. Elle ôta ensuite tous ses vêtements, se savonna de la tête aux pieds, et se frictionna le corps à l'eau de Cologne. Enfin elle se rhabilla, en changeant de vêtements. Elle mit un collant, un pantalon, un chandail à col montant, et des gants de cuir. Habillée de la sorte, elle n'avait plus à nu que le visage.

Elle sortit de sa chambre et écouta un instant sur le palier. Aucun bruit ne venait du rez-de-chaussée. Almine enfila un couloir aboutissant à un escalier qui menait au grenier. Elle monta sur la pointe des pieds les marches de cet escalier, attentive au moindre craquement. Arrivée devant la porte du grenier, elle tira de sa poche une clé et ouvrit la serrure qui était fermée à double tour. Puis elle poussa la porte et entra, en la refermant derrière elle.

Le grenier était vaste et baignait dans la clarté glauque qui tombait

d'une lucarne. Almine contourna des meubles et des malles et s'arrêta. A ses pieds, sur une couverture, une créature de taille moyenne était étendue. Son corps mince et plat était comme entouré d'un cocon soyeux, ses membres étaient terminés par des sortes de serres. La tête, lisse et de forme allongée, était envahie par deux yeux immenses et blanchâtres. L'orifice d'une bouche était situé sous les yeux et cet orifice s'ouvrait et se refermait comme chez un poisson qui étouffe dans l'air. Cela mis à part, rien n'indiquait que la créature fût en vie.

Almine s'agenouilla à quelques mètres d'elle et la regarda. C'était *cela,* cette pitoyable bête en train de suffoquer, l'habitant des étoiles, le monstre que les hommes cherchaient pour le tuer...

... Quand elle s'était trouvée en face de l'être, à la sortie de la grotte, Almine avait d'abord reculé de saisissement. Puis elle s'était immobilisée en constatant qu'il n'avait pas un mouvement pour la poursuivre. Enhardie, elle s'était approchée, elle avait regardé sans détourner les yeux la créature recroquevillée sur elle-même. Elle avait ressenti un mélange d'attirance et de répulsion. L'être n'était pas monstrueux, son aspect ne terrorisait pas Almine, mais il y avait en lui quelque chose de « contre nature », qui la mettait mal à l'aise. En même temps, elle se sentait inexplicablement subjuguée, comme hypnotisée, en face de lui.

C'était alors que son regard avait rencontré celui de l'être. Et elle avait lu dans ce regard non humain quelque chose qui ressemblait à une expression traquée, implorante. Alors Almine avait compris que l'habitant des étoiles n'était pas venu pour tuer, qu'il n'était venu pour rien. Sans doute était-ce une avarie de sa nef, un accident, qui l'avait forcé à se poser. Elle avait compris qu'il avait plus peur encore que les hommes lancés à sa recherche, qu'il se sentait seul et perdu sur cette planète étrangère. Elle avait ainsi contemplé l'être et l'être l'avait contemplée, muettement, pendant plusieurs minutes. Puis, sans savoir pourquoi elle agissait ainsi, sans même réfléchir, elle l'avait saisi dans ses bras, étonnée de sa légèreté, et elle l'avait emmené à la villa pour le mettre à l'abri dans le grenier.

L'être s'était laissé transporter. Almine était rentrée sans être vue, par la porte de derrière, et elle avait gravi l'escalier jusqu'au grenier. Au moment d'ouvrir la porte, elle avait senti une vive douleur à la paume de la main gauche. La créature venait de la mordre et Almine avait dû lui tirer violemment la tête en arrière pour lui faire lâcher prise. A ce moment, elle avait entendu son père l'appeler au rez-de-chaussée. Elle s'était hâtée de porter l'être jusqu'au fond du grenier. Il dégageait une odeur pénétrante dont elle était maintenant tout entière imprégnée — une odeur pareille à celle du cuivre oxydé.

Elle n'avait eu que le temps de descendre au salon directement, pour éviter que son père ne monte à sa recherche...

... L'être ne bougeait toujours pas. Il y avait seulement cette bouche — obscène — cette bouche sans lèvres, happant le vide. *Il étouffe,* pensa Almine, *il va mourir...* Elle avait été effrayée, au moment où il l'avait

mordue. Maintenant elle ne le redoutait plus. Il était peut-être dangereux, mais c'était troublant de braver le danger. D'ailleurs elle se sentait protégée, comme par une armure, par les vêtements qui recouvraient son corps. Et puis l'être semblait si affaibli. *Je me suis trompée, il ne peut pas vivre dans l'air que nous respirons...* C'était peut-être la pression terrestre qui était pour lui insurmontable ; peut-être l'oxygène qui agissait lentement sur son organisme comme un poison. Il était d'Ailleurs, il ne pouvait exister dans ce monde.

Mais pourquoi avait-il quitté son astronef ? se demanda Almine. Avait-il eu peur d'être découvert et tué sur place, comme une bête sauvage qu'on enfume dans sa tanière ? Qu'avait-il pensé ? Elle aurait voulu pouvoir communiquer avec lui, savoir ce qu'il éprouvait. *Il faudrait que je le soigne,* songea-t-elle, *je ne veux pas qu'il meure...* Elle se leva, fit quelques pas dans le désordre du grenier. Elle se sentait impuissante devant cette agonie dont elle ne comprenait pas les symptômes. Elle sortit, en refermant la porte à clé, et descendit jusqu'à la cuisine. Elle en ramena des fruits, de la salade, de la viande crue, dans un panier. Elle avait craint d'être surprise par les domestiques, mais ceux-ci ne s'étaient pas montrés.

Elle regagna le grenier. Peut-être était-ce la faim simplement qui torturait l'être ? Elle déposa la nourriture auprès de lui, l'approcha de sa bouche. Mais il ne mangea pas ; il ne paraissait même pas remarquer la présence d'Almine. Ses yeux étaient ouverts, mais c'était comme s'ils ne voyaient pas. Almine s'assit dans un coin du grenier, désemparée. Elle avait pitié de l'habitant des étoiles. Elle aurait voulu l'aider — le *faire vivre.* Et elle n'entrevoyait aucun remède. Il n'y avait pas d'espoir.



Son père rentra le soir, harassé. Plusieurs des hommes qui avaient participé aux battues l'accompagnaient. Ils s'installèrent sur la terrasse pour boire. La soirée était douce ; un vent léger agitait les feuilles des arbres. Le soleil déclinant filtrait à travers des bancs de nuages clairsemés ; sa lumière rosée semblait artificielle, comme celle d'un projecteur sur une scène de théâtre. Almine se tenait à l'écart du groupe des hommes. Leurs voix frappaient son oreille comme un murmure brouillé, à la limite de l'audibilité.

Ils ne faisaient pas attention à elle. Tous parlaient du monstre — le monstre invisible dont la menace rôdait. Ils étaient hargneux, lassés, tendus. Leurs conversations s'échangeaient à mi-voix, soulignées par le tintement cristallin des cubes de glace dans leurs verres. Ils étaient immobiles dans leurs fauteuils, avec des gestes de bras qui avaient quelque chose de mécanique. Almine pensa à des automates, jouant maladroitement un rôle.

Le soleil se coucha. Les formes des hommes s'estompaient peu à peu dans la pénombre grandissante. Leurs paroles s'espaçaient, se réduisant à des monosyllabes. Almine ne bougeait pas. Elle était assise sur le sol dallé de la terrasse et sentait sous ses cuisses la pierre encore chaude — de toute la chaleur emmagasinée pendant la journée. Malgré la brise, il lui

sembla tout d'un coup qu'elle étouffait. Elle aspira profondément l'air, en rejetant la tête en arrière. La nuit tombait. Les silhouettes des hommes devenaient maintenant indistinctes. Les ronds luisants de leurs cigarettes traçaient parfois des arabesques au bout de leurs doigts, comme des sillages lointains de fusées dans l'espace.

Almine se sentait seule, avec son secret presque trop énorme pour elle, si énorme qu'elle craignait de le laisser éclater. Elle imaginait la stupeur des autres, leur incrédulité, si par hasard elle avait proféré devant eux la vérité. Leur frayeur s'ils avaient su qu'au-dessus d'eux, sous le toit de cette maison... Cela lui parut si drôle qu'elle eut brusquement envie de rire. Elle se mordit les lèvres en retenant un gloussement nerveux. Ils étaient si bêtes, si solennels. Ils se prenaient tellement au sérieux. Elle en eut assez de leurs palabres, de leur conseil de guerre.

Elle se leva et s'esquiva sans bruit vers le jardin en contrebas, en rasant le mur de la villa. Le jardin était rempli d'ombre et de silence. Almine marcha doucement, en écoutant le gravier crisser sous ses pas. Puis elle se mit à courir en direction de la pinède, guidée dans la nuit par le tracé blanchâtre des allées. Elle sortit du jardin et dévala les pentes moussues entre les troncs des pins. Enfin elle se laissa rouler sur le sol, hors d'haleine, et resta allongée sur le dos, en reprenant son souffle. La mousse était fraîche et élastique sous ses reins. Almine s'étira et leva les yeux. Elle aperçut entre les cimes des pins le ciel criblé d'étoiles.

En les contemplant, Almine fut prise de son vertige familier. Ou plutôt elle crut, tout d'abord, que c'était la sensation coutumière. Mais il s'y ajoutait cette fois un élément nouveau, qui avait l'intensité et la netteté d'un rêve éveillé. Almine eut l'impression qu'elle perdait pied pour de bon et basculait dans le ciel. Elle tombait, comme dans les cauchemars où l'on flotte en l'air sans fin, elle tombait et dérivait dans des mers d'espace, dans des océans de vide. Le ciel était un puits où elle s'enfonçait en tournoyant, un trou noir sans fond aux parois constellées. Elle était prisonnière de l'espace, comme un insecte englué dans une toile d'araignée. L'espace avait tissé autour d'elle un réseau de mailles serrées, et elle tentait en vain de trouer ces mailles, d'échapper au vertige de cette chute...

Avec un effort qui lui arracha un gémissement, Almine ferma les yeux. Il lui sembla qu'elle était expulsée de l'espace et réintégrait son corps comme une masse. Le choc lui fut douloureux. Elle demeura plusieurs secondes les paupières closes, éblouie par des milliers de têtes d'épingle scintillantes. Quand elle regarda de nouveau autour d'elle, elle ne vit que les troncs figés des pins. Mais sa vision subsistait à l'arrière-plan, en surimpression sur le paysage nocturne de la pinède. Elle se releva en chancelant et dut s'adosser à un pin. Elle avait le visage en sueur, et fut saisie d'un tremblement qu'elle ne parvenait pas à contrôler.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Où suis-je ? pensa-t-elle en crispant la bouche. Il lui semblait qu'elle était écartelée aux dimensions d'un monde impossible à concevoir. Elle se passa la main sur le front et fit quelques pas. La brise la faisait frissonner sous sa mince chemisette. Elle continua de marcher, elle

ne savait plus où elle était. D'habitude elle connaissait cette pinède comme sa poche, même la nuit. Elle se rendait compte qu'elle était subitement devenue incapable de s'y orienter, comme si la topographie des lieux avait sournoisement changé, à la suite d'un cataclysme incompréhensible. Elle erra au hasard et quitta enfin le couvert des arbres. Devant elle s'étendait la dune, pareille à une contrée désolée sur une planète désertique. *Est-ce que je suis encore sur Terre ?* pensa Almine comme en rêve.

Elle longea la pinède, certaine ainsi de retrouver son chemin. Quelques dizaines de mètres plus loin, elle reprit contact avec la réalité : des silhouettes sombres plantées devant elle se détachaient dans la nuit. C'étaient les gendarmes qui montaient la garde devant l'engin venu des étoiles. L'un d'eux braqua sur elle le faisceau d'une lampe-torche. Almine recula en se protégeant les yeux de la main, prise dans les rêts de la lumière comme un poisson captif du filet qui le remonte à la surface. Les gendarmes la reconnurent et la saluèrent. Celui qui tenait la lampe ajouta qu'il était imprudent pour elle de se promener à cette heure et dans ces parages. Tous paraissaient sur le qui-vive, comme si le danger les guettait dans les ténèbres. Almine les rassura et dit qu'elle rentrait directement chez elle. En bordure de la zone de lumière projetée par la lampe, elle entrevoyait l'astronef, comme le dos d'une tortue géante bosselant le sol. Il avait l'air inoffensif et mort, comme un rocher qui se fût trouvé là depuis mille ans, poli par les âges.

Almine quitta les gendarmes et reprit son chemin. Peu après, elle rejoignait le sentier qui menait à la villa. Elle l'emprunta en marchant d'un pas rapide. Il lui semblait tout d'un coup qu'il était nécessaire, vital, de regagner la villa. Elle se sentait mal à l'aise. Elle avait envie de s'enfermer dans sa chambre. Elle songea à la présence de l'être dans le grenier, à la faction stupide des gendarmes. Ses pensées défilaient à une cadence accélérée ; son cerveau en était assailli. Elle hâta encore le pas. La villa n'était qu'à deux cents mètres. En atteignant la barrière du jardin, elle faillit se heurter à Jacques qui en débouchait. Elle sentit ses mains se poser sur elle, effleurer son visage.

— « Almine, c'est toi ? » dit-il dans un souffle. « Qu'est-ce que tu fais là ? »

— « Je me promène. Et toi ? »

— « Je viens de chez toi. Ton père m'a dit qu'il ne savait pas où tu étais partie. Tu ne devrais pas sortir comme ça. Tu n'as pas peur ? »

— « Tu m'as déjà demandé ce matin si j'avais peur. Ce soir je te dis non. Tu es content ? Et maintenant file. »

— « Almine, qu'est-ce qui te prend ? Pourquoi me parles-tu comme ça ? »

Il tentait de lui prendre le bras, de l'attirer à lui. Elle se dégagea avec un sursaut.

— « Laisse-moi, » dit-elle avec colère. « Laisse-moi, imbécile, » répéta-t-elle.

Il gronda :

— « Tu es folle... »

— « Je te déteste ! »

— « Tu es folle, » dit-il de nouveau, en détachant ses mots. « Tu n'es pas un être humain. »

— « Je vous déteste. Je déteste les humains. »

S'arrachant à ses mains qui tentaient de la retenir, elle se mit à courir dans le jardin. Elle ne s'arrêta que sur la terrasse, haletante, le cœur secoué de tressauts. La terrasse était vide. Les hommes avaient dû rentrer chez eux, pour parler avec leurs femmes du monstre et le poursuivre dans leurs rêves. Il y avait de la lumière dans la chambre de son père. Il ne s'était pas inquiété de son absence. Il avait dû penser qu'elle était à proximité de la villa, et d'ailleurs elle savait qu'il feignait seulement de se préoccuper d'elle, qu'il s'en moquait, qu'il ne s'en était jamais soucié.

Elle pénétra dans la maison obscure et monta à tâtons jusqu'à sa chambre. Elle ne voulait pas allumer ; elle préférait se mouvoir dans l'obscurité comme dans un élément liquide où l'on nage, en s'y fondant. Elle redoutait d'être transpercée et clouée sur place par l'éclat brutal des lampes. Au sommet des marches, elle s'engagea dans le couloir. Le plancher craqua comme elle passait devant la porte de son père et elle entendit sa voix :

— « C'est toi, Almine ? »

— « C'est moi. Bonsoir, » dit-elle en continuant sa route.

Il ne lui parla plus. Elle pressa le pas jusqu'à sa chambre et, la porte refermée derrière elle, eut l'impression de se trouver en liberté, dans un endroit isolé du reste du monde. La chambre était silencieuse, son odeur était familière, les murs qui l'entouraient étaient des amis. Elle les caressa de la main, reconnaissant au passage les objets qu'elle touchait. Elle longea la muraille jusqu'à son lit et s'y étendit, avec le sentiment brusque de céder à une immense fatigue. Elle aurait voulu monter au grenier, mais elle n'en avait pas la force, et puis elle avait peur que son père l'entende. Elle se déshabilla sans se lever, en faisant glisser ses vêtements et en les jetant au hasard. Une torpeur se répandait en elle. Elle se tourna sur le côté en calant sa tête sur l'oreiller et pensa seulement : *Mon Dieu, pourvu qu'il soit encore en vie demain,* avant de s'endormir.



Il faisait jour quand Almine se réveilla. Elle flotta une seconde à la lisière du sommeil, puis ouvrit les yeux. Elle avait l'impression de sortir d'un rêve confus, ou plutôt d'une série de rêves. Elle s'efforçait d'en recueillir des bribes, mais il ne lui restait qu'une sensation de malaise étrange, qu'elle ne parvenait pas à chasser. Elle laissa errer son regard autour d'elle, vit ses vêtements épars dans la chambre, puis la fenêtre ouverte. Et soudain ce fut comme un déclic en elle : elle se revit, la veille à l'aube, courant vers cette fenêtre pour savoir la cause du bruit qui l'avait tirée du sommeil... A ce moment seulement elle eut un choc au cœur, en pensant à l'être dans le grenier.

Elle se leva, fit quelques pas dans la pièce. Elle se sentait les jambes

lourdes, le corps engourdi. Elle s'étira et aperçut alors le pansement sur sa paume. Il était à demi décollé ; elle tira, avec une petite grimace de douleur. La plaie était séchée, couverte d'une croûte brunâtre ; une auréole grisée la cernait. Almine la regarda fixement, avec une sorte d'incrédulité et de fierté. *Et si j'allais avoir un cancer ?* se dit-elle avec un léger frisson. *Ou bien la gangrène ?* Elle se demanda quels étaient au juste les symptômes de la gangrène. Il faudrait qu'elle regardât dans un dictionnaire.

Elle appliqua sur sa paume un pansement propre et s'habilla. Puis elle se glissa dans le couloir. Au passage elle écouta à la porte de la chambre de son père. Celui-ci devait être parti. Cherchait-il encore la créature des étoiles ? Almine se faufila jusqu'à l'escalier du grenier. Elle était vêtue comme la veille : les mains protégées, le corps à l'abri. Ses doigts tremblaient tandis qu'elle enfilait la clé dans la serrure. Elle ouvrit la porte et poussa lentement le battant, laissant ses yeux s'accoutumer à la pénombre du grenier. Et soudain, elle eut l'estomac noué à la pensée que l'être devait être mort.

Non, il n'avait pu survivre. C'était impossible. Elle allait trouver sa dépouille, elle l'enterrerait en cachette dans le jardin, là où elle l'avait rencontré, et elle marquerait d'une pierre sa tombe, pour pouvoir la reconnaître. Elle s'avança dans le grenier, tendit l'oreille. Il n'y avait aucun bruit. Elle s'approcha avec précautions de l'endroit où elle l'avait laissé. *S'il vit,* pensa-t-elle, *est-ce qu'il va m'entendre ?* Mais non, elle savait bien qu'il ne vivait plus...

Puis elle l'aperçut et s'arrêta, saisie, comme si elle avait gardé l'idée que tout cela devait être un rêve, comme si elle avait cru à l'impossibilité de sa présence matérielle. Mais il était bien là, c'était la réalité. Elle joignit les mains. Il était là, dans la même position que la veille, il n'avait pas bougé. Et sa bouche s'ouvrait toujours de cette façon mécanique. Il vivait ! Pour combien de temps encore ?

Almine recula. Que faire ? Que faire pour le sauver ? Elle sortit du grenier, la tête baissée. Si seulement elle avait su quoi lui donner à manger ! Elle se demanda pourquoi elle n'était pas allée près de lui. Elle avait eu envie de le toucher, par curiosité, pour voir s'il réagirait à ce contact, mais elle n'avait pas osé. Elle n'avait su que battre en retraite, comme devant quelque chose de vaguement répugnant. *Je suis comme les autres,* pensa-t-elle. Elle avait honte.

Elle retourna dans sa chambre, retira ses vêtements protecteurs. *A quoi me servent-ils ? J'ai donc peur de lui ?* Elle restait rêveuse, se demandant si oui ou non elle avait peur, quand soudain elle entendit des pas dans l'escalier. Elle resta aux aguets. Les pas retentirent dans le couloir. C'était son père. Almine ouvrit la porte de sa chambre, en slip et en soutien-gorge.

— « C'est toi ? » déclara distraitement son père. « Habille-toi. Qu'est-ce que tu fais dans cette tenue ? »

Il avait l'air fatigué ; son teint était blafard.

Almine ne répondit pas. Puis elle tressaillit : son père prenait la direction de l'escalier du grenier.

Almine l'écouta monter. Il y avait à côté du grenier plusieurs autres pièces utilisées comme débarras. *Il ne peut pas entrer dans le grenier, puisque c'est moi qui ai la clé,* se dit Almine. Il devait se rendre dans une des pièces voisines. *Mais s'il veut ensuite aller au grenier ? S'il cherche la clé ?* Epouvantée, Almine enfila en hâte un peignoir, puis elle s'élança dans le couloir, suivant son père sur la pointe des pieds.

A l'étage au-dessus, elle s'embusqua dans un renfoncement. Elle entendit son père fouiller dans le bric-à-brac d'une pièce à côté. *Qu'il s'en aille vite !* songea-t-elle, prête à crier. A ce moment son père sortit de la pièce. Almine se plaqua contre le mur. Son père passa près d'elle sans la remarquer et s'engagea dans l'escalier. Almine relâcha tous ses muscles en poussant un soupir. Puis sa main droite s'ouvrit et son regard tomba sur la clé du grenier qui se trouvait dans sa paume. Elle ne se souvenait pas de l'avoir emportée, elle avait accompli machinalement le geste de la saisir avant de quitter sa chambre. Sans doute pour plus de sûreté, pour éviter que son père eût la moindre chance de la découvrir.

Elle n'entendait plus ses pas ; il avait dû gagner sa propre chambre ou redescendre. Après avoir attendu quelques secondes, Almine se mit en mouvement. En passant devant la porte du grenier, elle eut une hésitation, puis se décida. D'une main ferme, elle engagea la clé, manœuvra la serrure et ouvrit la porte.

Cette fois elle s'agenouilla devant l'être immobile. Elle le contempla longuement. « Pourquoi ne bouges-tu pas ? » dit-elle à haute voix, en le poussant légèrement du bout de son pied nu. Et à ce moment-là, pour la première fois depuis leur rencontre dans le jardin, l'être la regarda.

Almine se tenait accroupie à un mètre de lui. Elle plongea son regard dans le sien, sans pouvoir l'en détacher. Cela dura plusieurs secondes, au cours desquelles Almine cessa d'avoir la faculté de réfléchir. Puis soudain, ce fut rapide comme l'éclair. L'être avait projeté vers la gorge d'Almine un de ses membres aux extrémités griffues, et elle s'écroula en avant, cinglée par une douleur violente. Elle sentit la proximité de l'être, son contact moite qui l'enveloppait. Elle le fixa avec des yeux égarés, vit la bouche avide tendue vers sa gorge, venant y adhérer, et elle s'arracha à lui avec un cri.

Debout, chancelante, elle considéra à ses pieds l'être agité de soubresauts. L'échancrure de son peignoir bâillait, elle appuya une main contre sa gorge et la retira poisseuse. Elle baissa les yeux et vit l'extrémité d'une déchirure qui zébrait sa peau.

Almine ne bougea pas. La vue de son sang coulant sur sa poitrine ne lui faisait pas peur, elle le regardait plutôt comme quelque chose d'extérieur à elle, comme s'il eût appartenu à quelqu'un d'autre. En même temps elle s'aperçut que sa douleur s'évanouissait comme sous l'effet d'un anesthésique. Elle eut subitement un haut-le-cœur et crut qu'elle allait vomir, et elle s'adossa à une paroi voisine. Elle était très pâle. Elle continua de regarder l'être, avec une sorte de surprise.

— « Pourquoi as-tu fait ça ? » murmura-t-elle. Puis elle se rappela qu'il avait faim. Il était sur le point de mourir de faim.

Il ne bougeait plus. Il devait être tellement faible. Almine n'avait pas envie de fuir.

Elle s'avança d'un pas mal assuré, comme si elle tâtait le sol du pied. Elle s'arrêta et se pencha sur l'habitant des étoiles. Doucement elle s'allongea à côté de lui. Leurs regards se rencontrèrent ; elle se demanda ce qu'elle lisait dans celui de la créature. Puis elle fixa la bouche béante, mue par sa pulsation organique.

Alors elle se mit sur le côté et amena son cou blessé au niveau de cette bouche.

* * *

— « Tu as mauvaise mine, » remarqua le père d'Almine quelques jours plus tard, avec un regard distrait à son adresse.

Ils étaient à table. Almine mangeait en silence. Elle portait un corsage au col étroitement fermé.

— « Tu trouves ? » répondit-elle en roulant entre ses doigts une boulette de mie de pain.

Ses yeux se levèrent fugitivement vers son père. Dans son visage amaigri, ils avaient un éclat fiévreux ; la pupille dilatée semblait absorber l'iris.

Mais le père d'Almine pensait déjà à autre chose. Il avait fait cette réflexion en passant. *Comme d'habitude,* pensa Almine. *Il jette un vague coup d'œil sur moi et s'aperçoit que j'existe. Pour lui, je n'ai pas plus de réalité qu'une ombre.*

— « Toujours rien ? » demanda-t-elle.

— « Rien. On ne trouvera jamais rien. Il n'y a jamais rien eu... »

Maintenant que la menace d'un danger pressant s'était évanouie, il semblait presque déçu. L'événement extraordinaire retournait au néant. C'était comme une baudruche subitement dégonflée.

— « Hmm-hmm, » dit Almine, la bouche pleine. Elle mangeait avec appétit, mastiquant de façon appliquée. Elle but une gorgée de vin, puis ajouta : « Je t'avais dit le premier jour que c'était Bernier qui avait rêvé. »

— « Il jure que non. »

— « La preuve ! Sa bête des étoiles n'existe pas. »

Le père d'Almine hocha la tête. Oui, tout était rentré dans l'ordre. Les recherches étaient encore officiellement poursuivies, mais personne n'y croyait plus. La banalité quotididienne reprenait le dessus. Il n'y avait plus rien qu'une sphère de métal sur l'origine de laquelle les savants, venus sur place l'étudier, étaient en train de spéculer. Et tout le reste s'était envolé en fumée.

— « Je crois que je vais me remettre au tennis, » dit-il en se levant de table. « Je me rouille. »

Il parlait pour lui-même, ne songeait plus à Almine. Il alluma une cigarette en lui tournant le dos. Almine s'éclipsa et regagna sa chambre. Elle ouvrit un livre mais ne put lire. Les rangées de mots étaient des sables mouvants où aucune aspérité ne retenait son esprit. Au bout de quelques minutes, son regard devint fixe, ses lèvres se serrèrent. Comme

instinctivement, sa tête se leva vers le plafond. C'était l'heure, elle le savait. L'heure où *il* avait faim.

Elle referma le livre d'un geste sec et se mit à marcher de long en large, en proie à une excitation qui semblait la ravager de l'intérieur. Le miroir lui offrait périodiquement son image : les yeux battus, le visage défait. Elle s'arrêta pour dévisager son reflet, avec une expression de défi. « Je n'irai pas, » prononça-t-elle à haute voix, en frappant du poing contre un mur. Elle se laissa tomber sur le lit, s'exerça à dompter sa respiration précipitée. Ses yeux se fermèrent. « Je n'irai pas, » murmura-t-elle encore. « Je n'irai plus. Je ne veux plus. »

Cependant une ankylose gagnait ses membres, se diluant en une sensation de faiblesse qui la laissait pantelante. Des frissons la parcoururent. Elle crispa ses mains étalées à plat sur le lit, pétrissant l'étoffe avec violence, et elle sentait tout son corps se crisper à l'unisson de ses mains, se bander comme un arc. Son corps lui faisait mal. Il lui semblait terriblement lourd. Comme si tout son être était devenu de plomb, comme si ce corps lui-même s'était transformé en une gangue dont elle était prisonnière.

Dehors, elle entendit la voiture de son père sortir du garage et quitter le jardin. Elle savait ce que cela signifiait. Elle était seule, libre d'agir, d'aller où elle le désirait. Mais elle ne *désirait* pas aller là-haut ! « Non, je ne veux pas, » dit-elle de nouveau de toutes ses forces.

Cependant elle savait déjà, ou plutôt une part d'elle-même, au tréfonds de son esprit, savait qu'elle irait. Une voix le lui disait, qu'elle tentait d'étouffer. Elle se haïssait d'avance pour cette lâcheté, pour cette complaisance, mais elle y consentait. Elle renonça à lutter. C'était doux de s'abandonner, de se laisser couler comme dans une eau. Son corps se détendait. Elle éprouvait un soulagement mêlé d'appréhension, d'attente anxieuse de ce qui allait suivre, mais cette attente elle-même était douce. Elle joua à la faire durer, avec le sentiment délicieux d'être au bord d'un abîme, prête à y tomber, et de redouter et désirer à la fois cette chute.

Alors l'attente cessa d'être passive, elle se chargea d'impatience, la prolonger devenait insupportable. Almine se força quelques secondes encore à ne pas bouger, laissant l'impatience atteindre un degré douloureux, puis, comme si elle brisait net une entrave qui l'eût tenue immobile, elle se leva d'un bond souple et traversa la chambre.

Avec précision et rapidité, elle parcourut le couloir, s'orienta vers l'escalier du grenier. En haut des marches, elle eut l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle et elle dut se retenir à la rampe. Puis elle entra.

L'habitant des étoiles semblait dormir, mais il remua en entendant Almine. Elle resta debout près de lui, et un instant plus tard ses yeux s'ouvrirent et il la vit. Il tenta de se traîner vers elle, maladroitement. Almine le regardait. Un membre se leva vers elle, battant l'air à la hauteur de ses genoux, et retomba dans le vide. L'être se tordait sur le sol comme pour la supplier. Almine recula légèrement. Sans quitter l'être du regard, elle dégrafa son col. Sa gorge était barrée de cicatrices aux bords noirâtres. Elle vint se coucher près de lui et ferma les yeux en sentant la griffe lacérer sa

chair. Puis elle fixa la fontaine vermeille de son sang et la bouche qui venait y puiser, avec un bruit de succion. Elle se cabra et se mit à gémir. « Ma bête, bois-moi, ma bête... » murmura-t-elle. Et elle pressait des deux mains contre elle la tête du monstre.

*
* *

Jacques cherchait Almine. Il souffrait et s'en voulait de souffrir. Il la voyait s'écarter de lui et, avec la clairvoyance que donne l'amour, il savait qu'elle cachait un secret. Pour lui, la nature de ce secret ne faisait aucun doute. Il soupçonnait Almine d'avoir un amoureux.

Il arriva devant la villa et décida de monter jusqu'à la chambre d'Almine. Peut-être y serait-elle, en train de faire la sieste. Jacques affectionnait ce genre d'occasions. Il n'osait s'avouer qu'il était aussi à l'affût d'un aliment à donner à sa jalousie.

Mais la chambre d'Almine était vide. Jacques hésita un instant sur le seuil, se cherchant une excuse. *Je peux l'attendre un moment,* admit-il. Il entra et referma la porte. Le lit conservait l'empreinte du corps d'Almine. Jacques s'y allongea, respira son odeur. Il ferma les yeux. Il la haïssait, il eût voulu la tenir contre lui pour lui faire mal et la battre.

Avec un sourire aux lèvres, il imagina Almine à sa merci. Puis sa rêverie s'interrompit : un bruit à l'étage supérieur venait d'attirer son attention, une sorte de frottement râclant par intermittences le plancher. Cela se situait juste au-dessus de la chambre d'Almine. Qu'y avait-il à cet endroit ? Jacques rassembla ses souvenirs. Oui, il se rappelait, c'était le grenier, une pièce où personne ne pénétrait jamais... sauf Almine.

Sauf Almine. Jacques se dressa d'un seul élan. « Ce grenier », avait dit un jour Almine en riant, « ce serait l'endroit idéal pour cacher quelqu'un. » Le sang de Jacques lui monta à la tête ; il se mit sur pieds. Une curiosité morbide l'envahissait. Il passa dans le couloir en silence et monta jusqu'à l'étage au-dessus. Il s'arrêta devant la porte qu'il supposait être celle du grenier, collant son oreille contre le battant. Il perçut des sons étouffés, une longue plainte, puis une voix extatique, qu'il reconnut distinctement pour être celle d'Almine, prononça des mots vagues, qu'il ne comprit pas.

Atterré par la confirmation de ses soupçons, Jacques s'appuya au mur à côté de la porte. Un instant passa avant qu'il recouvrît son sang-froid. Il résolut de guetter Almine. Il ne prêta plus l'oreille à ce qui se passait dans le grenier ; entendre cela l'écœurait. Des minutes s'écoulèrent. Il ne savait plus depuis combien de temps il attendait, lorsque la porte du grenier s'ouvrit. Jacques s'était caché à l'autre bout du couloir, à l'abri d'une tenture. Il vit sortir Almine, les cheveux en désordre, le visage exsangue. Mais personne ne l'accompagnait. Elle verrouilla la porte derrière elle et s'engagea dans l'escalier.

Quand le bruit de ses pas eut décru, Jacques quitta sa cachette. Il vint considérer avec incrédulité le battant clos. Il était persuadé qu'Almine n'avait pas été seule. A qui eût-elle parlé ? Mais pourquoi avait-elle laissé

là son complice en l'enfermant ? Est-ce qu'elle dissimulait en permanence un garçon sous les combles de la villa ? Un peu rocambolesque comme idée.

Perplexe, Jacques descendit à son tour. Il hésita à se mettre à la recherche d'Almine, qui ne devait pas être loin, mais lui parler l'exposerait à devoir expliquer sa présence, et il ne se sentait pas de taille à mentir. Il s'éclipsa. Il traversait la terrasse quand il perçut un bruit de moteur. Peu après, il vit surgir la voiture du père d'Almine, provenant de la route.

L'auto s'arrêta à sa hauteur et le père d'Almine le salua.

— « Qu'y a-t-il ? Vous faites une drôle de tête, » dit-il.

Brusquement, Jacques sut qu'il allait se venger d'Almine. Il sentait la vengeance s'affûter en lui, s'aiguiser comme un couteau à la lame tranchante. Il parla.

— « Là-haut. Dans le grenier, » prononça-t-il. (Sa voix lui semblait irréelle.) « Almine cache quelqu'un. »

L'autre le fixait sans comprendre. Soudain les mots affluèrent à la bouche de Jacques :

« Elle était avec un homme. Je les ai entendus. Il est resté dans le grenier. Elle était *avec lui*, vous comprenez ? C'est son amant. »

— « Tu es fou ? » s'écria le père d'Almine.

— « Allez voir vous-même. »

Il recula en voyant l'expression qui se peignait sur les traits de l'homme.

— « Si tu as menti... » menaça-t-il en descendant de voiture.

Lourd, il passa près de Jacques, à le toucher, et celui-ci le regarda s'éloigner vers la villa. Resté seul, il s'enfuit en courant. Une joie sauvage éclatait en lui comme une fleur vénéneuse.



— « Pour la seconde fois, » dit le père d'Almine, « qu'as-tu fait de la clé du grenier ? »

Almine pâlit, serra les dents et ne répondit pas.

« Tu ne veux pas parler ? » reprit son père. « Je suppose que tu ne me diras pas non plus qui se trouve là-haut ? »

Il vint vers elle et lui tordit le poignet.

« Où est cette clé ? Donne-la-moi. »

Un rictus plissait sa bouche.

« Quand ce petit crétin m'a dit ça, j'ai cru qu'il se foutait de moi, mais c'était vrai ! »

Almine voyait à un mètre d'elle son visage grimaçant. Elle baissa les yeux et se confina dans un mutisme obstiné. Son père la lâcha.

« C'est bon, puisque tu aimes tellement jouer avec les serrures, reste enfermée à clé, toi aussi. »

Il partit et Almine entendit le déclic grinçant du pêne s'engageant dans la gâche. Elle regarda la porte. Son père avait subtilisé la clé de la chambre et l'avait emprisonnée. Elle frappa le plancher du pied avec colère et courut se jeter sur son lit. Allongée à plat-ventre, elle enfouit sa figure

dans ses mains. Elle était au-delà des larmes, transportée dans un désert glacé où il n'y avait plus de place pour aucun sentiment.

Quand son père revint, un long moment plus tard, il la trouva debout au centre de la pièce, pétrifiée et comme calcinée par une métamorphose minérale. Il s'approcha d'elle, le visage blême.

— « Tu as fait ça ? » murmura-t-il. « Ce monstre... c'est abominable !... »

Il tenait à la main la barre de fer dont il s'était servi pour enfoncer la porte du grenier. L'extrémité de cette barre était souillée de particules visqueuses, comme si elle avait été trempée dans de la poix.

Alors Almine bougea. Lentement elle recula, les yeux fixés sur la barre de fer poisseuse, puis soudain elle glissa de côté, échappant à son père qui tentait de la retenir, et elle prit la fuite.

Elle courut vers l'escalier du grenier, haletante, et elle entendait comme dans un cauchemar les pas martelés de son père qui la poursuivait. Elle monta les marches quatre à quatre. La porte du grenier béait, la serrure arrachée. Almine entra et, du premier coup d'œil, vit le cadavre de l'habitant des étoiles. Elle alla s'agenouiller devant lui. Il avait eu le crâne défoncé.

Son père la rejoignit et l'entraîna. Il la secouait par le bras en disant : « Pourquoi as-tu fait ça ? Réponds-moi. Pourquoi ? » Et comme Almine se taisait, il l'accula dans un coin du grenier et la gifla. Puis il continua de la frapper, à gestes saccadés, en répétant mécaniquement : « Mais tu es folle... Mais tu es folle... » Almine ne se protégea pas. Au bout d'un instant, elle glissa sur le sol et y demeura étendue. Son père la bouscula du pied dans un dernier sursaut. Almine resta inerte. Il sortit du grenier.

Plus tard, Almine se releva. Elle avait la figure tuméfiée et son corps lui faisait mal. Elle se traîna hors du grenier, en prenant appui au mur. Son père n'était plus dans les parages. Elle descendit jusqu'à la terrasse sans l'avoir vu. Sa démarche s'était affermie. Elle traversa le jardin et, une fois entrée dans la pinède, se mit à courir. Puis elle s'arrêta pour se coucher au pied d'un pin.

Elle ne pensait à rien. Les heures passèrent sans qu'elle en eût conscience. Elle finit par dormir. Quand elle rouvrit les yeux, il faisait nuit et elle voyait les étoiles entre les cimes des pins, comme au soir du premier jour — le jour où elle avait découvert l'être qui maintenant était mort.

Elle regarda ces étoiles, en se demandant quelle portion du ciel renfermait le monde d'où il était venu. Elle se sentait détachée de tout sauf des étoiles. Il lui sembla soudain qu'elles avaient été le but vers lequel elle tendait depuis toujours, et qu'en les contemplant elle se sentait plus proche d'elles que de la terre. Elle souhaita confusément échapper à cette terre, et s'imagina se mouvant librement et triomphalement dans le ciel, au côté de l'habitant des étoiles.

Mais ce contact privilégié mis à sa portée était maintenant brisé. Elle sut que jamais elle n'atteindrait le but.

Alors seulement elle songea à son père. Longtemps elle demeura immobile, les lèvres serrées, un pli barrant son front. Quelque chose de dur se formait en elle, un noyau incandescent qui petit à petit répandait

dans ses veines une lave brûlante. Une brusque flambée la dévora et soudain elle se leva. Elle se tint un instant debout, adossée au tronc incurvé d'un pin qui la cambrait en arrière, la tête levée vers les étoiles. Elle scruta une dernière fois les étoiles comme si elle y déchiffrait un message. Puis elle reprit le chemin de la villa.

Au fond du jardin, la masse géométrique de la maison se dressa devant elle, découpée sur le ciel nocturne. Aucune fenêtre n'était éclairée. Son père avait dû se coucher, las de l'attendre. Il l'avait abandonnée à son caprice et à sa folie. Almine, les bras collés au corps, la tête rigide, contempla durant plusieurs minutes la façade obscure. Puis elle se dirigea vers le garage attenant à la villa. Elle savait l'endroit exact où était pendue la clé du garage, derrière le rosier qui poussait à cet endroit contre la muraille. Dans l'obscurité, ses doigts tâtonnèrent, une épine lui érafla le poignet et son sang perla sans qu'elle s'en aperçût, enfin sa main se referma sur la clé. Avec des gestes précis, elle fit jouer la serrure et la lourde porte glissa sur ses gonds. Almine manœuvra le commutateur électrique, la pénombre du garage fit place à une clarté jaunâtre, et elle y pénétra. Dans un coin, étaient entassés plusieurs grands bidons d'essence. Almine s'en approcha, saisit l'un d'eux. Une seconde elle resta sans bouger, tenant le bidon à la main ; rien ne transparaissait sur son visage. Puis elle fit demi-tour et s'en alla, sans prendre la peine d'éteindre ou de fermer le garage.

Elle revint vers la terrasse et entra silencieusement dans la villa, frôlant les meubles avec agilité, se glissant sur les tapis pour étouffer le bruit de ses pas. Elle emprunta l'escalier et, parvenue au premier étage, s'immobilisa, aux aguets. Elle se remit à marcher, avec une extrême lenteur, avançant précautionneusement une jambe après l'autre. Dans les ténèbres elle ne faisait pas plus de bruit qu'un chat. Devant la porte de la chambre de son père, elle fit halte, retenant sa respiration. Elle percevait, feutré par la cloison, un ronflement régulier. Avançant doucement la main, elle tâta la clé qui était engagée dans la serrure, à l'extérieur. Cette clé ne servait jamais. Le coin des lèvres d'Almine se retroussa sur ses canines dans l'obscurité, tandis qu'elle tournait la clé. Le grincement de celle-ci la pétrifia. Mais dans la chambre, le ronflement n'avait pas cessé. Almine acheva de donner un double tour de clé, puis s'éloigna. Elle n'avait pas lâché le bidon d'essence.

La chambre de son père était encadrée par deux pièces : la bibliothèque et le bureau. Almine entra successivement dans chacune d'elles et arrosa le parquet d'essence. Puis elle vida le reste du bidon dans le corridor, devant la chambre de son père. Elle supputa l'épaisseur des murs, de minces cloisons de séparation entre les pièces, réfléchit que si son père tentait de sauter par la fenêtre, il se romprait les os. Elle abandonna par terre le bidon vide et se rendit jusqu'à sa chambre d'où elle ramena une boîte d'allumettes. La brusque flambée de l'essence, quand elle y eut jeté plusieurs allumettes enflammées, éclaira d'une lueur de brasier son visage inexpressif. Elle regarda un moment l'incendie prendre corps, puis retourna au rez-de-chaussée. En traversant la terrasse, elle leva la tête pour surveiller le rougeoiement qui illuminait deux des fenêtres de la maison.

Elle se rendit de nouveau au garage et en ramena deux autres bidons. Elle les répandit dans les différentes pièces du rez-de-chaussée et y mit le feu avec les allumettes dont elle avait conservé la boîte. Quand elle se retrouva dans le jardin et, du milieu de la pelouse, se retourna pour voir, toute la façade de la villa était embrasée. Almine s'en alla dans la direction de la pinède.

Elle ne se retourna qu'une autre fois, à un kilomètre de là, de l'autre côté de la pinède. Le ciel prenait une teinte rougeoyante par-dessus le sommet des pins, comme s'il s'ouvrait à une précoce aurore. Debout, privée de pensées, retranchée du monde, Almine regarda le rouge du ciel, puis elle leva la tête vers le fourmillement froid des étoiles.



Son et lumières

(*Stawdust*)

par IDRIS SEABRIGHT

Idris Seabright, la reine de l'insolite, opère un peu à la façon d'un miroir déformant. A travers sa vision, les thèmes les plus classiques prennent un aspect inquiétant et baroque, frisant parfois la bouffonnerie. Elle nous offre aujourd'hui sa propre version d'un sujet très « space-opera » : la métamorphose de l'existence humaine dans l'espace, sous l'influence d'un mystérieux phénomène biologique.

Cette nouvelle fut écrite au temps où il y avait trente-cinq magazines américains de science-fiction mensuels et où Arthur Clarke, lorsqu'on lui demandait s'il y avait des fanatiques qui les lisaient tous, *répliquait : « S'il y en a, je me demande comment ils font pour que ces énormes paquets échappent à la vigilance des gardiens de l'asile! » C'est un peu dans l'optique d'une parodie de la mauvaise science-fiction qu'il faut considérer le texte d'Idris Seabright.*



« C'EST vous qui provoquez ça ? » questionna miss Abernathy.

— C'est vous ? » riposta-t-il. Ses fins sourcils s'étaient relevés.

— « Certainement pas. »

— « N'en soyez pas si sûre. Vous pourriez ne pas en avoir conscience. Et c'est exactement *le genre* de choses que ferait une femme. » Il la regardait avec un air de dégoût tellement vif que miss Abernathy pensa : « Il est bien *réel*. Pas comme les autres. Mais il n'est pas exactement un homme. »

Elle détourna son regard vers l'eau bleue de la piscine, à la surface lisse.

La piscine était ce qu'elle avait préféré à bord du S. S. *Vindemiatrix*, mais dorénavant elle n'y trouvait ni inspiration ni consolation.

— « Mais... qu'allons-nous faire ? » demanda-t-elle ; elle regarda Mr. Faxon de nouveau.

— « Attendre jusqu'à ce que nous ayons trouvé, je pense, » répondit-il. « C'est tout ce que nous *pouvons* faire. Celui de nous qui ne sera pas transformé... »

— « ... sera le responsable, » compléta-t-elle.

— « Exactement. »

Il lui tourna le dos et s'éloigna, frayant son chemin parmi les mannequins qui peuplaient les bords de la piscine. Mr. Pooley, miss Davis, Mr. Elginbrod, Mr. Harris, miss Raylor... comme ils étaient nombreux !

Sans mentionner le commandant et le premier maître dans la salle à manger et tous les autres qui, transformés dans le *privé*, restaient assis ou debout, impassibles dans la solitude de leurs cabines. Vingt-cinq ou trente personnes, tous des mannequins, tous soigneusement bourrés de son, tous possesseurs d'une fine peau de chevreau.

L'esprit de miss Abernathy se reporta à son quatrième jour à bord du *Vindemiatrix*, et à la première transformation. Elle était alors près du plongeoir, et parlait à Mr. Pooley.

— « C'est une piscine agréable, » avait-elle dit.

— « Oui, agréable, » avait-il répondu.

— « Et la couleur de l'eau... elle était agréable aussi. »

— « Oui. Elle est agréable. » Une étincelle de personnalité avait-elle brillé derrière les beaux yeux de Mr. Pooley ? Toujours est-il qu'il avait ajouté une réflexion originale. « La couleur des lumières au-dessus... je l'aime bien aussi. Elle est agréable. »

— « Vraiment ? » Une pointe de perversité avait envahi miss Abernaty. « Vous ne trouvez pas qu'elle serait plus agréable si le jaune était plus vif ? Un peu plus proche de l'éclat du soleil ? » Il était vrai que la lumière diffusée sur la piscine avait un aspect fumeux, glauque, comme l'éclat sulfureux d'une tornade de sable. Le robot qui avait mis au point la construction s'était trompé.

Mr. Pooley avait semblé ne pas l'entendre.

— « Elle est agréable, » avait-il seulement répété, comme si elle n'avait rien dit.

Miss Abernathy lui avait tourné le dos avec mépris. Quel mannequin que cet homme ! Ils étaient *tous* des mannequins. Tout ce qu'ils savaient faire, hommes et femmes, c'était de répéter « Comme c'est agréable », ou « Comme c'est intéressant », en croyant qu'ils avaient dit quelque chose. Elle avait été folle de penser que les passagers d'un astronef marqueraient une amélioration sur ses collègues de bureau. Les voyageurs romantiques de l'espace, une fable !

Où y avait-il des gens capables de faire des choses ? Etaient-ils tous disparus ? Sûrement, les hommes qui avaient conçu les machines... Mais à présent les machines se concevaient elles-mêmes. Elles s'en tiraient d'ailleurs mieux que n'importe quel être humain.

Elle avait quitté Mr. Pooley, puis s'était glissée dans l'eau turquoise du grand bain. Elle avait nagé deux fois d'un bout à l'autre. Ensuite, sortant de l'eau, elle était revenue près de Mr. Pooley.

Il était resté exactement à l'endroit où elle l'avait laissé. S'approchant de lui, elle vit pourquoi il n'avait pas bougé. Il ne bougerait plus jamais. Il était... il était...

Non, ce n'était pas possible. La mâchoire de miss Abernathy s'était affaissée. Elle devait avoir une hallucination. On le lui avait présenté quelques heures avant, à peine. On ne lui aurait pas présenté un mannequin, non ?

Elle avait jeté les yeux autour d'elle. Personne ne les avait regardés, personne ne leur accordait d'attention. Délicatement elle avait allongé les

doigts et touché le bras de Mr. Pooley. Ce bras était frais, doux et crémeux, comme du chevreau de bonne qualité.

La cloche du thé avait sonné. Les gens avaient commencé à sortir de l'eau. Miss Abernathy était partie avec eux. A la porte de la piscine, elle avait regardé en arrière. Mr. Pooley était toujours debout, là-bas.

La deuxième transformation s'était produite à l'heure du dîner. Le commandant — ils dînaient tous à la table du commandant — parlait de sa belle voix prenante. Miss Abernathy l'écoutait avec plaisir. Le commandant se rapprochait du genre d'homme qu'elle avait espéré rencontrer. Il savait des choses. Il faisait des choses. Il avait des idées. Il était déjà marié, sans aucun doute. Mais — bah — elle s'en moquait. Tout vaudrait mieux que d'être mariée à un des mannequins habituels, comme Mr. Pooley. S'il était marié, elle s'en moquait. Elle pourrait être sa concubine.

— « En ce moment même, nous traversons une région de l'espace exceptionnellement intéressante, » avait dit le commandant. « Nous longeons les franges d'un énorme nuage composé d'hydrogène et de minuscules particules de poussière. Bien que, selon les standards habituels, le nuage de gaz soit à vrai dire peu dense (il contient environ dix atomes d'hydrogène par centimètre cube), sa densité est dix ou vingt fois plus forte au centre. Le nuage est fortement magnétisé. En fait, on considère qu'il est allongé dans le sens des lignes de force magnétiques interstellaires. Il s'y produit parfois des phénomènes extrêmement intéressants. »

— « Est-ce dangereux ? » voulut savoir miss Abernathy, se penchant avec avidité.

— « Aucunement. Simplement intéressant. Nous longeons les franges d'un énorme nuage composé d'hydrogène et de minuscules particules de poussière. Bien que, selon les standards habituels, le nuage de gaz soit à vrai dire peu dense (il contient environ dix atomes d'hydrogène par centimètre cube), sa densité... »

Miss Abernathy s'était aperçue qu'il se répétait mot pour mot. Il ne savait *rien* de plus, ou n'avait pas plus d'idées, que les autres. Il avait probablement appris par cœur l'exposé complet, sur l'un des rubans imprimés d'une des machines à donner les nouvelles.

Sa concubine, vraiment ! Elle eut un sursaut de dégoût envers elle-même. Comment avait-elle pu avoir une telle idée ?

— « ... allongé dans le sens des lignes de force magnétiques interstellaires, » terminait le commandant. « Il s'y produit parfois des phéno... »

Il s'était arrêté au milieu du mot. Miss Abernathy s'était penchée vers lui avec une sorte de pressentiment coupable. Comme elle regardait, un mince filet de sciure dégoulina de la narine du commandant.

Les autres, certainement, devaient s'être écartés un peu. N'y avait-il pas eu un mouvement, un frémissement silencieux, autour du commandant et d'elle-même — une très légère pause dans la conversation du groupe attablé ? Mais ils avaient presque aussitôt recommencé à parler, disant que les choses étaient agréables, intéressantes, bonnes. A la fin du dîner, ils s'étaient tous levés, laissant à table le commandant assis.

Il était toujours là au petit déjeuner qui suivit. Miss Abernathy, retour-

nant plus tard à la salle à manger, avait trouvé un des robots-servants en train de l'épousseter.

Après cela, il y avait eu une quantité de transformations. C'était après la sixième, ou peut-être était-ce la septième, que le comité avait été formé.

Mr. Elginbrod avait été élu président. Il avait, disait-il, déjà été dans l'espace. Les servo-mécanismes devaient être détraqués. Il fallait se plaindre.

— « Oui, » avait fait miss Davis en écho. « Nous devrions nous plaindre au commandant. »

Miss Abernathy avait un peu haussé les sourcils.

— « Au *commandant ?...* »

— « Bon, enfin, au premier-maître. A une autorité. On ne peut savoir quand *ces choses* s'arrêteront. N'importe lequel d'entre nous peut être frappé à son tour. »

— « Absolument, » grommela Mr. Elginbrod. Il paraissait aussi fat que d'habitude, mais ses yeux avaient un aspect égaré, vitreux. « Miss Davis a raison. Il faut faire quelque chose. Je suis d'... »

Il s'arrêta. Miss Abernathy, l'examinant sous la lumière jaunâtre, vit que ses yeux étaient devenus, littéralement, de verre.

Les autres aussi avaient regardé. Ils commencèrent à reculer. Quand ils furent à distance raisonnable, ils s'enfuirent en courant. Miss Abernathy avait entendu claquer en série les portes de leurs cabines.

Cela avait marqué la fin du comité. Miss Davis n'avait pas même eu le temps de rejoindre la porte de sa cabine avant d'être pétrifiée sur place. Et miss Abernathy, faisant quelques jours plus tard la ronde des cabines avec un passepartout qu'elle avait pris au robot-femme de chambre, s'était aperçue que les autres aussi avaient été atteints. Leurs refuges dans les cabines ne leur avaient servi à rien. A présent, ils avaient tous des corps en peau de chevreau, bourrés de son, et des yeux de verre.



Etait-il douloureux d'être transformé en mannequin ? Apparemment non, puisqu'aucun d'eux n'avait crié à l'instant de la transformation. Mais l'idée était quand même repoussante. Et qui faisait *ça ?* Etait-ce elle ? Etait-ce Mr. Faxon ? Ou bien était-ce une chose qui se produisait dans cette région de l'espace où se trouvait le *Vindemiatrix ?* Il n'y avait personne à interroger, aucun moyen de savoir. Elle et Mr. Faxon étaient maintenant les seuls humains restant à bord de l'astronef.

Miss Abernathy soupira. Elle regarda la porte par où Mr. Faxon était sorti. Où était-il allé ? Au snack-bar pour manger quelque chose ? Il aimait bien manger. Ou bien au gymnase se faire masser par un des robots ? Il passait son temps à manger, puis à combattre les effets de la nourriture. Malgré tout, il n'était pas si mal que ça. En un sens, il valait plus que n'avaient valu les autres hommes.

Les quelques jours suivants furent moins pénibles que ne l'avait craint miss Abernathy. Les mannequins autour de la piscine et dans la salle à manger fournissaient une compagnie certaine. Elle alla se baigner plusieurs

fois, et y prit plaisir. Aux repas, elle et Mr. Faxon se tenaient aux bouts opposés de la table, séparés par les mannequins, et les robots les servaient ponctuellement. Ce n'était guère différent, vraiment, de ce qui se passait avant la transformation des passagers.

Cependant, elle dormait très mal. Elle alla voir le robot-médecin et obtint de lui une boîte de pilules somnifères. Ces dernières agirent, mais elle se réveillait en état de dépression. Etait-ce la pensée des mannequins attendant impavides dans les cabines voisines, ou bien était-elle personnellement effrayée ? Non, il y avait une autre cause. Subitement, elle sut ce que c'était. Elle se sentait seule.

Oui, seule. Elle et Mr. Faxon étaient les seuls personnages encore vivants sur l'astronef, et cependant ils n'échangeaient jamais un mot, pas même un bonjour. La plus grande partie du temps qu'ils passaient à table, il restait le nez plongé dans un livre. Il fallait faire quelque chose. Peut-être l'avait-elle mal jugé ? Evidemment, ses manières affectées étaient étranges. Mais...

Ce soir-là elle s'habilla pour dîner, avec un soin inaccoutumé. Son costume de lamé d'or blanc avec la taille bouffante et la petite culotte dorée. Trois étages de couleur dans les cheveux, avec les parfums correspondants. Des anneaux brillants aux poignets et aux chevilles. Et un maquillage qu'elle n'eût jamais osé arborer auparavant.

Il lui fallut longtemps pour être satisfaite. Elle fit plusieurs fois remanier sa coiffure par le robot-caméríste. Quand elle pénétra dans la salle à manger, le gong du dîner avait déjà retenti.

Mr. Faxon ne leva pas la tête de son livre. Bon. Elle n'avait pas cru qu'il le ferait. Ce fut seulement lorsque les robots servirent le café qu'elle eut assez de courage pour lui parler.

— « Puis-je vous demander le sucre ? » demanda-t-elle. Sa propre voix ne lui sembla guère naturelle.

Sans lever le nez, il poussa le sucrier qui glissa jusqu'à elle sur la nappe.

« Et la crème, s'il vous plaît ? » fit-elle.

Cette fois, il releva la tête. Il lui lança un regard foudroyant.

— « Le pot de crème est à côté de votre coude, » dit-il grossièrement.

— « Oh !... merci. » Elle avala péniblement sa salive. « Voulez-vous... je pensais... si... peut-être pourrions-nous danser un peu ce soir ? C'est-à-dire... si vous n'êtes pas trop occupé. L'orchestre serait heureux de jouer. »

— « Non, merci. Quand j'étais moniteur de danse, les femmes m'ont écrasé les pieds pour jusqu'à la fin de mes jours. »

Miss Abernathy déglutit encore une fois.

— « Ou bien... nous pourrions jouer au bézigue. Ou nous pourrions voir quels enregistrements stéréo contient la bibliothèque. »

— « Non, merci. Franchement, miss Abernathy, je ne veux rien faire du tout en votre compagnie. »

Ce fut presque avec soulagement qu'elle déposa les armes de la tentation.

— « Pourquoi ? » questionna-t-elle.

— « Pour deux raisons. D'abord, je pense que vous êtes dangereuse. Terriblement dangereuse, bien que vous l'ignoriez sans doute. Ensuite, je ne vous aime pas beaucoup. »

Pendant un moment il joua pensivement avec les breloques qui pendaient à son poignet. Il parut sur le point d'ajouter quelque chose. Mais non. Il ferma son livre d'un coup sec, repoussa sa chaise et sortit.

Miss Abernathy regarda fixement la sortie. Elle avait les joues brûlantes. Il paraissait croire que le responsable devait être *elle* ou *lui !* Comme s'ils étaient ennemis. Elle n'aurait pas cru qu'il la détestait à ce point. Mais peut-être avait-il raison. Oui, peut-être.

Cette nuit-là elle dut prendre trois pilules somnifères. Mais en s'éveillant elle se sentit alerte et reposée, pas du tout déprimée.

Elle s'habilla lentement et pensivement, s'arrêtant souvent pour examiner ses ongles, ou arranger un détail de sa toilette. Elle pourrait aussi bien porter ce sage petit ensemble brun, mettre de la poudre d'or mate — et non brillante — dans ses cheveux. Quand on part en guerre (était-ce le cas ? Elle avait les mains terriblement froides...), inutile de porter une grande toilette.

Elle entra la tête haute dans la salle à manger. Mr. Faxon mangeait déjà : du porridge avec beurre, sucre et crème. Par le couvercle transparent du plat qui était devant lui, elle vit ce qu'il avait choisi ensuite : trois gros pains chauds, garnis de bacon, saucisse, jambon et œufs. Pas étonnant qu'il eût un double menton naissant.

Elle but son jus de fruit. A vrai dire, elle n'était pas du tout dans son assiette. Elle ne savait pas si elle arriverait à ses fins. Pourtant, cela ne pouvait plus durer. Si Mr. Faxon se trompait, cela n'importait guère. S'il avait raison, autant s'en rendre compte sur-le-champ.

— « Mr. Faxon, » dit-elle délibérément d'une voix forte, « après le déjeuner nous allons faire une gentille partie de bézigue. »

Il leva vivement la tête de son assiette de porridge. Son visage était défiguré par la contrariété. (« S'il pense que je suis tellement dangereuse, » songea miss Abernathy, « il aurait tort de s'opposer à moi. »)

— « Quoi ? Jouer au bézigue avec vous ? Vous êtes folle. Bien sûr que non. »

Leurs regards s'accrochèrent. Miss Abernathy eut l'impression de se vider complètement. Tout son corps tremblait. Il *fallait* qu'elle.. si elle ne... il... oh !... il...

Tout à coup *cela* se produisit. Il y eut une espèce de *plop* dans l'air entre eux, et les yeux de Mr. Faxon devinrent vitreux. Son corps prit la raideur et la rigidité bien connues. A son tour, il était un mannequin. Elle venait de recommencer.

Il ne ressemblait guère aux autres. Miss Abernathy se leva et fit le tour des mannequins attablés, pour arriver jusqu'à lui. Elle l'examina de près. Les coutures de la peau de chevreau paraissaient lâches sur son avant-bras. Elle les écarta avec son ongle et fit un trou.

Hum. Juste ce qu'elle avait pensé. Il n'était *pas* comme les autres. Il était bourré de coton rose pelucheux, qui sentait la violette.

Elle tremblait toujours. Elle revint à son fauteuil et s'assit. C'était terrible, c'était horrible ; elle supposait qu'elle était la responsable, mais elle ne l'avait pas vraiment voulu. Pas exactement. Et maintenant elle restait le seul être vivant à bord.

Que devait-elle faire à présent ? Elle ne savait si elle devait rire ou pleurer. Comme si on voulait hoqueter et éternuer en même temps. Et quoi qu'elle fît, cela ne marquerait aucune différence. Elle restait le seul être vivant...

Mais au fait, non. Il restait une autre personne en vie. L'astrogateur. Il devait poursuivre sa tâche — ses tâches isolées, très importantes, ultra-savantes — là-haut, à l'avant, dans sa petite cellule cubique. L'astrogateur. Bien sûr, bien sûr !

Le tremblement de miss Abernathy avait cessé. A vrai dire, il n'était pas étonnant qu'elle n'eût jamais pensé à l'astrogateur. Loin des yeux, loin de l'esprit ; et chacun sait que les astrogateurs sont trop absorbés par leur lourd labeur pour paraître en public. Cela voulait-il dire qu'elle ne devait pas lui faire une visite ?

Elle hésitait. Mais elle *voulait* le voir... et elle ferait attention. Après tout, Mr. Faxon s'était peut-être trompé. Le commandant avait dit que d'étranges choses se produisaient dans cette partie de l'espace.

Courant presque, elle s'élança vers l'endroit de l'astronef où devait se trouver le poste de l'astrogateur. A la fin de la zone de récréation, il y avait une porte verrouillée et un écriteau : « *Entrée Interdite* ». Elle tourna le verrou et passa la porte.

L'ambiance devenait plus bruyante. La moquette de la coursive était moins belle, et le ronronnement des machines emplissait l'air. Nerveuse, mais toujours décidée, miss Abernathy hâta le pas.

Il y avait de plus en plus de portes, d'écriteaux disant « *Défense d'Entrer* », « *Privé* », « *Entrée Interdite* ». Miss Abernathy, sourcils froncés, les dédaigna.

Enfin, elle arriva au saint des saints. L'écriteau indiquait :

ASTROGATEUR. PRIVÉ. ENTRÉE FORMELLEMENT INTERDITE.

Elle essaya la poignée. La porte n'était pas verrouillée. Elle frappa.

— « Entrez, » fit une voix mâle.

Miss Abernathy s'avança. Elle ne put réprimer sa stupéfaction.

Dans le reste du *Vindemiatrix*, on avait tout fait pour cacher aux passagers la présence de l'espace environnant. Le principe était de leur faire passer deux mois agréables dans un hôtel de luxe. Il y avait seulement, dans le grand salon, deux écrans indirects peu mis en évidence, sur lesquels les passagers pouvaient examiner ce qui les entourait. Personne ne s'était guère servi des écrans. Mais là, dans le poste de l'astrogateur, on réalisait subitement où se trouvait le *Vindemiatrix*.

Tout l'avant de la salle était un immense écran indirect. Il était flanqué

par un double rang incurvé d'appareils et cadrans énigmatiques. Et tout autour de la pièce, du plancher au plafond, courait une très large ceinture, un zodiaque d'écrans directs. On y voyait la lueur rougeâtre de l'hydrogène ionisé. Le poste semblait encadré d'une brume de feu.

A part l'éclat rouge du gaz, la seule lumière de la pièce venait d'une lampe voilée de vert au-dessus du siège solitaire de l'astrogateur.

C'était un endroit assez impressionnant. Quant à l'astrogateur, il était à plat ventre sur sa couchette, et un robot-servant lui faisait un massage.

Miss Abernathy avança timidement. Presque sous ses pieds, dans les écrans directs, une énorme étoile bleue brillait d'un éclat fixe à travers le brouillard rougeâtre.

— « Vous êtes l'astrogateur ? » demanda-t-elle.

— « Oui, madame, » répondit-il avec langueur. Il tourna la tête vers elle. « Asseyez-vous, madame, et le robot vous amènera un drink. »

— « Merci. » Elle s'assit au bord du fauteuil. « Je n'ai pas soif pour le moment... Ainsi vous êtes l'astrogateur. Ce doit être un travail terriblement important. »

— « Oh ! ce n'est pas si terrible. » Il bâilla. « C'est Robbie qui fait presque tout. » Il indiqua une grande mécanique, vaguement humanoïde, debout à gauche de la rangée d'instruments.

— « Ah ! bon... Je pensais que vous autres navigateurs deviez faire des tas de calculs. » Elle se détendit un peu.

— « C'était comme ça dans le temps. Plus maintenant. J'enfonce un bouton au début du voyage, et les machines nous mènent à destination. C'est à elles que revient le boulot. »

Il bâilla encore. « Vous ne voulez rien boire, madame ? » demanda-t-il avec une pointe d'espoir dans la voix. « *Ils* font de très bons drinks. »

— « Non, merci. » Miss Abernathy essayait de rassembler ses illusions en miettes. « Mais... en supposant que vous vouliez conduire l'appareil *ailleurs* qu'à Sirius ? N'auriez-vous pas beaucoup à faire dans ce cas ? Des calculs, toutes sortes de choses ? »

— « Non. Vous voyez cette roue ? » Il la montrait du doigt. « Il y a dessus une liste des étoiles majeures. On règle la roue sur l'étoile qu'on a choisie. C'est du tout cuit. »

— « Je... je crois que je vais prendre un verre, » dit miss Abernathy. Tandis qu'on apportait la boisson, elle demanda : « Cependant... je suppose que vous devez vous sentir un peu seul, non ? »

— « Non. » Il se mit sur le dos, exposant sa poitrine musclée, et un côté de son beau visage. « Pas le droit de me mêler aux passagers. Mauvais pour le moral. Non, ça ne fait rien. Je dors beaucoup. »

— « Alors... alors vous ne faites aucun travail, en réalité ? »

Elle avait dû laisser percer dans sa voix l'indignation qu'elle ressentait. L'astrogateur rit nerveusement.

— « Allons, madame. Faut pas en faire un drame. C'est comme ça, c'est tout. »

C'est comme ça... Miss Abernathy ressentit un flot de dégoût incontrôlable. Il était pire que les autres — pire que le commandant, pire que Mr. Elginbrod, pire que Mr. Faxon. Il était pire que le plus abruti des passagers. Il restait dans son lit, et les machines dirigeaient le *Vindemiatrix,* et c'était comme ça. Quel crétin !

Elle ne fut pas le moins du monde surprise, au contraire elle fut satisfaite lorsque l'œil de l'homme — celui qu'elle voyait — prit une apparence vitreuse.

Elle termina son verre puis alla jusqu'à la couchette. Il avait une peau en chevreau, comme celles des autres, mais il paraissait plus mou, moins rembourré. Elle le secoua. Il y eut un craquement. Etait-il bourré de paille ? Non, c'était probablement de la laine de verre.

Elle posa le verre vide sur le sol près de lui. Dans la bande d'écrans, le nuage de gaz rougeoyait toujours. Il n'y avait aucun intérêt à laisser l'astronef continuer jusqu'à Sirius ; tout le monde disait que la planète de Sirius, qui avait été colonisée par les Terriens, ressemblait exactement à la Terre. Elle n'y trouverait pas ce qu'elle recherchait.

Bon. Alors... Elle s'approcha de la roue qu'avait montrée l'astrogateur. Elle étudia un moment la liste d'étoiles. Aldébaran. La liste indiquait que cet astre possédait une planète, et son nom avait une heureuse consonnance. Il faudrait longtemps pour l'atteindre, mais elle avait à bord des quantités de vivres.

Elle déplaça la flèche sur la roue, depuis Sirius jusqu'au nouveau nom.

Elle regarda avidement les champs d'étoiles sur le grand écran indirect. Dans un instant, ils commenceraient à se déplacer quand l'astronef prendrait sa nouvelle direction.

Les moments passaient. Les champs d'étoiles de l'écran restaient à leur place. Lentement miss Abernathy commença à prendre peur. Pas de changement de direction, toujours la même course en avant.

Elle alluma les lampes du plafonnier. Elle put mieux voir la roue. Ses connexions paraissaient un peu lâches. Elle s'agenouilla et suivit de la main le câble électrique.

Non. Il n'était pas branché. Il ne l'avait jamais été. La roue d'étoiles... était factice. Aussi factice que tous les mannequins à bord.

Elle réussit à regagner le quartier des passagers. Pendant un moment, elle erra parmi les mannequins, touchant en frissonnant leurs corps enrobés de chevreau. Mue par une impulsion, elle poussa Mr. Elginbrod dans la piscine — et frissonna encore plus. Parce que cette sorte de changement — — jeter une marionnette dans l'eau — était *l'unique* façon de changer les choses.

L'astronef arriverait à l'heure sur la planète de Sirius. (S'il y avait un moyen de forcer les machines à conduire le *Vindemiatrix* sur Aldébaran, elle ne le connaîtrait jamais.) L' « atterrissage » aurait lieu, aussi posément, aussi savamment que s'il y avait *d'autres* vivants qu'elle à bord.

Les transformations ne causeraient pas d'ennuis. Les gens détourne-

raient la tête et ignoreraient volontairement la chose. Même si elle avait empoisonné tous les passagers à l'arsenic, au lieu de les transformer accidentellement pendant que l'astronef traversait un nuage d'hydrogène magnétisé, il n'y aurait aucun ennui. Les gens étaient trop passifs pour s'en préoccuper... C'était ainsi.

Elle se mit à pleurer. Au loin, à l'avant de l'astronef, elle pouvait entendre l'habituel bourdonnement, gai, impersonnel, de la machinerie, portant inexorablement l'appareil vers Sirius. Cela la fit pleurer encore plus fort. Un robot-servant glissa vers elle et lui mit doucement dans la main un mouchoir propre.

(Traduit par P. J. Izabelle.)



Notre conte ultra-bref

Pour vous servir...

par ANTHONY BOUCHER

AILSA avait été jadis la plus quelconque et la moins douée des filles de l'Université, si d'autre part elle remportait la palme de la logique et du sang-froid. Maintenant, à presque vingt-cinq ans de distance, c'était la femme la plus séduisante que Martin eût jamais vue et, à en juger d'après son cadre, de beaucoup la plus riche.

— « ... si heureuse de t'avoir rencontré au bout de tant d'années, » disait-elle de cette voix indiciblement troublante. « Tu connais des éditeurs et tu peux me conseiller pour ce roman. Je commençais à être tellement lasse du piano... »

Martin avait entendu ses enregistrements de piano et savait qu'ils étaient merveilleux... comme l'avaient été ses précédents enregistrements de chant, et avant eux ses peintures non figuratives, ses dessins de mode et cette étonnante communication sur les nombres premiers. Il savait aussi que le revenu de toutes ces activités n'aurait pas suffi à payer la décoration de la Salle d'Argent où ils avaient dîné, ni de la Salle Dorée où il avait ensuite lu le roman (qui était merveilleux, bien entendu), ni de la chambre dont il n'avait pas remarqué la couleur car il ne s'y était pas couché seul (et là, le mot *merveilleux* était bien inadéquat).

Il n'y avait qu'une explication, et Martin ne fut pas surpris de voir que le serviteur porteur du café matinal ne projetait aucune ombre dans le soleil. Tandis qu'Ailsa dormait toujours (merveilleusement), Martin dit :

— « Ainsi, vous êtes un démon. »

— « Naturellement, monsieur, » répondit le domestique sans ombre, couvant d'un regard adorateur la belle endormie. « Nellthu, pour vous servir. »

— « Et quel service ! J'imagine bien qu'Ailsa a su jeter un sort et même formuler un vœu logique. Mais je croyais que vous étiez limités dans ce que vous pouviez accorder. »

— « Nous le sommes, monsieur. A trois vœux. »

— « Mais elle a la richesse, la beauté, la jeunesse, la célébrité, des talents d'une variété remarquable... tout cela en trois vœux ? »

— « En un seul, monsieur. Oh ! je l'avais habilement trompée pour les deux premiers. » Nellthu sourit à ce souvenir. « *La beauté*... mais elle n'avait pas précisé laquelle et j'avais fait d'elle la plus belle centenaire du monde. *Une fortune dépassant tous les rêves de l'avarice*... mais bien sûr rien ne dépasse de pareils rêves, et elle n'avait donc *rien* obtenu. Ah ! j'étais en forme ce jour-là, monsieur ! Mais le troisième souhait... »

— « Ne me dites pas qu'elle vous a fait ce coup : « *Pour mon troisième souhait, je veux trois autres vœux !* » Je croyais que c'était illégal. »

— « C'est illégal, en effet, monsieur. Les paradoxes que cela implique dépassent notre pouvoir. Non, monsieur, » dit Nellthu, avec une sorte d'admiration triste, « son troisième souhait était beaucoup plus fort encore. Elle a dit : « *Je désire que vous soyez amoureux de moi d'une façon permanente et désintéressée.* »

— « Elle a toujours su manier la logique, » reconnut Martin. « Ainsi, pour votre propre compte, vous avez dû la rendre belle et... pleine de dons, et depuis lors vous avez été contraint de lui accorder tout ce qu'elle... » Il s'interrompit et son regard alla du lit au démon. « Mais dites... quelle chance pour moi qu'elle ait inclus le mot *désintéressée !* »

— « Oui, monsieur, » dit Nellthu. « Une *très grande* chance. »

(*Traduit par Arlette Rosenblum.*)

Banc d'essai des jeunes auteurs

JEAN-LOUIS MONOD

Double vue

Le nez en bec d'aigle, le regard impénétrable, ses cheveux noirs et brillants soigneusement tirés se terminant en un lourd chignon, Mme Yoptchika attendait sa première cliente. Pour la troisième fois depuis le coup de téléphone qui lui avait annoncé cette visite, elle astiqua consciencieusement sa boule de cristal, souffla dessus et recommença à frotter. Puis elle la posa avec délicatesse sur le petit guéridon, s'assura que les fauteuils étaient bien en place, alla vers la fenêtre, puis revint vers le perchoir d'où elle souleva son corbeau avec d'infinies précautions. Elle lui lissa le plumage et le laissa s'agripper à son épaule. A peine y était-il installé que la sonnette fit tressaillir la voyante. Elle alla ouvrir. C'était une dame approchant de la cinquantaine. Elle avait une figure pâle et inquiète et semblait douter à l'avance des pouvoirs de Mme Yoptchika. Pourtant la boule de cristal semblait la fasciner et paraissait la rassurer, alors qu'elle lançait des regards furtifs et désespérés vers le corbeau qui la regardait méchamment. Il hochait la tête, entrouvrait le bec et agitait ses ailes, puis tendait le cou, attentif au balancement des pendeloques de la visiteuse. Mais cet intérêt passager se transforma rapidement en agacement. Les diamants lançaient des éclairs radieux qui éclipsaient les faibles reflets du globe de cristal et cela le mettait en colère. Il manifesta son mécontentement en un retentissant croassement. La dame tressauta et ses traits se tirèrent davantage. Après que la visiteuse eut exposé son cas, Mme Yoptchika se pencha sur la boule toute puissante pour y trouver la solution du problème. Après quelques minutes de profonde méditation, d'un air solennel, elle communiqua à sa cliente ce que la boule magique venait de lui révéler. Pourtant elle s'aperçut que la dame n'était pas convaincue.

Alors, avec assurance et sur un ton légèrement offusqué, elle conclut :

— « Mais, madame, voyons... ça devrait vous crever les yeux... »

Elle se leva pour aller chercher le marc de café qui devait donner, lui, la preuve indubitable que ce qu'elle affirmait était exact.

Mais un cri de terreur et de douleur mêlées la fit revenir sur ses pas. Après s'être attaqué à l'œil gauche, agrippé au cou de sa victime, le corbeau fouillait de son bec la seconde orbite.

Le but

Les supporters des « maillots rouges » étaient en délire. Encore un but et ce serait la victoire. Les maillots blancs, comprenant que leur défaite ne tenait qu'à un fil, s'efforcèrent de garder le ballon et engagèrent une lutte pour conserver l'avantage. Mais l'équipe adverse se ressaisit et une rencontre féroce souleva l'enthousiasme collectif. Temporairement impuissants, les gardiens de buts restaient aux aguets, prêts, semblait-il, à faire n'importe quoi pour empêcher le ballon de franchir la ligne fatale. Ils étaient tendus, inquiets, mais gardaient leur sang-froid. Seul l'arbitre sembla s'affoler et se précipita dans la mêlée où il disparut, à l'étonnement du public qui fut unanime à reconnaître qu'il devait avoir perdu la tête. Le goal en maillot blanc sentait peser sur ses épaules une lourde responsabilité. Si jamais il manquait le ballon, il donnait la victoire au camp adverse. Les muscles bandés, il se prépara à faire l'impossible, scrutant la masse compacte des joueurs agglutinés autour du ballon... qui soudain jaillit tel un boulet, projeté par un shoot éclatant, fonçant droit vers le but.

Les jambes du goal se détendirent avec force, ses mains s'écartèrent pour saisir, agripper, plaquer. Le but n'était pas marqué et le goal pleurait presque de joie, arc-bouté sur le ballon qu'il caressait de ses doigts. Mais un frisson le parcourut, car la surface du ballon n'était pas lisse et tendue, il palpait des oreilles, des yeux, un nez, une bouche... et lorsqu'il se releva, son maillot avait pris la couleur de l'adversaire.

Signe de mort

Ils avaient existé, mais appartenaient à un passé que l'on s'était efforcé d'oublier, et leur persécution aboutissant à leur élimination totale avait sauvé l'humanité. Les Mutants désormais faisaient partie de la légende. Leur existence était un mythe. Nul être vivant ne craignait plus d'être soupçonné d'avoir appartenu à la race maudite. Pourtant, un jour...

Les Robson étaient effondrés. Ils lisaient et relisaient sans y croire la convocation de la Sûreté Intérieure. Ils étaient de respectables citoyens, que pouvait-on leur vouloir ? A l'heure dite, ils se présentèrent, comme on leur en avait intimé l'ordre, au bureau du Poste de Police Fédérale, Services Internes, où un pénible autant qu'incompréhensible interrogatoire commença :

— « Les noms et prénoms de vos parents, grands-parents ? Leurs professions, les causes de leurs morts ?... Vous n'y comprenez rien, peut-être, mais nous avons la preuve que vous êtes... enfin, que vous appartenez à la race des Mutants. »

Le procès qui suivit fut assez court. La cause était indéfendable et aucun avocat ne voulut prendre parti pour les accusés. Seuls à la barre, ils ne purent qu'écouter le verdict et l'accepter. Une seule peine était applicable à ceux qui étaient accusés d'être des Mutants...

Mais après leur exécution, on découvrit qu'ils avaient été victimes d'une impardonnable erreur judiciaire.

Le procès reposait sur une pièce à conviction majeure : un télégramme expédié aux victimes un mois auparavant. Le texte exact était :

« *Vous attendons pour dîner-STOP-Ne passez pas par Mont-Rose-STOP-Vous faudrait l'éviter.* »

Les Télégraphes étant étatisés, leur personnel était inattaquable et leur irresponsabilité considérée comme un fait établi. Pourtant, la simple suppression de l'apostrophe...

NOTRE RÉFÉRENDUM 1960

Résultats du questionnaire de Mai

— Le numéro 78 a plu à 82 % des participants du référendum, plu moyennement à 8 % et déplu à 10 %.

— Nouvelle préférée : « **Les premiers jours de mai** » de Claude Veillot (citée dans 30 % des réponses), « **Dialogue avec le robot** » d'Anthony Boucher (22 %), « **Le Yoreille** » de Pierre Véry (12 %), « **Retour aux cavernes** » de Robert Sheckley (11 %).

— Nouvelles aimées le moins : « **Témoignage perdu** » de Victoria Lincoln (23 %), « **Suivez les instructions** » d'Isaac Asimov (19 %), « **Et s'il n'en reste qu'un...** » de Poul Anderson (17 %).

— Auteurs réclamés en priorité : Claude Veillot (dans 29 % des réponses), Robert Sheckley (27 %), Pierre Véry (26 %), Isaac Asimov (24 %), Theodore Sturgeon (23 %), Anthony Boucher (21 %).

— La création du Rayon des Classiques est accueillie favorablement par 93 % de nos correspondants, et le programme des récits annoncé sous cette rubrique intéresse a priori 80 % d'entre eux.

— Opinion très partagée pour la présence de nouvelles de space-opera à nos sommaires : 30 % y sont favorables ; 29 % le sont aussi, mais assortissent leur accord de diverses réserves (qu'il s'agisse « seulement de nouvelles très bonnes » ou que ce soit « seulement de temps en temps »), 41 % ne désirent pas trouver de tels récits dans « **Fiction** ».

— Chiffres moyens des pourcentages idéals pour la répartition des auteurs étrangers et français :

Auteurs étrangers : 60,4 %.
Auteurs français : 39,6 %.

— 90 % des suffrages en faveur des introductions précédant nos nouvelles et 81 % en faveur des rappels réguliers des nouvelles précédemment parues de chaque auteur.

— Les auteurs se classant en tête, parmi ceux que nos correspondants regrettent de ne pas revoir assez souvent dans « **Fiction** », sont :

1. Jean Ray
2. H. P. Lovecraft
3. A. E. Van Vogt
4. Ray Bradbury
5. Zenna Henderson
6. Richard Matheson
7. Fredric Brown
8. Robert Heinlein
9. Arthur Porges
10. Catherine Moore
11. Stefan Wul
12. Clifford Simak
13. Francis Carsac
14. René Barjavel
15. Charles Henneberg
16. Julia Verlanger
17. Maurice Renard
18. Edmond Hamilton
19. Arthur Clarke
20. Alfred Bester

— Le dessin de couverture du numéro (« **Les premiers jours de mai** » vu par Lucien Lepiez) a été aimé par 59 % des lecteurs et sa couleur par 71 %. Quant à la suggestion concernant des couvertures sans aucune illustration, elle est repoussée par une majorité de 74 %.

Nos commentaires

1° Voici donc le numéro champion depuis le début du référendum, puisqu'il enregistre le plus haut pourcentage de suffrages favorables (le chiffre le plus bas ayant été atteint par le n° 76 de mars).

2° Etonnant exploit d'un débutant français, Claude Veillot, qui sur deux fronts surclasse des concurrents comme Sheckley, Sturgeon et Anderson et se place en tête des préférences générales !

3° L'effort que nous poursuivons en faveur des auteurs français porte d'ailleurs ses fruits, puisque malgré la supériorité de principe des Américains, nos lecteurs souhaitent que les deux cinquièmes de nos nouvelles soient signées de leurs compatriotes.

4° Le lancement du Rayon des Classiques est salué par un véritable plébiscite. Les chiffres se passent de commentaires ; ils prouvent que nos lecteurs ne lisent pas seulement « **Fiction** » pour se délasser, mais qu'ils sont désireux également de se « cultiver » dans ce domaine littéraire qu'ils aiment.

5° Parmi les auteurs « regrettés », dont la liste constitue un véritable test de popularité, il en est un dont le triomphe nous a été particulièrement agréable : c'est Jean Ray, que nous avons été les premiers (et à peu près les seuls, hélas) à révéler en France.

Que ses supporters se rassurent : Jean Ray n'est pas oublié à « **Fiction** » et ils reverront son nom dans l'avenir. D'autres auteurs, en revanche, risquent malheureusement de prolonger leur absence. Matheson n'écrit plus de nouvelles ; il ne nous est possible d'avoir les droits ni de Van Vogt ni de Bradbury...

Mais nous pouvons vous promettre, en contre-partie, Simak, Porges, Lovecraft, Zenna Henderson, Heinlein, Wul, Carsac, Barjavel, entre autres auteurs.

6° Echec flagrant de la suggestion portant sur des couvertures sans dessin. Nos couvertures resteront donc illustrées comme à l'heure actuelle. Et l' « éclatement » du dessin sur toute la surface de la couverture est sans doute la voie que nous continuerons de suivre.

7° Nous interrompons à partir du mois prochain ce référendum poursuivi depuis janvier. Le questionnaire de ce mois est donc le dernier auquel vous aurez à répondre. Nous analyserons à la rentrée les conclusions générales que l'on peut dégager de cette consultation. D'ici là, nous remercions vivement tous ceux qui, en y participant, nous ont manifesté leur intérêt et nous ont aidés à mieux connaître leurs goûts.



Questionnaire de ce mois

1. Ce numéro vous a-t-il plu ? ....

2. Avez-vous aimé :

   — le récit du Rayon des Classiques ? ....

   — les contes du Banc d'Essai ? ....

   — le conte ultra-bref ? ....

3. Parmi les autres nouvelles, quelle est celle que vous avez préférée ? ....

4. Celle que vous avez aimée le moins ? ....

5. Y a-t-il des auteurs de ce numéro que vous aimeriez lire plus souvent ? ....

   ....

6. Dans ce numéro, un certain nombre de nouvelles se rattachent à la fois à la S. F. et au fantastique, ou établissent une combinaison entre les deux genres. Que pensez-vous de cette formule ? ....

7. Avez-vous été intéressé par la Chronique Scientifique ? ....

   ....

8. Avez-vous aimé le dessin de couverture ? ....

9. Préférez-vous un dessin illustrant une nouvelle du numéro (comme c'est le plus souvent le cas) ou un dessin sans thème précis (comme celui de ce mois-ci) ? ....

   ....

10. A l'occasion de ce dernier questionnaire, pouvez-vous préciser pourquoi vous lisez « Fiction » et ce que vous en attendez ?

    ....

    ....

    ....

NOM ET ADRESSE : ....

....

PROFESSION (facultatif) : ....

Faut-il brûler les auteurs de space-operas ?

par Aimé Michel

Si, comme je le crois, l'expression « fanatiques de la science-fiction » correspond à une réalité, cette chronique va m'attirer des menaces de mort. Tant pis. Ayant rédigé mon testament, salué mes amis et fait mes dernières recommandations à mon fils (il est âgé de huit mois, le malheureux ! C'est peu pour un orphelin), j'ai demandé à Alain Dorémieux d'accueillir ici un petit article sur la thèse suivante, que je crois irréfutable :

Le space-opera, qui raconte la saga de l'homme dans l'espace, est une escroquerie, car jamais l'homme ne voyagera dans l'espace.

Quoi, dira-t-on, c'est vous, Aimé Michel, l'homme des Soucoupes volantes, qui voulez nous faire avaler cette baliverne défaitiste ? Vos livres admettent la possibilité que d'autres êtres vivants se promènent déjà de planète à planète, peut-être d'étoile à étoile, et vous prétendez que l'homme, qui a déjà lancé dans l'espace une vingtaine d'engins en moins de trois ans, ne pourra bientôt en faire autant ?

C'est en effet ce que je crois, et non pas par défaitisme, comme on va le voir, mais au contraire parce que la science est un tout qu'on ne peut dissocier, et qu'elle est en train d'engager l'humanité dans une mue irréversible dont certains résultats déjà visibles à l'œil nu auront pour conséquence de rayer l'espèce humaine de la surface terrestre. Les hommes sont en train de vivre leurs dernières générations. S'il en existe encore quelques spécimens dans deux ou trois siècles, ce sera dans les musées.

Tout le monde a entendu parler des expériences de Benoît et Leroy sur les canards. En injectant dans l'œuf d'une espèce de canards de l'acide désoxyribonucléique extrait des chromosomes d'une autre espèce de canards, ces deux biologistes ont créé une troisième espèce de canards qui n'existait ni dans la nature ni dans les élevages. On a souvent comparé le chromosome à un programme de machine cybernétique, parce qu'il contient en puissance tout le développement de l'être auquel il appartient. De même que l'introduction d'un programme dans la machine entraîne la réalisation de toute une suite d'opérations inéluctablement réglée, de même la fécondation d'un œuf, en donnant au chromosome de l'être en gestation son organisation complète, établit à l'avance de A à Z ce qu'il sera à l'âge adulte. Du point de vue physique, l'être vivant est entièrement déterminé dès les premiers instants de sa procréation. On a certes battu les cartes (c'est-à-dire les gènes du chromosome), mais le jeu est abattu aussitôt l'œuf fécondé. Rien ne pourra plus, par la suite, en changer le moindre détail, fût-ce le moindre grain de beauté.

Or, que font les professeurs Leroy et Benoît ? Ils prennent le jeu abattu, et ils trichent en en modifiant les données. Tout ce qu'on avait pu faire avant eux revenait à saboter les cartes en abîmant certains gènes : le programme était dérangé, et sa réalisation donnait un mons-

tre. C'était la tératologie chère à Jean Rostand. Avec nos deux biologistes, c'est bien différent. Ils n'abîment rien, ne détruisent rien. Ils interviennent simplement dans la distribution du jeu. L'être vivant ainsi obtenu n'est pas un monstre, c'est un être différent, non prévu par la nature. Et cet être vivant redistribuera plus tard le jeu établi par les deux savants, c'est-à-dire qu'il se reproduira tel qu'il a été créé. Une nouvelle espèce est apparue, dotée de tous ses caractères héréditaires.

Certains biologistes ne sont pas convaincus que Benoît et Leroy aient véritablement réussi ce tour de force. Admettons donc que leur expérience ne soit pas encore absolument probante. En fait, peu importe : s'ils ne l'ont pas fait, eux ou d'autres le feront bientôt. L'intervention expérimentale dans le chromosome, c'est-à-dire la création dirigée de nouveaux êtres vivants, est inscrite dans le programme des réalisations scientifiques de notre époque. Une seule chose pourrait l'empêcher : ce serait l'arrêt des recherches. Mais les recherches ne s'arrêteront pas. Nous touchons ici un premier processus irréversible.

Mais ce premier processus en introduit inéluctablement un second. L'intervention de Leroy et Benoît a été faite au hasard. Ou plus précisément, ils ne savaient pas, en injectant dans l'œuf un acide desoxyribonucléique étranger, dans quel sens se ferait l'intervention de ce dernier. Jusqu'à leur expérience, le chromosome était comme une boîte hermétiquement close. Ils ont pratiqué une ouverture dans son blindage et un peu agité l'intérieur au hasard, sans savoir ce qui en sortirait, comme l'enfant désobéissant qui réussit à monter clandestinement dans l'auto de son père et à en actionner les commandes. *Il est inévitable que si le galopin ne se tue pas à ce petit jeu, il apprendra bientôt à conduire.* Mais rien n'est plus pacifique, à première vue du moins, que cette expérience sur les canards. Les biologistes ont, c'est le cas de le dire, la vie devant eux pour apprendre à conduire. On doit donc prévoir que, d'ici quelques dizaines d'années, peut-être moins, l'intervention dans la petite boîte hermétique se fera à coup sûr, à volonté, dans tel sens que l'on voudra. Les mécanismes de l'évolution biologique tomberont l'un après l'autre entre les mains des hommes, échappant du même coup aux desseins obscurs mais jusqu'ici tutélaires de la nature. Le galopin partira pour un voyage incertain dans la guimbarde paternelle, ou, comme le disait plus noblement Teilhard de Chardin, « l'homme prendra les commandes de l'évolution biologique ». Ce sera une date éminente de l'histoire de la vie sur la Terre.

Mais ces commandes, qu'en ferons-nous ? Les connaissances actuelles nous en donnent déjà une idée. Ecoutons ce que disait le professeur Bustarret dans le rapport sur la génétique rédigé à l'intention de M. Piganiol pour préparer la réforme de la Recherche scientifique :

« Les apports de la génétique ont complètement renouvelé la biologie : nos conceptions *sur le fonctionnement et la multiplication de la cellule vivante, sur les phénomènes de la reproduction, sur les rapports entre générations successives, sur les relations entre l'être vivant et le milieu, sur l'évolution des populations microbiennes, végétales, animales et humaines,* ont été modifiées, précisées ou élargies... Un gros effort a été fait en France, surtout depuis 1946, pour développer les recherches *tendant à améliorer les végétaux cultivés et les animaux domestiques,* mais cet effort reste malgré tout très insuffisant. »

On s'efforcera donc d'améliorer tout cela. D'autre part, la thérapeutique des

maladies héréditaires sera bouleversée. On étudiera les moyens de déposer dans l'hérédité chromosomique l'immunité innée à certaines affections. Par exemple, de nombreux chercheurs pensent que le cancer pourrait être vaincu par cette voie.

Mais tout cela, direz-vous, est excellent, et à mille lieues du space-opera. Voire. Il n'a été question jusqu'ici que de génétique. Passons à une autre discipline encore plus révolutionnaire, quoique presque totalement inconnue du grand public : la psychologie expérimentale.

Une des révélations les plus troublantes de cette science, et notamment de l'école objectiviste de Lorenz-Tinbergen, a été la mise en évidence des « comportements héréditaires à programme » chez les animaux supérieurs. Le comportement amoureux du poisson appelé épinoche, par exemple, est une suite de gestes, d'attitudes, de simagrées (en apparence) rigoureusement réglée comme par la bande percée d'une machine à calculer, et chacun de ces gestes, chacune de ces attitudes est enclenchée sur le geste et l'attitude correspondants du partenaire. Le tout dure plusieurs semaines. Ces jeux amoureux sont une mécanique aussi stable dans le temps, aussi uniforme dans ses répétitions que peuvent être uniformes et stables les détails anatomiques de l'épinoche. En fait, Tinbergen a montré (1) que les comportements héréditaires font en quelque sorte partie de la morphologie d'une espèce comme la forme des os ou la disposition du système nerveux.

Mais alors, il faut admettre que la manipulation génétique d'une espèce ne se borne pas à transformer sa morphologie proprement dite : *elle atteint également sa psychologie !* Il sera passionnant d'étudier avec les méthodes de la psychologie expérimentale les espèces « fabriquées » par intervention dans le chromosome. Il est certain, d'avance, que les comportements observés seront caractérisés (comme l'aspect physique) par l'apparition de faits nouveaux aussi imprévisibles, *beaucoup plus imprévisibles même, que les nouveautés morphologiques résultant de la mutation.*

Cela mérite réflexion. En rendant par exemple l'homme génétiquement immunisé à telle maladie, *on atteindra du même coup son patrimoine spirituel héréditaire.* Ses capacités intellectuelles et morales seront modifiées. Dans quel sens ? A quel niveau ? Combien profondément ? On n'en sait rien. L'expérimentation préalable sur les animaux ne peut même pas nous éclairer, puisque ce qui est spécifiquement humain dans l'homme est par définitition étranger à l'animal. Le galopin aura beau savoir conduire la voiture paternelle, connaître le fonctionnement du volant, du frein et de l'accélérateur (c'est-à-dire en somme dominer la génétique dans ses conséquences physiques, morphologiques), un détail n'en continuera pas moins à lui échapper, et un détail d'importance : *il ne saura pas où il va !*

Et maintenant, je pose deux questions : 1° Peut-on arrêter les progrès de la génétique et empêcher le galopin de prendre le volant ? La réponse est *non,* évidemment.

2° Le volant étant en main, peut-on prévoir que les biologistes qui auront les moyen d' « améliorer » l'homme, de le prémunir contre le cancer, par exemple, s'abstiendront de le faire parce qu'ils ignoreront les répercussions de leur intervention sur le psychisme humain ?

La réponse est encore *non.* Même si les biologistes hésitent à intervenir sur l'homme, les hommes eux-mêmes les forceront à le faire.

(1) Tinbergen : *Etude de l'instinct* (Payot, éditeur). Chapitre VIII.

Il est donc inévitable : 1° que la biologie acquerra au cours des années à venir les moyens d'intervenir génétiquement sur l'homme, et 2° que cette intervention, uniquement morphologique dans ses buts, transformera le psychisme humain. L'esprit de l'homme tel que nous le connaissons est donc en train de vivre ses dernières années. Ce n'est pas un rêve, ce n'est pas une spéculation. C'est l'irréversible marche des choses. Et qu'on n'essaie pas de minimiser l'évolution qui nous est ainsi promise. Au début, elle pourra se réduire à d'imperceptibles changements. Mais on n'arrête pas le progrès. Plus on en saura (et l'on en saura de plus en plus), plus l'homme changera vite et profondément. Nos descendants seront plus différents de nous dans quelques siècles que nous ne sommes différents du singe. Et de même que nous ne savons pas converser avec un singe, de la même façon la *Passion selon saint Matthieu, Hamlet,* la *Divine Comédie,* les théories de la Relativité seront pour nos petits-neveux réduits à d'incompréhensibles grognements d'ailleurs dénués de tout intérêt.

Certes, « ils » iront vers les étoiles. Mais si quelques spécimens de notre humanité actuelle subsistent encore alors dans des réserves ou des zoos, ils en tireront un plaisir à peu près équivalent à celui qu'éprouvèrent les chimpanzés quand ils surent que l'Amérique avait été découverte par un cousin éloigné du nom de Christophe Colomb.

L'espace sera conquis. Mais pas par nous. Il faut brûler les auteurs de space-operas, ou leur réserver à l'Académie française les fauteuils des écrivains folkloriques. Rappelons-nous cela le matin quand nous nous regardons dans la glace : nous sommes du folklore, et rien de plus.

Ici, on désintègre !

par DEMÈTRE IOAKIMIDIS, GÉRARD KLEIN, IGOR B. MASLOWSKI et ROLAND STRAGLIATI.

SCIENCE-FICTION

LE RASOIR D'OCCAM (Occam's razor, par **David Duncan** (Denoël, « Présence du Futur »).

David Duncan est un romancier américain qui tenta une première incursion — passagère — dans le domaine de la science-fiction en écrivant « *The shade of time* ». « *Dark dominion* », publié en feuilleton par le magazine « *Collier's* », et édité en librairie en 1954, fut son premier roman se rattachant entièrement à l'anticipation scientifique. Il récidiva en 1955 avec « *Beyond Eden* » ; et « *Occam's razor* », enfin, parut en 1957. Ces trois romans ont en commun un style soigné, et une minutie descriptive qui parvient, par moments, à donner au récit un aspect de réalité assez convaincant.

Le titre du présent ouvrage est emprunté aux doctrines de Guillaume d'Occam, philosophe anglais du XIVe siècle, qui préconisait l'explication des faits par un nombre d'hypothèses aussi réduit que possible. Soit dit en passant, Robert Heinlein fit lui aussi une allusion passagère au même principe dans son roman « *Have spacesuit — will travel* » (1).

L'intrigue du récit de David Duncan est assez conventionnelle : deux extraterrestres, provenant d'un univers parallèle, arrivent sur la Terre ; leur apparition dans une base militaire provoque des complications d'autant plus considérables qu'elle a lieu lors des préparatifs en vue du lancement d'une fusée lunaire. De toute évidence, l'auteur a cherché à traiter son sujet « en profondeur », en étudiant minutieusement ses personnages, leurs sentiments et les mobiles de leurs actes ; cependant, le lecteur retire principalement de ce livre une impression de délayage...

La chose s'explique très facilement : David Duncan avait la matière d'une excellente nouvelle, et il a commis l'erreur d'en faire un roman. A quoi servent toutes ces pages, dans lesquelles les responsables de la base se demandent s'ils n'ont pas affaire à des espions militaires, lorsque le lecteur a depuis longtemps deviné ce qui se passe ? Et, après avoir raconté les pérégrinations des deux étrangers telles que les voient les Américains, était-il indispensable de reprendre le récit, en le présentant cette fois du point de vue des extra-terrestres ? De plus, un certain nombre d'épisodes comme celui de la sentinelle ou celui de la femme indigène n'ont manifestement d'autre fonction que l'augmentation du nombre des pages, et l'attention du lecteur s'en trouve lassée. Elle est également émoussée par les multiples discontinuités du récit, qui saute fréquemment d'une scène à l'autre. Destiné en principe à produire un certain « suspense », ce procédé n'engendre ici que de la lassitude : à quoi bon retenir tous ces fils d'un écheveau, puisque chacun ne fait avancer l'action que d'une quantité minime ?

Pourtant, le livre n'est pas sans qualités : le décor est bien planté, le

(1) Roman que « *Fiction* » publiera à la rentrée en feuilleton, sous le titre « *Le jeune homme et l'espace* ».

ton du récit lui confère un certain caractère d'authenticité. Les personnages sont réels, bien que conventionnels : tel est du moins le cas de deux des protagonistes, Roger Staghorn, savant acariâtre et insociable, descendant littéraire du professeur Otto Lidenbrock que Jules Verne envoya au centre de la terre, et Cameron Hume, psychiatre généreux et idéaliste. Gordon Thorpe, chef de la Sûreté, est mieux dessiné, et ses hésitations entre son devoir professionnel et son amitié pour Hume ont un caractère incontestable de vraisemblance. Quant aux deux extra-terrestres, ce sont de simples « bons sauvages », dont la pureté eût ravi l'âme candide de Jean-Jacques Rousseau.

Bien que ce livre ne soit pas le premier essai de David Duncan dans le domaine de l'anticipation, les notions scientifiques de l'auteur paraissent assez confuses et fragmentaires : l'explication des surfaces minimales, qu'il place dans la bouche de Staghorn, est telle que le lecteur pardonne volontiers l'incompréhension dont l'auditoire fait preuve dans le récit. Quant à la façon dont le même Staghorn introduit sa notion du temps discontinu (chapitre X), elle constitue un délectable exemple de jargon pseudo-scientifique et d'obscurité dans le raisonnement. Il est vrai que l'infortuné physicien formule cette théorie peu de temps après avoir subi un choc assez violent...

Donc, de ce qui eût été une très bonne nouvelle, David Duncan a fait un roman tout à fait moyen : il n'a augmenté les dimensions de son œuvre que pour y ajouter des faiblesses. Il n'est donc pas possible de recommander ce livre à l'amateur de science-fiction qui désire limiter ses lectures à des ouvrages de qualité. Et il est difficile de trouver une justification à la traduction française d'un tel récit, alors que tant d'œuvres autrement valables demeurent encore inaccessibles au lecteur qui ne possède pas la langue anglaise.

La traduction est assez satisfaisante dans l'ensemble. Mais pourquoi céder à l' « anglicisation » envahissante du français en disant « le docteur Roger Staghorn », alors que Roger Staghorn n'est manifestement pas docteur en médecine ?

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

AVANT LE PREMIER JOUR (Vor dem ersten tag), par **Robert Anton** (Hachette, « Le Rayon Fantastique »).

Voici un roman qui, sans posséder de faiblesse véritablement évidente, laisse néanmoins au lecteur un étrange sentiment d'insatisfaction. Cela ne tient pas à l'intrigue ; celle-ci n'est pas bouleversante d'originalité, mais elle demeure néanmoins admissible : sur une planète d'un système lointain, les colons humains s'aperçoivent petit à petit qu'ils sont environnés d'êtres intelligents, dont il n'avaient guère soupçonné l'existence pendant de longues années. A la suite de l'intervention de ces autochtones, la population humaine est forcée d'abandonner la planète, n'y laissant que sept couples. Ceux-ci seront les Adams et les Eves d'un repeuplement de ce monde.

De leur côté, les personnages, sans briller par une vigueur ou une complexité quelconque, paraissent néanmoins être des produits assez vraisemblables de la civilisation postulée par l'auteur. Ce n'est que lorsqu'on examine ce dernier point — le fond sur lequel se déroule l'action — qu'on atteint véritablement les raisons pour lesquelles ce roman ne peut être considéré comme une réussite.

Il y a là des incohérences flagrantes : la rotation de la planète Swoboda VII se fait en vingt-cinq jours environ, et il est dit que ses habitants ont adapté leur existence à ce rythme ralenti ; cependant, aucun autre détail ne vient confirmer, dans la mémoire du lecteur, cette longueur des

jours. Bien au contraire, les personnages donnent l'impression d'accomplir, durant un jour swobodien, juste ce qu'ils feraient en vingt-quatre heures terrestres. D'autre part, cette civilisation du XXXIXe siècle paraît fort avancée dans le domaine technique (nourriture dilatable à volonté, appareils à fabriquer l'eau, manteaux de vol, etc.) ; il est difficile de concilier de tels traits avec ce qu'il faut bien prendre pour une incapacité à raisonner (« *Maria était... une femme d'un autre temps, un être pré-atomique. C'est sans doute pour cela qu'elle savait poursuivre un raisonnement, sans la moindre faille, jusqu'à sa conclusion logique.* »). Et que penser en outre d'une culture qui envoie des explorateurs sur un monde nouveau sans penser à y inclure un spécialiste des contacts avec les indigènes — alors que ce domaine semble devenu une science véritable ?

Ces invraisemblances semblent avoir été imposées à l'auteur par l'instabilité dont il lui a fallu parer cette société, cette instabilité étant elle-même nécessaire au développement de l'action. Il est cependant difficile de ne pas les relever, car le récit y perd une large part de sa cohérence.

Sur un autre plan, le ton de la narration a lui aussi, de quoi étonner : il est curieusement détaché, et il évoque avec une grande indifférence les troubles qui peuvent résulter, pour Swoboda VII, du soulèvement des Infras. Ces derniers représentent une classe de travailleurs exploités honteusement — dont le sort n'inspire pourtant aucune pitié particulière à l'auteur. Il ne se trouve guère que la naissance d'un enfant pour l'émouvoir quelque peu.

Voilà donc les faiblesses qui diminuent ce livre. Pourtant, la lecture en est aisée, la traduction de l'allemand ayant été faite de façon soignée — trop soignée, peut-être, car ce détachement dont le ton est très bien rendu dans la version française, empêche le lecteur d'éprouver un véritable intérêt pour les personnages de l'action. C'est là un récit qu'on lit de la façon dont il a été écrit : avec une certaine indifférence.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

LES NAUFRAGEURS DE L'ESPACE (Sargasso of space), par **Andrew North** (Ditis).

OBJECTIF POLLUX (The spaceborn), par **E. C. Tubb** (Ditis).

COMPLOT CONTRE LA TERRE (The plot against Earth), par **Calvin M. Knox** (Ditis).

FUSEE EN QUARANTAINE (Plague ship), par **Andrew North** (Ditis).

Une nouvelle série de science-fiction (1) propose aux amateurs quatre romans dont trois se rattachent au genre du « space-opera » et dont la valeur, variable dans le cas des originaux, est malheureusement uniformisée par des traductions bien médiocres ; la traduction se double d'ailleurs d'une « adaptation », qui modifie parfois de façon appréciable le déroulement de l'intrigue. Ce changement s'effectue en général dans le sens d'une compression, et il amène des romans de longueur primitivement assez différente — comme « *Sargasso of space* » et « *The plot against Earth* » — à un nombre de pages à peu près identique.

Ainsi que ses pseudonymes ne l'indiquent pas, l'auteur qui signe Andrew North ou André Norton appartient en fait au sexe féminin. Alice Mary Norton — telle est sa véritable identité — a écrit un nombre assez important de romans ; ceux-ci se rattachent à des genres fort divers : histoire, espionnage et science-fiction. Les œuvres de cette dernière catégorie sont en général des récits d'aventures, où

---

(1) En vente exclusivement dans les Monoprix et plus particulièrement les Prisunic.

l'action est plus importante que la psychologie ou les problèmes sociaux, et plusieurs d'entre eux ont été écrits à l'intention d'un public juvénile. Tel est le cas de ses deux ouvrages parus dans la présente collection. Dans les limites que l'auteur s'est imposées, ils constituent des réussites manifestes par la façon alerte dont leur intrigue est menée, et par le dessin des personnages, qui, sans être des « types » qu'on n'oubliera plus, sont suffisamment marqués pour ne pas être rigoureusement interchangeables. L'équipage du « *Solitaire* » (traduction inattendue de « *Solar Queen* ») vit, sur de lointaines planètes aussi bien que dans l'espace, des aventures dont la lecture est assez plaisante dans la version anglaise ; seule une faible partie de ce plaisir est cependant préservée pour le lecteur de langue française, et c'est dommage.

« *Objectif Pollux* » n'est autre que le roman publié par les éditions du Fleuve Noir sous le titre « *Le navire-étoile* » (1) et qui, lors de sa première publication, dans l'excellent magazine anglais « *New worlds* », s'appelait précisément « *Star ship* ». Le thème du vaisseau à bord duquel des générations vont naître et mourir, jusqu'à ce qu'une étoile soit atteinte, n'est guère nouveau, et il est courageux de s'y attaquer depuis le remarquable « *Universe* », de Robert Heinlein ; cependant, E. C. Tubb est, avec ses cadets Brian Aldiss et John Brunner, un des meilleurs « nouveaux venus » de la science-fiction britannique, et il a su donner du relief et de la vie à l'univers fermé qu'il nous dépeint. De plus, la limitation à quarante ans de l'âge maximum admis pour les passagers constitue un élément dramatique supplémentaire, que l'auteur utilise avec adresse.

Les traductions des trois ouvrages précédents laissent à désirer ; celle de « *Complot contre la Terre* » ne méritait pas d'être entreprise. L'idée initiale de l'intrigue n'était pourtant pas plus mauvaise qu'une autre : la civilisation terrienne est sur le point d'être admise au sein d'une association que forment d'autres races humanoïdes ; on soupçonne cependant quelque malhonnêteté de la part de ces dernières. C'est là que les choses se gâtent, avec l'apparition de Lloyd Catton, enquêteur envoyé par la Terre. Ce jeune homme, nous apprend l'auteur, a été sélectionné parmi des milliers de membres du corps des Agents Spéciaux de la planète. Notre race est apparemment bien dégénérée en ce lointain futur, car le brave Lloyd Catton montre une maladresse qui n'est égalée que par une chance inqualifiable : il commet des bévues qui eussent normalement dû le conduire à sa perte et, en guise d'enquête, il se contente simplement d'attendre le bon vouloir de ses ennemis extra-terrestres. Par dépit ou par désir de vengeance, ceux-ci s'entretuent obligeamment ou se dénoncent mutuellement à l'ineffable Catton, que l'auteur, imperturbable, présente comme un héros sans peur et sans reproche. Il est difficile de conseiller ce livre aux lecteurs ayant passé le cap des douze ans.

On peut fonder des espoirs sur cette série, à deux conditions toutefois : que ses titres soient choisis avec plus de discernement, et que ses traductions soient faites de façon plus attentive.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

•

LES SPHERES DE RAPA-NUI,
par **Jimmy Guieu** (Fleuve Noir).

Le mystérieux continent Mu, pendant, dans le Pacifique, de l'Atlantide, a-t-il jamais existé ? Jimmy Guieu semble répondre à cette question par l'affirmative, avançant, à l'appui de sa théorie, l'idée que la célèbre île de Pâques est précisément ce qui en reste. Et il nous fait vivre, en compagnie d'une expédition archéologique franco-

(1) Un compte rendu de ce livre est paru dans le n° 53 de « *Fiction* ».

chilienne et de quelques aviateurs britanniques qui viennent de procéder dans la région à une expérience thermo-nucléaire, à la plus fantastique des aventures, puisque nos héros découvrent, au fond de l'eau, la grandiose cité des descendants de la population de Mu, descendants que les hommes ne rencontreront sans doute jamais plus, mais qui se chargent de nous faire comprendre à quel point les expériences A, H ou autres présentent un danger pour notre globe. L'idée conductrice du roman — comme c'est toujours le cas chez Guieu — est donc d'inspiration essentiellement généreuse. Cela dit, l'ouvrage, tout intéressant qu'il soit, pèche par une certaine lenteur dont l'auteur n'est guère coutumier. Les « difficiles » ne l'aimeront probablement pas.

IGOR B. MASLOWSKI.

•

GENERATIONS PERDUES, par **F. Richard-Bessière** (Fleuve Noir).

BAROUD, par Peter Randa (Fleuve Noir).

De plus en plus, une certaine catégorie de science-fiction suit la tradition du roman feuilleton du siècle dernier, celle notamment de Ponson du Terrail qui, ayant créé le personnage de Rocambole, se mit à écrire — Larousse *dixit* — les « interminables » *Aventures de Rocambole.*

« *Générations perdues* » est la suite de « *Terre degré O* », cependant que « *Baroud* » est celle de « *Survie* », deux romans de S. F. dont j'ai rendu compte dans un précédent numéro de « *Fiction* ».

Des deux nouveaux ouvrages, « *Baroud* » est le plus réussi. Nous y retrouvons Ariézi et Maubert, les deux condamnés à mort exilés sur Vénus, aux prises non seulement avec un général envoyé par la métropole pour assurer une colonisation classique de la nouvelle colonie, mais aussi avec des Saturniens débarqués en force et qui se préparent à éliminer les Terriens.

« *Générations perdues* » est un roman sombre, pessimiste, qui se termine par l'extermination de l'humanité dont quelques survivants seulement demeureront (également sur Vénus) pour fonder une nouvelle race chargée de racheter les fautes des ancêtres.

Les deux romans sont des *space-operas* mais il y a, dans « *Baroud* », un élément positif, un côté combat qu'il est plaisant de suivre. Après avoir lu « *Générations perdues* », par contre, on a envie de broyer du noir.

Mais si l'un et l'autre peuvent plaire aux habitués de la collection qui les abrite, je doute fort qu'ils intéressent les amateurs du « Rayon Fantastique » ou de « Présence du Futur ».

IGOR B. MASLOWSKI.

FANTASTIQUE

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES (La tragédie du « Korosko » ; Contes de terreur ; Le gouffre Maracot ; Contes d'entre chien et loup), par **Conan Doyle** (Laffont).

Ce douzième et dernier volume des œuvres complètes de Conan Doyle a de quoi intéresser les amateurs de science-fiction et de fantastique — non pas dans sa totalité, cependant, car le court roman intitulé « *La tragédie du Korosko* », ainsi que plusieurs des contes, ne méritent le qualificatif d' « extraordinaires » que dans le sens d' « insolites » et non dans celui de « fantastiques ».

« *Le gouffre Maracot* » raconte la découverte, par trois explorateurs anglo-saxons, d'une arche étanche dans laquelle les descendants des Atlantes vivent au fond de l'océan. Cette arche

a été construite il y a huit mille ans par le vertueux Warda, un Atlante qui prévoyait la catastrophe que ses compatriotes allaient s'attirer par leurs vices et leurs excès. Lorsque l'Atlantide fut engloutie par les flots, l'arche connut un sort semblable ; mais son étanchéité sauva la vie de ceux que Warda y avait rassemblés. Après quelques aventures d'un intérêt assez mince, Maracot et ses compagnons se trouvent face à face avec une sorte de mauvais esprit, Baal-Seepa, qui annonce son intention de détruire cette Atlantide sous-marine. Inspiré par l'esprit de Warda, Maracot annihile le démon, et tout se termine dans le meilleur des océans possibles.

Primitivement publié en feuilleton en 1928 dans le « *Saturday Evening Post* », ce roman est un des moins intéressants de son auteur. Bien entendu, Conan Doyle savait excellemment raconter une histoire, même alors qu'il approchait de ses soixante-dix ans ; cependant, de fréquentes allusions aux doctrines spiritualistes rendent le récit lassant, et l'évocation finale de la lutte du Bien et du Mal n'est guère faite pour stimuler l'intérêt du lecteur. Le narrateur, Cyrus Headley, a une idylle avec une jeune fille atlante, qui finit d'ailleurs par le raccompagner lors de son retour à la surface de la terre ; mais il est remarquablement discret et pudique dans cette partie de son récit. Cela prive ce dernier d'un piment qui eût été le bienvenu. Le dernier membre du groupe des explorateurs, le mécanicien Bill Scanlan, est un brave homme, un peu comique de vaudeville à ses heures. Le professeur Maracot est un savant sévère et acariâtre, mais sans relief, et qui fait bien piètre figure lorsqu'on le compare à certains autres personnages de Conan Doyle — Holmes et Challenger en particulier. Au total, « *Le gouffre Maracot* » est un roman que liront avec quelque intérêt ceux qui connaissent « *Le monde perdu* » ou « *Le ciel empoisonné* » mais qui, pour un non-initié, ne constitue pas une introduction alléchante aux romans de science-fiction de Conan Doyle.

Quant aux nouvelles, la moitié de chaque série, à peu près, peut être rattachée au fantastique ou à la science-fiction. L'une d'entre elles, « *La grande expérience de Keinplatz* », avait d'ailleurs été incluse par Groff Conklin dans sa première anthologie, « *The best of science-fiction* ». On y discerne à nouveau les préoccupations spiritualistes de l'auteur, mais le récit est fait sur un ton beaucoup plus léger que dans « *Le gouffre Maracot* ». Deux des autres récits abordent l'hypothétique science secrète de l'ancienne Egypte, et sont menés avec la maîtrise qu'on est en droit d'attendre de l'auteur — en particulier « *Le lot n° 249* ». « *L'horreur du plein ciel* » est basée sur un thème analogue à celui du « *Péril bleu* » de Maurice Renard, mais le traitement en demeure assez superficiel. Trois des récits conservent la marque de l'intérêt que leur auteur porta aux sciences occultes (« *La main brune* », « *Jouer avec le feu* », « *Comment la chose arriva* »), mais l'utilisation du sujet en est fort différente : le premier présente un problème résolu par la simple logique, le second tend à créer une atmosphère d'angoisse, tandis que le troisième est un récit « à chute ». Ils comptent parmi les meilleurs du livre, les autres contes fantastiques étant en général assez quelconques — tout au moins pour un narrateur de la classe de Conan Doyle.

Bien qu'extrêmement inégal, ce livre permet de passer quelques heures agréables. Il est cependant loin de valoir celui dans lequel ont été réunis les exploits du professeur Challenger (1) ; c'est grâce à ces derniers que Conan Doyle mérite une place parmi les précurseurs de la science-fiction contemporaine.

DEMÈTRE IOAKIMIDIS.

---

(1) Voir critique dans notre numéro 77.

LES MAINS, par **Sylvain Latour** (Editions du Milieu du Monde).

Les mains coupées, inertes, exsangues et inquiétantes, ou « vivantes », sanglantes et souvent criminelles, ont de tout temps irrésistiblement fasciné nombre de littérateurs. Gérard de Nerval (« *La main enchantée* »), Guy de Maupassant (« *La main* »), Jean Lorrain (« *La main gantée* »), Mathilde Serao (« *La main coupée* ») et Maurice Renard (« *Les mains d'Orlac* »), entre autres que j'oublie, confirment éloquemment cette constatation. Et je pourrais, à la rigueur, leur adjoindre encore W. W. Jacobs (« *La patte de singe* ») et W. F. Harvey (« *The beast with five fingers* »). C'est assez dire que M. Sylvain Latour, qui nous donne aujourd'hui « *Les mains* », a des devanciers illustres ou notoires. Des devanciers dont force m'est bien de reconnaître, de prime abord, qu'il ne suit les traces que de loin.

« *Les mains* » ne forment point un tout ; ce titre n'est que celui de la première des six nouvelles qui composent ce recueil d' « histoires extraordinaires ».

Les mains en question sont celles d'un « terrible châtelain », qui s'en voit amputer accidentellement par une scie circulaire. Il en meurt ; on le met en bière ; on recherche ses mains ; on ne les trouve pas ; on l'enterre sans elles. Les mains, cependant, réapparaissent : elles montent des escaliers ; grimpent au long du damas des tentures ; étranglent dans les ténèbres et jouent, avec sentiment, du Bach à l'harmonium. On s'affole ; on les traque ; on les prend ; on les ébouillante ; on tente même de les brûler mais elles s'échappent. Elles ne se rendront qu'aux prières d'une pure jeune fille ; et tout rentrera définitivement dans l'ordre dès qu'on les aura ensevelies aux côtés de la dépouille mutilée du châtelain. Tout cela, qui n'est ni bien neuf ni même adroitement agencé, est au surplus platement écrit, à grand renfort de clichés : on trouve là une héritière « plus jolie que jamais dans ses vêtements de deuil », une « vraie nuit de légendes bretonnes » et certain « courage d'infirmière aguerrie » qui m'ont fait penser, je ne sais trop pourquoi, aux mauvais peintres du dimanche.

« *Les châtaignes de Tiu-Li* » est une histoire gaillarde qui, sous des dehors d'apologue chinois, nous montre le chef des eunuques du palais impérial de Pékin courant après les attributs de sa virilité perdue. Il n'y a guère à en dire davantage. « *La vente d'esclaves à Vevey* » n'est que le rapport de visions insolites nées du sommeil hypnotique : cela s'apparente — asez pauvrement, du reste —, par un érotisme primaire mais efficace, aux remarquables récits oniriques de l' « *Ambigu* » de M. Robert Margerit. Et ce n'est déjà pas si mal. « *Mon ami Lucifer* » rend compte, plutôt longuement, des démêlés d'une vieille demoiselle et de M. Boniface — lisez : le diable — qui, de petit épicier de province, se fait ermite ou presque. Un humour sensiblement appuyé et quelque drôlerie agrémentent, de loin en loin, cette histoire qu'on nous dit, à son terme, être l'œuvre d'un fou. Dans « *Une journée de paradis* », deux garçons en vacances surprennent, dans leur retraite aquatique, de capiteuses sirènes dont ils escomptent d'ineffables délices : hélas ! ce n'était qu'un rêve... J'ai gardé « *Le train d'Isabelle* » pour la fin, car c'est là le meilleur récit du volume. Et cela bien qu'on y retrouve, une fois de plus, le vieux thème rebattu du train fantôme et de la petite gare désaffectée envahie par les herbes folles : un homme y mourra, sur l'emplacement de rails qui n'existent plus, atrocement broyé par les roues d'un convoi qui a cessé de circuler depuis dix ans... C'est habile, assez émouvant, presque totalement réussi et d'une écriture supérieure à celle des autres nouvelles.

Malgré cela, cet ouvrage n'en demeure pas moins évidemment un travail d'amateur ; et le laid dessin de

couverture, signé Bernard Buffet, dit sans ambages le « compte d'auteur ». Mais que M. Latour se rassure ; cela n'a rien de déshonorant : Proust, Gide, Larbaud, et même l'industrieux M. Maurois, n'ont pas débuté autrement...

ROLAND STRAGLIATI.

—VULGARISATION SCIENTIFIQUE —

MERVEILLES DE LA CHIMIE MODERNE, par **Jacques Bergier** (collection « Diagrammes », éditions du Cap) (1).

Cet ouvrage traite d'un domaine de la science que les vulgarisateurs ont fort peu décrit à ce jour. C'est que la chimie passe pour une discipline aride et qu'elle est loin de permettre les envolées fantastiques, les théories cosmogoniques de la physique ou de l'astronomie. Pourtant, les techniques modernes s'appuient de plus en plus sur la chimie. On sait le prodigieux succès de la chimie organique, qui permet de produire les molécules lourdes d'innombrables matières plastiques. Les carburants des fusées ultra-modernes demandent aux radicaux qui composent les molécules le secret de leur énergie. De nouveaux chapitres de la chimie s'écrivent, qui font appel aux dernières découvertes de la physique et qui permettent de percer peu à peu les problèmes de l'hérédité et le mystère de la vie. A la chimie organique fondée sur les composés du carbone, vient s'ajouter une chimie du silicium qui nous a déjà donné les silicones et qui nous permettra peut-être demain de comprendre le métabolisme d'êtres vivant sur d'autres planètes.

Les chimistes commencent également à s'apercevoir qu'ils travaillent en temps normal dans des conditions tout à fait exceptionnelles, celles-là même qui règnent à la surface de la Terre. Aux températures très basses et très élevées, les propriétés de la matière se transforment : les études entreprises à l'heure actuelle sur les plasmas et autre superflammes permettront prochainement de produire des moteurs qui transformeront directement les carburants habituels, comme l'essence, en électricité, avec un rendement bien plus élevé.

C'est dire que la chimie peut être spectaculaire, sinon par ses principes, du moins par ses applications. On peut prédire sans grand risque d'erreur qu'elle bouleversera au moins autant nos vies dans le demi-siècle à venir que l'a fait la physique au cours des cinquante dernières années.

Jacques Bergier a su rendre remarquablement attrayante cette discipline qui fait généralement la terreur des étudiants en science. Son livre fourmille d'idées, d'anecdotes et d'images amusantes ou sensationnelles fondées sur une documentation extraordinairement éclectique. Cette abondance de détails donne parfois un peu une impression de désordre, mais ne noie jamais le lecteur. Ne serait-ce que par sa richesse documentaire, ces « *Merveilles de la chimie moderne* » valent une lecture attentive, que facilite du reste un style parfois légèrement incorrect mais toujours fort clair.

GÉRARD KLEIN.

•

LES PLANETES NAISSENT AUSSI, par **Evry Schatzman** (Del Duca).

Evry Schatzman, dont l'œuvre de savant aussi bien que de vulgarisateur est maintenant fort importante, pose le problème de la naissance des planètes un peu à la façon d'un roman policier. Il commence par exposer les faits,

(1) Rappelons que cette collection mensuelle n'est vendue que par abonnements (Editions du Cap, 1, avenue de la Scala, Monte-Carlo).



Un vrai Chef!
Peugimix
ROBOT ÉLECTRO-CULINAIRE
exécute pour vous en un clin d'œil et sans effort, toutes les préparations culinaires les plus délicates et les plus variées.
6 appareils en 1
LA PUBLICITÉ FRANÇAISE .515.
le Peugimix
BAT, FOUETTE, MALAXE, MÉLANGE, PÉTRIT, HACHE, MIXE, HOMOGÉNÉISE ÉMULSIONNE, RAPE, ÉMINCE, PRESSE (tous agrumes), MOUD, BROIE, PULVÉRISE
5 appareils adaptables en supplément.
DE L'OUTILLAGE A L'AUTOMOBILE...
Peugeot
LA QUALITÉ QU'ON NE DISCUTE PAS.
APPAREILS DE QUALITÉ
Peugeot Frères

en faisant le point de nos connaissances sur le système solaire et sur la genèse de notre planète, et en citant devant le tribunal des lecteurs tour à tour l'astronomie et la géologie. Puis il procède à un historique critique des différentes théories destinées à expliquer l'existence de ces planètes. Il nous livre enfin une théorie fort habile qui semble avoir l'avantage considérable de tenir compte de tous les faits que nous connaissons et notamment de la présence dans le système solaire de corps présentant des caractéristiques très variées : planètes à noyau ferreux comme la Terre, à fer dilué dans la masse comme Mars, dépourvues de fer et de nickel comme la Lune, mondes géants à faible densité comme Jupiter et Saturne.

L'absence de références ne permet pas de dire avec certitude si cette théorie est dans son ensemble l'œuvre de l'auteur. Pour ce que j'en sais, elle présente assez de traits originaux pour que ce soit le cas. Cette théorie découpe l'action en plusieurs actes. Dans la première phase, se seraient constitués des corps primaires, dont la Lune serait un vestige, avant même que le Soleil devienne une étoile. Une seconde phase aurait vu la contraction de cette nébuleuse, aboutissant à des collisions entre corps primaires et à la naissance du Soleil. Au cours de la troisième étape, les rayons solaires auraient chauffé l'hydrogène et l'hélium et les auraient repoussés au-delà d'une zone pauvre en gaz légers, mais riche en poussières et en fragments des petites planètes brisées. Dans la région intérieure chaude, se sont formées les planètes solides. Dans la région extérieure froide, les gaz congelés se rassemblent et forment avec l'hydrogène les grosses planètes.

Malgré son caractère original (l'auteur ne donne-t-il pas à la Lune une très haute antiquité), cet ensemble d'hypothèses est fort satisfaisant. Il trouve un appui solide dans l'astrophysique contemporaine, et permet notamment d'affirmer que la naissance de planètes n'est pas un phénomène exceptionnel.

Les astronomes connaissent bien du reste certains corps énormes qui tournent autour d'étoiles et qui expliquent certains mouvements réguliers de leur part. Peut-on parler de planètes, puisqu'il s'agit d'astres obscurs dont la masse est égale à au moins dix fois celle de Jupiter, de très loin la plus grosse planète de notre système ? Il s'agit en tout cas de corps trop petits pour avoir jamais été des étoiles au sens rigoureux du terme : leur température ne leur permet même pas de rougeoyer.

Aussi peut-on, comme le fait Evry Schatzman, rêver sans risquer d'être inexact aux millions de systèmes planétaires de la Voie Lactée, et aux dizaines de milliers de formes de vie qui les hantent.

GÉRARD KLEIN.



L'écran à quatre dimensions

par F. Hoda

— FANTASTIQUE ET MISE EN SCÈNE —

Les films de science-fiction soigneusement réalisés sont si rares que l'on serait mal venu de faire la fine bouche devant ce « *Voyage au centre de la Terre* » que nous a envoyé l'Amérique. Pourtant il s'agit avant tout d'un film purement « spectaculaire », avec les « clous » que ce genre comporte. Le scénario de Walter Reisch et Charles Brackett (ce dernier est également le producteur) ne suit pas à la lettre le roman. Mais, comme dans le cas de « *Vingt mille lieues sous les mers* » (réalisé par Richard Fleischer), les auteurs ont tenté de rester fidèles à l'esprit de Jules Verne.

Après une entrée en matière trop longue à mon goût (plus d'une demi-heure), on s'engage enfin dans le cratère du volcan qui doit mener aux entrailles de notre globe. J'avoue pour ma part avoir pris un vif plaisir à suivre cette expédition aventureuse dans un monde imaginaire, malgré certaines séquences inutiles. Les décors et les effets spéciaux contribuent à visualiser avec bonheur (comme dans « *Vingt mille lieues* », « *Les survivants de l'infini* » ou « *Planète interdite* ») le fantastique et l'imaginaire. Souvent règne dans le film une atmosphère de merveilleux qui fera la joie des enfants. A part un combat avec des monstres préhistoriques, où le truquage se laisse déceler, le danger qui menace les héros provient plus de la nouveauté et de la malveillance humaine que d'une prétendue hostilité de la « nature mystérieuse ». Mais un vent d'optimisme, assez rare dans les bandes médiocres que l'Hollywood de la S. F. nous offre, souffle de bout en bout. Les belles couleurs, la présence de deux grands acteurs comme Arlene Dahl et James Mason, le soin du réalisateur, tout cela concourt à la réussite du film. Disons seulement qu'à en juger d'après sa présence ici, on voit mal pourquoi Pat Boone est devenu une idole du cinéma américain.

La mise en scène de Henry Levin est très honnête : elle suit un découpage classique et utilise les « lois » les plus élémentaires du suspense. Cela m'amène à me poser une question : y a-t-il possibilité de « mettre en scène » des films de ce genre ? La grande majorité, sinon la totalité des films de science-fiction et d'épouvante actuels, brille par l'absence de toute recherche de mise en scène. A revoir les vieilles bandes, on ne peut que souscrire à ce jugement. Seules quelques exceptions se présentent, par exemple le « *Nosfératu* » de Murnau ou « *Une femme dans la Lune* » de Lang. Dans la plupart des autres films, le fantastique demeure plus affaire d'effets photographiques spéciaux ou de décors. « *Voyage au centre de la Terre* » nous captive après une demi-heure par ses décors et ses effets photographiques. Sera-t-il visible dans vingt ans ? Est-ce à dire que la mise en scène n'a aucune importance dans le genre ? Qu'on ne puisse parler d'art à propos de la S. F. cinématographique, mais seulement de spectacle, de foire ? Je ne le crois pas

personnellement. Chaque fois que je revois les films de Lang, de Murnau, de Tourneur, chaque fois que je me remémore certains passages de « *Them* », des « *Survivants de l'infini* », de « *Planète interdite* », pour ne citer que ceux-là, je me dis que la S. F. pourrait justement être un véritable laboratoire de la mise en scène comme le fantastique l'a été pour des auteurs tels que Murnau et Lang. Même chez un Tod Browning (« *Dracula* ») et un James Whale (« *Frankenstein* »), on trouve des recherches d'ordre plastique. Et comment oublier les nombreuses idées de mise en scène de Jacques Tourneur dans « *Cat-people* » ?

La vérité est que les producteurs considèrent notre genre comme s'adressant à deux publics différents. D'abord des enfants pour qui l'on fait « *Vingt mille lieues sous les mers* » ou ce « *Voyage au centre de la Terre* ». Ou bien alors des adultes obsédés qui ne s'intéressent qu'à quelques détails sado-masochistes et pour qui l'on ficelle n'importe quoi avec quelques scènes d'érotisme « spécial », dont ils sont d'ailleurs les seuls à saisir le sens et l'intérêt.

Ce qui m'amène justement à parler d'un autre film sorti récemment : « *Le sang du vampire* », de Henry Cass, où les détails « horribles » succèdent aux situations « sadiques ». Cette histoire de « faux vampire » pour laquelle on a recherché un support scientifique (rien de moins que la « leucémie ») est parfaitement idiote. Pourtant on sent des efforts de la part de Cass pour donner un ton à son film. Il connaît ses classiques du genre, puisqu'il n'hésite pas à leur emprunter plus que des idées. Ainsi cette voiture conduite par un sinistre cocher menant le héros à l'asile d'aliénés, rappelle-t-elle nécessairement « *Nosfératu* ». Dans les cellules de la prison, nous ne sommes pas loin des premières versions du « *Comte de Monte-Cristo* ». Le Dr. Callistratus (le beau nom !) rappelle Bela Lugosi, en plus épais. Son garde du corps sort tout droit de « *Notre-Dame de Paris* ». Ce pot-pourri aurait pu atteindre au chef-d'œuvre s'il avait été traité dans une manière délirante et quasi surréaliste. Mais tel n'est pas le cas. Les décors en carton (très mal) colorié ne sont pas un procédé imaginé par l'auteur, mais le résultat d'absence de moyens. La preuve est que certains décors d'intérieur construits en studio sont au contraire ultra-soignés. Il ne s'agit pas ici de faire peur, ou si peu ! Le but essentiel est de provoquer l'horreur par la présentation à profusion de monstres et de sang répandu. Le but est également de satisfaire le spectateur porté vers le sadisme, en lui ménageant entre autres choses des séquences avec des femmes enchaînées, sur le point de subir un viol, d'hommes attachés et prêts à être fouettés par d'horribles gardiens. Il n'est plus question d'esthétique ou d'art dans ce cas.

Il en va de même pour « *La nuit de tous les mystères* ». Mais ici la tentative est plus raffinée. Pas d'étalage complaisant de sado-masochisme. On s'en tient à la formule plus seyante : faire peur (et non point provoquer l'horreur). Le film de William Castle ressortit à la catégorie « terreur ». Un scénario assez grossier, des acteurs non dirigés, des invraisemblances à profusion ne sont guère compensés par la mise en scène. Castle concentre tous ses efforts à appliquer les règles rodées par ses prédécesseurs. Aussi bien n'a-t-il guère le temps d'innover ou d'inventer. Quelques amis critiques se montrent indulgents pour cette bande de série B ou même C. C'est qu'elle leur rappelle par maints côtés les classiques de la « maison hantée avec explication rationnelle ». Pour ma part, je suis obligé de souligner l'ineptie du film et le manque de talent de son réalisateur. Cela dit, il intéressera sûrement ceux qui n'ont vu aucun des classiques, et même les spectateurs indulgents, puisqu'il comporte au moins deux séquences de terreur bien menées.

TRIBUNE LIBRE

A PROPOS DE " AUX ÉTOILES DU DESTIN "

Francis Carsac nous écrit...

Je viens de lire, avec quelque retard sans doute, le numéro 78 de **« Fiction »**, où se trouve la critique du livre de Higon (**« Aux étoiles du destin »**), par Pierre Versins. Comme, en faisant cette critique, celui-ci se livre à une critique « posthume » de mon roman **« Ceux de nulle part »**, je me permets d'ajouter quelques réflexions.

J'ai lu **« Aux étoiles du destin »** et j'ai moi-même été assez frappé par les similitudes avec mon propre roman. Je ne vais pas crier au plagiat, d'autant plus que Higon semble avoir du talent, mais je crois qu'il est difficile de nier l'inspiration générale, ainsi que des réminiscences, jusques et y compris dans des tours de phrases. Ces réminiscences sont ou bien inconscientes — et dans ce cas je ne saurais en vouloir à l'auteur — ou conscientes, et dans ce cas c'est un hommage auquel je suis sensible. Précisons, à l'intention de Pierre Versins, que mon livre, publié en 1954 je crois, a été écrit en 1951-1952 (au cours de l'hiver). Mais je proteste quand il parle de « cadre-type » pour nos deux histoires, et les rapproche à ce sujet des **« Rois des étoiles »**, de Hamilton. J'admire beaucoup le livre de Hamilton, qui est un excellent « space-opera » (ce n'est pas si facile que cela à faire !), mais je n'y vois que peu de ressemblances avec mon propre ouvrage, si ce n'est qu'ils ont tous deux pour cadre l'Univers (à vrai dire le héros de Hamilton se contente de **notre** galaxie).

Il me semble que Versins n'a pas lu mon livre attentivement, ou bien qu'il l'a lu il y a longtemps. La prophétie, loin d'être gratuite, est essentielle, car c'est à cause d'elle que les Hiss consentent à ramener Clair avec eux sur leur planète, malgré l'interdiction du contact avec des peuples encore guerriers. Je ne sais par ailleurs si je n'ai mis que « peu d'invention » dans mon livre. Si oui, c'est volontaire : je ne crois pas à la nécessité des détails superflus dans une aventure que l'on conte. Mon but était de raconter l'aventure de Clair et non de faire un tableau détaillé de la Ligue des Terres Humaines. De même le passage par le sub-espace ne peut guère être, dans mon optique, qu'un moyen d'aller d'un point à un autre, ou alors le sujet d'un roman ou d'une nouvelle à lui tout seul.

« Les Misliks de Carsac, ce sont, portés à une puissance considérable, les Ferromagnétaux de Rosny Aîné, » dit Versins. Je ne suis pas d'accord non plus sur ce point. Je ne songe pas à nier la dette que j'ai envers Rosny, j'ai pris soin de la rappeler en tête de mon livre dans la dédicace. Mais il y a entre les Ferromagnétaux et les Misliks la même différence qu'entre un protozoaire et un homme. Les Ferromagnétaux sont le début d'un règne, comme Rosny l'indique plusieurs fois clairement. Mes Misliks ont derrière eux des millions d'années d'évolution. Je le dis en toutes lettres quelque part.

J'avoue enfin ne pas comprendre l'avant-dernier paragraphe de la critique de Versins. Cette démythisation qui mythifie me semble une mystification. C'est justement cela que je critiquerais dans le livre de Higon. Cette « explication » de la vie me laisse assez rêveur en ce qui concerne sa validité, même en science-fiction. J'avoue aussi ne pas comprendre comment un peuple aussi hurluberlu que le semblent être les Jelmaus a pu construire une civilisation technique, en révélant **« par-dessus tout le confus, l'approximatif et**

l'improvisé ». Ce n'est pas ainsi que marche un laboratoire, ou une astronef (disons, pour aujourd'hui, une fusée).

Libre à Versins d'apprécier chez tel ou tel auteur des saveurs de Lovecraft ou de Merritt. Il ne les trouvera pas dans mes romans, car je préfère rester fidèle à la tradition de Wells ou de Rosny. Cela dit, je suis assez d'accord avec sa conclusion : **« Aux étoiles du destin »** est bien l'un des meilleurs ouvrages parus depuis longtemps au « Rayon Fantastique ».

... ainsi qu'un lecteur de "Fiction" : M. Dominique Renier

Je vous écris au sujet de l'une de vos dernières « désintégrations » : **« Aux étoiles du destin »**, d'Albert Higon.

Pierre Versins tenait le désintégrateur, et je ne sais quelle position prendre par rapport à lui : suis-je en porte à faux ? Serais-je du même avis ?

De fait, tout en lisant ce roman, j'ai eu de très désagréables impressions, car si les inventions, les nouveautés, l'énigme enfin me paraissaient excellentes, la rédaction même du livre m'apparaissait désastreuse. De là naissait une faille qui décentrait le style par rapport à l'idée, d'où une gêne pour le lecteur.

Et — je relis la critique de M. Versins — je ne sais si ses louanges vont à l'ensemble du livre ou seulement aux originalités.

Je crois que c'est en effet les innovations que vante cette critique, mais alors je m'étonne de voir qu'il n'est fait aucune allusion aux défauts grossiers de l'œuvre.

Car enfin le texte n'en manque pas ; certaines invraisemblances choquent vraiment au premier abord, dans le livre de Higon, lorsqu'on prête un tant soit peu d'attention au récit.

Par exemple :

— Lors de son enlèvement, Jean Baratet voit l'astronef Jelmaus : une première fois page 10 ; une seconde fois page 12. Malgré cela, il nous apprend page 51 qu'il **« ne l'avait jamais vu extérieurement »**, et nous fait part de son étonnement à sa vue.

— Les cheveux d'une des héroïnes, nommée Angud Habi, sont : blonds page 56 ; verdâtres page 65. Cette jeune personne se les serait-elle teints entre temps ? Vraisemblablement non, puisque l'on apprend que : **« Angud Havi était cette belle femme qui m'avait fasciné lors du premier contact avec les jelmaus du « Tarigon »...** Mais lors de ce premier contact, aucun signe n'avait été donné d'une quelconque jeune femme aux cheveux verts fascinants (ce qui se remarque, que diable !). Serait-ce donc celle de la page 12 et 27, sur le « Mitsi Kantary », et non sur le « Tarigon » ?... Bref, à n'y plus rien comprendre ...

— On apprend ailleurs que le vocabulaire Jelmaus est **« extraordinairement concis »** : page 31, tandis que page 130, ce même vocabulaire pullule de mots, et l'on nous dit que des savants passent leur temps à établir des records d'invention de mots (dans la même période, le record est d'abord battu en mille cent, puis mille trois cent dix mots qui sont inventés !...).

De plus, tout, dans le texte, paraît superficiel, manque de réalisme, comme dans ces romans que les adolescents de quatorze ou quinze ans commencent à écrire, pleins de ces noms et de ces mots extra-terrestres plats et inexpressifs qui semblent formés de syllabes prises au hasard et assemblées de façon incohérente. **« Balila »**, répété une centaine de fois dans le texte car il

signifie : **« Allô »** (!) : ce mot si court que l'on emploie si souvent ayant trois syllabes est-il logique ?

Par contre, d'autres mots qui pourraient être plus étoffés ne le sont pas, comme si l'auteur n'avait pas voulu faire l'effort de chercher : **« ado »,** qui signifie hélicoptère, ou quelque chose d'approchant, par exemple ; ou encore ces fameux **« glutons »**, dont le nom désuet, s'il évoque quelque chose d'extraordinaire dans l'argument, manque d'un certain sel exotique (mais d'un exotisme extra-terrestre), et a une consonance trop française, surtout lorsqu'on nous parle, page 64, d'une scène de cannibalisme, où « gluton » se rapproche de façon désagréable du mot « glouton » !...

De même, il est fort illogique de voir le héros, plongé dans les plus terrifiantes et les plus fantastiques aventures, réfléchir sainement et calmement, et ponctuer ses pensées de « d'autre part », de « naturellement » et de « évidemment »...

Enfin, certaines descriptions qu'utilise Higon font partie de manière si flagrante des poncifs du genre que ce sont celles-là mêmes que l'on retrouve dans les pastiches satiriques de S. F. :

« Un être à silhouette humaine s'avança vers nous. Il était vêtu d'un pagne doré. Son épiderme était blafard. Il avait une tête ronde et chauve, avec des yeux sombres, proéminents, et une petite bouche édentée. Ses mains et ses pieds étaient larges et palmés. Sa taille ne dépassait pas un mètre cinquante... »

Bref, si Versins a bien signalé qu'il y avait des faiblesses, je pense qu'il n'a pas assez appuyé, et, si je trouve encore excellente l'idée principale de **« Aux étoiles du destin »,** je ne suis pas d'accord avec la conclusion de sa critique, d'après laquelle l'œuvre de Higon serait **« certainement un des meilleurs titres du « Rayon Fantastique » depuis fort longtemps ».**

Je trouve au contraire qu'en conclusion, il faudrait s'apitoyer sur le fait qu'un si beau canevas ait été gâché par une si médiocre rédaction.

"LE TESTAMENT D'ORPHÉE" :

Aimé Michel n'est pas d'accord avec F. Hoda

Un mot, si vous permettez, sur l'article de F. Hoda à propos du **« Testament d'Orphée »** (« Fiction » n° 79).

On est évidemment libre d'avoir sur telle œuvre l'opinion que l'on veut. Mais les arguments de Hoda pour justifier la sienne se prêtent, me semble-t-il, à la critique. Il paraît appuyer sa condamnation sur le fait que les truquages du film, ses procédés, ses symboles, font partie d'un magasin d'accessoires déjà utilisés vers les années 1920-1930, et que Cocteau n'a inventé aucun procédé nouveau pour dire ce qu'il avait à dire. N'est-ce pas là une querelle bien dépassée ? Si tel est bien le reproche de Hoda, ne peut-on lui faire remarquer que l'invention de nouveaux artifices est **toujours** l'œuvre des artistes mineurs, que Sophocle et les classiques grecs n'ont pas créé la mythologie, que Bach n'a rigoureusement rien apporté de neuf sur le plan formel, et que le génie dédaigne généralement de feindre que la langue des crocheteurs du Port au foin ne lui suffit pas ? Justement, Cocteau se réclame volontiers de Malherbe. Il revendique à juste titre le classicisme, si l'on nomme ainsi le don de dire ce qui n'a jamais été dit avec des mots usés jusqu'à la corde. Prendre un caillou et en faire un galet, c'est œuvre d'artisan. Prendre

un galet fabriqué par la mer et le charger d'un sens, c'est œuvre de poète.

Personnellement, je suis reconnaissant à Cocteau d'être un cancre, comme il le dit, et de n'être pas assez savant pour repousser du pied les galets du langage humain.

L'ASTROLOGIE N'EST PAS UNE PLAISANTERIE

C'est ce que nous affirme

l'auteur de S.-F. anonyme : Lieutenant Kijé

Je lis « **Fiction** » avec un rare plaisir. Bien entendu, les affirmations péremtoires aussi ! Quel réconfort que la certitude ! Quelle joie que cette chronique scientifique. Quel plaisir que cette certitude assénée avec tant de vigoureuse intelligence ! Nietzsche ne s'en serait pas douté, lui qui disait que, par un énorme détour, nous en revenons à l'attitude naturelle, celle des Grecs. Impossible donc de fonder une civilisation sur le savoir. Cela a été reconnu !

Notre lointaine et future destinée nous domine, même si nous l'ignorons, toujours d'après Nietzsche. Mais nous sommes affranchis de tout cela ! Pauvre planète Jupiter, qui n'en peut mais...

L'astrologie, cher chroniqueur scientifique (1), n'est pas celle qui s'étale dans les journaux, même les journaux spécialisés. C'est une science d'initié, que n'ont pas dédaignée, mon Dieu, Ptolémée ou Kepler. Ne serait-ce que pour la grâce d'Uranie, laissez-moi vous en dire quelques mots.

Il n'y a pas d'influence réelle des astres, mais seulement une convention astrologique. Il est bon de parler par images, et les astres sont un système de référence excellent, du moment qu'ils font figures d'éternité. Il s'agit évidemment d'un livre facile à déchiffrer pour toutes les générations (pour certains hommes de chaque génération, bien sûr). L'état de la constellation, après convention, nous indique notre destin. Bien des hommes éminents ont fait dresser leur thème (ainsi celui de Wallenstein, par Kepler, celui de Richelieu, par Morin de Villefranche), et celui de Napoléon Ier — Soleil et Mercure en X, au MC, dans le signe royal du Lion, Jupiter dans le signe magnétique du Scorpion à l'Ascendant — est toujours répertorié à la Bibliothèque Nationale.

La fin désespérée d'un Hitler peut fort bien se déduire d'un Mars, significateur des armes à feu, dans la huitième maison — celle de la mort, en carré à Saturne, dans le Taureau, lieu astrologique de la bouche. De même le cancer à la bouche d'un Freud, ayant l'ascendant en Taureau, prolongé par un luminaire sur l'axe sexuel, Taureau-Scorpion.

Il m'est impossible de parler d'astrologie, alors que pour la pratiquer il faut cinq à six années d'étude et, pour en avoir une idée, au moins autant de mois. Il y a deux choses dans le monde, disons deux aspects : le plein et le vide, l'ombre et la lumière, la vie et la mort... Dans l'ombre de l'esprit, il y a ce qui est rationnel et ce qui l'est moins. Je pense qu'on peut rendre justice aux deux et même les réconcilier, mais pour cela, cher chroniqueur scientifique, il faut peut-être coucher moins vivement ses idées sur le papier (2).

---

(1) Il s'agit, après déduction, de Jacques Bergier et de son compte rendu du livre « **L'homme et les astres** » (page 136 de notre numéro 79). (N.D.L.R.)

(2) Mais qui est donc ce « Lieutenant Kijé » ? Il a écrit un roman au « Rayon Fantastique », il croit à l'astrologie et sa lettre nous vient de Quimper... Cela dit, vous en savez autant que nous ! (N.D.L.R.)

LES FEMMES DE FOREST SONT CHARMANTES

... s'il faut en croire de multiples lecteurs

J'aime énormément les dessins de Forest. Dans vos commentaires, page 120 du numéro 78, vous disiez que certains lui reprochaient ses « jeunes femmes dévêtues ». J'en ai été ahuri, car enfin, le cinéma ou d'autres lieux, sans compter moult journaux, offrent pire à nos yeux.

(M. **Beaucarne,** Châlons-sur-Marne.)

Je ne comprends pas ces reproches envers les jeunes femmes dévêtues de Forest. C'est ridicule.

(M. **Guéraud,** Perpignan.)

J'aime beaucoup les couvertures de Forest, qui **n'ont rien de choquant.** Qu'il continue !

(M. **Poncet,** Suresnes.)

Attention : ne devenez pas des Pères-la-Pudeur à cause de quelques imbéciles, et ne censurez pas Forest.

(M. **Develotte,** Chantilly, Oise.)

Je trouve stupide le reproche adressé à Forest au sujet des « jeunes femmes dévêtues » !

(M. **Jezequel,** Tréboul, Finistère.)

Vos femmes dévêtues ne sont pas désagréables à voir ; habillez plutôt vos insectes !

(M. **Gouguenheim,** Paris.)

Les femmes dévêtues de J.-C. Forest en couverture ne me paraissent nullement choquantes, mais agréables. Tout est pur pour les purs !

(M. **Pelletier,** Paris.)

Questionnaire à proposer aux adversaires de Forest : peau : . . . . % ; sous-vêtements : . . . . % ; sein droit : . . . . % ; etc. Pour parler sérieusement : ne pas tenir compte de l'avis des imbéciles.

(M. **Fritsch,** Strasbourg.)

Les esprits chagrins, étroits même, qui reprochent à Forest ses silhouettes trop peu vêtues, qu'ont-ils donc à déplorer ? J'ai repris une pile de vos derniers numéros : aucun dessin de Forest n'est indécent. La plupart sont d'une esthétique très sûre et souvent d'une grande poésie. Je crois que l'indécence n'existe en fait que dans le jugement de certains de vos lecteurs.

(M. **Fruchard,** Poitiers.)

Fiction

vous présentera entre autres le mois prochain :

Un " nouveau départ " attendu :

DU FOND DES AGES

par Nathalie CHARLES-HENNEBERG

L'ÉTRANGER

par WARD MOORE

•

CHER VIEUX ROBOT

par LESTER DEL REY

•

CLORINDE

par ANDRÉ PIEYRE de MANDIARGUES

•

LES PRISONNIERS

par POUL ANDERSON

•

LE JEU

par GÉRARD KLEIN

Le Rayon des Classiques

QU'ÉTAIT-CE ?

par FITZ JAMES O'BRIEN

AUX FRONTIÈRES DU POSSIBLE

LE JOUR ÉTERNEL

Un jeune savant russe, Valentin Tcherenkov, vient de déposer un projet qui, s'il était exécuté, bouleverserait le monde. A la surprise de nombreux savants, l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. a décidé de le patronner. Il ne s'agit rien de moins que de supprimer la nuit, en créant un jour artificiel et éternel sur toute la planète.

La Lune constituant, à 380 000 kilomètres de la Terre, un miroir capable d'éclairer nos nuits, Tcherenkov envisage de construire un réflecteur artificiel entourant notre planète comme un anneau de Saturne. **Techniquement, il s'agirait d'envoyer à 1 200 km d'altitude mille fusées cosmiques emportant 500 000 tonnes de poussière blanche, de la craie ou du plâtre.** Tournant autour de la Terre, ces mille fusées, grâce à une soufflerie d'air comprimé installée à leur bord, expulseraient leur charge de poussière, tissant un ruban de cent kilomètres de large, capable de réfléchir en pleine nuit une quantité de chaleur et de lumière solaire de 270 milliards de kilowatts (plus de dix mille fois la puissance totale des centrales électriques françaises). L'intensité de la lumière ainsi diffusée autour du globe pourrait aller jusqu'à 200 lux, alors qu'il suffit de 50 lux pour lire normalement un livre, en plein jour.

Ce ruban solaire, satellite de notre Terre, pourrait durer des milliers d'années. En cas de « déchirure » du ruban, des fusées chargées de nouvelles provisions de poussière pourraient le « raccommoder » aisément.

L'HOMME DES NEIGES CHANGE DE LATITUDE

Dans un article paru dans la revue américaine **« True »,** le zoologiste Ivan T. Sanderson réunit un faisceau de témoignages certifiant qu'il existe, dans le Comté de Humboldt (en Californie), un ou plusieurs « abominables hommes des neiges ». Dans cette région totalement inhabitée, très montagneuse et couverte de forêts de conifères, une équipe de construction routière releva des empreintes gigantesques (40 cm de longueur) et de type humain. Du matériel fut volé, on trouva des excréments d'aspect humain mais de volume impressionnant. Deux chasseurs virent l'homme des neiges, la nuit : il était accroupi au bord de la route, et se dressa dans la lumière de leurs phares pour traverser la chaussée en deux pas. Description : plus de 2 m de haut, aspect humanoïde, épaisse fourrure brune.

Lequel est « garanti bon teint » : celui du Tibet ou celui de Californie ?

(Réf. : **« Science et Vie »,** février 1960.)

LE PROJET OZMA

Ce projet, qui consiste à écouter au moyen d'un radio-télescope le bruit provenant des espaces interstellaires pour y détecter des signaux, est actuellement en bonne voie. Avant cinq ans, on peut s'attendre de ce côté à des révélations extraordinaires, si les premières indications qui semblent montrer que des signaux nous proviennent de la direction de l'étoile Tau Ceti et de celle de l'étoile Epsilon Eridani, sont confirmées.

Dépôt légal : 3e *trimestre* 1960. — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14e.